

Geoffrey Chaucer
(1340 ? - 1400)
Contes de Cantorbéry
Tome III

Traduits en vers français par
le chevalier de Chatelain

Document réalisé d'après l'édition Basil Montagu Pickering,
1857.

Document réalisé d'après la copie numérique disponible sur gallica.bnf.fr.

La typographie a été modernisée et seules quelques fautes d'orthographe ont été corrigées.



London

Basil Montagu Pickering

196 Piccadilly

Contes de Cantorbery1860

Au Pape Pie IX.

Très cher frère en Christ,



Cette anomalie agonisante que vous faites appeler en plein XIX^e siècle, par une modestie peu digne des Apôtres, VOTRE SAINTETÉ, il a plu :

Après les massacres de Pérouse, et par fuite après la perte des Romagnes, d'excommunier mon pauvre Moi, avec 30 millions de Français, mes compatriotes, et aussi pas mal de millions d'Italiens :

Il me plaît à moi, sans permission, et malgré l'excommunication dont Vous, l'auteur du dogme impie de l'Immaculée Conception, m'avez frappé, de Vous dédier ma traduction du Plowman, l'un des plus beaux poèmes du grand Chaucer.

Dans cette œuvre admirable Chaucer a maudit vos prédécesseurs, Vous et votre Mégnie, avec une force et une logique radieuses de vérité.

Or Chaucer n'étant lu que par les Anglais, un peuple de parpaillots, qui ne se prosterne pas devant les idoles créées par Votre sainteté, j'ai cru devoir le mettre à la portée de mes compatriotes les 30 millions d'excommuniés par votre dextre sainte, en le traduisant en français, à cette fin que vous-même puissiez le lire, dans vos loisirs, lorsque vous aurez été chassé de Rome, ce qui, D. V., ne peut tarder d'arriver.

Sans modestie, comme sans présomption, je crois que la malédiction formulée par Chaucer sur les Éternelles Iniquités de la Cour de Rome produira plus d'effet que le brandon de discorde que vous avez eu la

prétention de jeter ce dernier carnaval urbi et orbi, comme vous dites là-bas.

Sur ce, et du fond du cœur, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, et qu'il vous pardonne au jour du Jugement à Vous qui vous dites son représentant sur la terre, les abominables anathèmes, blasphèmes, et sottises de toute sorte dont, en cette année de grâce 1860, vous vous êtes rendu le maladroit éditeur, et sous lesquels vous regrettez de ne pouvoir encore courber les Peuples et les Rois, et votre frère en Christ. Amen.

Le chevalier de Chatelain.





Introduction.

«
But, Lordes, beware, and them defende,
For nowe these folke be wondir stoute ;
The King and Lords now this amende. »
(Thusedenteth the second parte of thistale.)

The Plowman.

Le 1^{er} juillet 1858, dans l'Introduction à notre traduction du deuxième volume des Contes de Cantorbéry, nous appelions ce volume le deuxième et dernier. Nous avons suivi alors l'édition Aldine, en y ajoutant seulement le conte de Gamelyn, ne nous étant pas encore plongé dans le Plowman, ni dans les deux contes qui le suivent, rebuté que nous avons été dès l'abord par les mots obsolètes qui y fourmillent. Donc au 1^{er} juillet 1858, nous avons cru devoir accepter sur parole les bornes posées par nos devanciers les éditeurs anglais, tous terminant les Contes de Cantorbéry après la prière qui fuit le conte du Curé (Preces of Chauceres). Là, tous ces Messieurs, même les éditeurs de la date la plus récente, ferment les

écluses de leur savoir :

Sat prata biberunt !

Mais pour nous qui, à un âge auquel on commence déjà à faire ses préparatifs sérieux pour le Voyage d'Outre-Tombe, apprenons et l'Hindoustani, et l'Allemand, deux langues admirables, et desquelles nous rougirons de ne savoir encore que si peu, la difficulté vaincue a de grands charmes. Un compte rendu de notre traduction paru dans le *Sunday Times* exprimait le désappointement du *Reviewer* à ne pas y trouver le conte de Béryn, - une perle, disait-il. De suite nous nous mîmes en devoir d'examiner la perle en question. Habitué à lire couramment Chaucer, nous fûmes alors étonné d'être arrêté à chaque pas par des mots que ne donnent aucun glossaire. C'était donc une étude nouvelle à faire, un langage nouveau à conquérir ; nous fîmes l'étude, nous nous assimilâmes le langage.¹

- 1 Loin de nous la pensée, toutefois, de prétendre avoir élucidé toutes les difficultés qui hérissent le langage du *Plowman* et des deux contes qui le suivent. La connaissance des anciens anathèmes, bulles d'excommunication, etc. datés du Vatican et d'autres lieux, nous a été, nous le reconnaissons, fort utile dans le *Plowman*. Nous croyons avoir compris un assez grand nombre de passages obscurs, mais il est tels mots qui ont persisté à rester pour nous à l'état de nébulosités. La faute en est peut-être au scribe de Chaucer, auquel le Grand Poète adresse, à la fin du conte de Béryn dans l'édition d'Urry, cette allocution assez peu flatteuse :

CHAUCER'S Words unto his own Scrivener.

ADAM Scrivenere, yf ever it The befall

Boece or Troilus for to write new

Under thy longe lockes thou maist have the scalle

But after my makyng thou write more true

Comparés aux contes que nous publions aujourd'hui, les Contes de Cantorbéry renfermés dans l'édition Aldine, disons-le, sont d'une lecture quasi aussi facile que s'ils étaient écrits dans la langue vulgaire du dix-neuvième siècle.

Nous livrons donc aujourd'hui au public le résultat de la recherche que nous a engagé à faire le rédacteur du *Sunday Times*, profitant de l'occasion pour remercier

So ofte adaye I mote thy werke renew
It to correcte and eke to rubbe and scrape
And al is thorow thy negligence and rape.

CHAUCER à son scribe.

ADAM, mon bel ami, si jamais il t'arrive
De transcrire à nouveau Boërce et Troïlus,
Puisse dans tes cheveux la rogne, un laid convive,
S'attabler à jamais, y couvrir ses fœtus,
À moins que cependant tu ne changes de rôle,
Et plus exactement n'écrive ma parole,
Car de te corriger j'en ai... bien plus que plus !

À l'égard de la manière dont nous avons traduit le *Plowman*, bien que dans notre traduction, nous nous soyons attaché à rendre strophe pour strophe, imprécation pour imprécation, nous avons été quelquefois obligé d'omettre, à notre grand regret, une pensée... de modifier ou d'adoucir une expression trop peu chaste ; nous plaidons *guilty* dans ces sortes de cas fort rares d'ailleurs ; au surplus il ne faut pas perdre de vue que la traduction d'un bon ouvrage dans une autre langue, cette traduction fut-elle faite, comme la nôtre a été faite, le plus consciencieusement possible, ne sera jamais, ne pourra jamais être autre chose que le revers d'une tapisserie. Or il faudrait avoir un goût à rebours du bon goût pour préférer l'envers d'une étoffe quelconque à l'étoffe elle-même en son état naturel, c'est-à-dire, à l'endroit. Toutefois les Anglais qui n'ont pas eu le

ce bienveillant anonyme des trésors qu'il nous a fait découvrir.

Dans cette drôle d'année 1860 où la maladie du Confessionnal, du Puseyisme accompagnée de ses fièvres intermittentes les cierges, les fleurs, les images, les croix, fleurit, s'épanouit, gagne et s'étend comme un *cholera morbus* social, comme une plaie, comme un *social evil* religieux ; dans cette drôle d'année 1860 où la Papauté expire, en excommuniant maladroitement les hommes ; dans cette année 1860 où de singuliers corps poussent l'abus de l'excentricité jusqu'à se nommer entr'eux des ANGES, où les Bryan King, les Lowder, les Liddell, tous et chacun, chacun et tous, cherchent à qui mieux mieux, en fraudant les lois de leur pays, en violant leur propre ferment, à détruire la noble simplicité de Protestantisme, il nous a paru curieux de raviver dans un langage accessible à tous (la langue française), la mordante satire que dans le *Plowman* (Le Laboureur)

temps de faire les études nécessaires pour arriver à comprendre la langue du *Plowman*, ceux, parmi les *scholars* eux-mêmes, qui ne peuvent la lire qu'entourés de glossaires qu'il leur faut consulter à chaque instant, et les lecteurs du Continent pour lesquels le langage de Chaucer est lettre morte, nous sauront gré de leur faire connaître le *Plowman*, et préféreront avoir l'envers de l'étoffe plutôt que de n'avoir pas l'étoffe du tout ; car Chaucer eut pu dire de son *Plowman* ce qu'Aboalkasim Firdousi dit de son " Livre des Rois ", dans sa satire adressée à Mahmoud : — " Les édifices que l'on habite tombent en ruines par l'effet de la pluie et de l'ardeur du soleil ; mais j'ai élevé dans mon poème un édifice immense auquel la pluie et le vent ne peuvent nuire. Des siècles passeront sur ce livre, et quiconque aura de l'intelligence le lira. "

Le chevalier de Chatelain.

Chaucer a fait du Papisme plein de vigueur en son temps, du Papisme qui meurt enfin au dix-neuvième siècle sous le mépris public, et d'une excommunication avortée, sorte d'apoplexie foudroyante, dont il ne se relèvera pas !

Pour tout homme qui veut se donner la peine de réfléchir, il demeure évident que le *Plowman* n'a été laissé de côté dans les premières éditions des Contes de Cantorbéry que parce que Chaucer y dénonçait trop vertement les abus scandaleux de la Cour de Rome ; - le Catholicisme à l'aide duquel on peut réduire à l'esclavage une nation, étant alors en Angleterre, et malheureusement pour elle, la Religion dominante. Si les éditeurs plus récents des Contes de Chaucer ont écarté de leurs éditions le *Plowman*, ou l'ont publié sans prendre la peine d'en expliquer le langage, il faut avoir la franchise de le dire, et pourquoi ne le dirions-nous pas ? c'est ou par paresse d'entreprendre un travail sérieux à son égard, ou, ce qui est plus probable, purement et simplement par ignorance.

Le conte de Bérjn qui, vu la difficulté d'accès au langage dans lequel il est écrit, ne peut être connu en France et sur le continent que du très petit nombre, sera, nous l'espérons, lu avec plaisir par tous ; nous partageons l'avis du *Reviewer* du *Sunday Times*, pour nous aussi, c'est une des plus jolies créations de Chaucer, et la plus originale peut-être !

Nous avons des remerciements à faire à la presse anglaise, française, allemande, américaine qui a accueilli nos deux premiers volumes avec une faveur marquée ; nous espérons que ce troisième et cette fois dernier volume des Contes de Cantorbéry sera reçu avec la même indulgence. Nous profitons toutefois de l'occasion qui se présente à nous de remercier la presse

de sa bienveillance à notre égard, pour mettre devant les yeux de Messieurs les Éditeurs des principaux journaux de Londres un abus qui déshonore la Presse, et qu'il est de leur devoir de faire cesser.

Un ouvrage que la Presse ne mentionne pas, est un ouvrage mort-né, ou plutôt mort avant d'être né. Nous avons donc eu pour habitude depuis vingt ans que nous publions des ouvrages à Londres de faire envoyer nos œuvres par nos *publishers* aux principaux organes de la publicité, espérant un compte rendu bon ou mauvais ; compte rendu qui souvent n'est jamais rendu ; mais de ce, nous ne nous plaignons pas. Un auteur qui envoie son livre à un journal court la chance qu'il n'en soit pas fait mention. Ce dont nous nous plaignons, c'est que le livre envoyé soit confisqué, et vendu à vil prix. Or, voici ce qui nous est arrivé en Décembre dernier.

Dans les premiers jours de décembre 1859, nous fîmes paraître " Les Beautés de la Poésie anglaise " (2 vols. 8vo. prix pour les souscripteurs £ 1, 1 s. ; pour les non souscripteurs £ 1, 11 s. 6 d.) ; or moins de huit jours après la publication, deux copies de notre ouvrage étaient offertes en vente dans des *Auctioneer's Rooms*, l'une de ces copies non déflorée, c'est-à-dire, les feuilles non coupées, était vendue 10 shillings et 6 pence, l'autre, moins heureuse, aussi non déflorée, était adjugée pour la bagatelle de 4 shillings. Au profit de qui ?... that is the question.

Pour obvier à ce vol scandaleux fait au préjudice des auteurs nous nous trouvons dans la nécessité de mettre sur la feuille principale contenant le titre de notre livre nouveau le nom du journal auquel il est adressé. De cette manière l'individu qui s'approprie la copie envoyée au journal sera forcé de déchirer la page s'il y voit la mention, et l'ouvrage ne sera plus complet. Que si la

mention échappe à ses yeux, *l'auctioneer* saura au moins la provenance du livre et pourra, s'il le juge à propos, refuser de vendre le livre volé, et même avertir ou l'auteur du livre, ou l'éditeur du journal du vol à eux fait ; car, nous le répétons, c'est le vol de subalternes au préjudice de l'éditeur que nous signalons ici ; aucun éditeur des journaux de Londres ne se rendait coupable de l'improbité que nous dénonçons aux honnêtes gens de toutes les nuances d'opinion.

Nous attachons le grelot au risque de faire tomber sur nous les foudres de la Presse malhonnête, ou les anathèmes de ceux qui vivaient sur nous, et de nous... Que chaque auteur fasse ce que nous faisons aujourd'hui, et l'on ne verra plus sur des stalles de troisième ordre les ouvrages de Tennyson et de Brougham vendus au rabais moins de quinze jours après leur publication première.

Un mot encore, et nous avons dit. Nos lecteurs trouveront, à la suite de l'Histoire de Béryn, l'A. B. C. longtemps attribué à Chaucer, et qui est l'œuvre de Guillaume Guileville. Nous avons été heureux d'apprendre que l'auteur du *Plowman* n'a été que le traducteur de l'A. B. C. Dans la magnifique épopée qui commence à Bethléem et qui finit si sublimement au Golgotha, les commentateurs, les prétendus continuateurs des Apôtres, et des Évangélistes ont contribué à faire entrer un fouillis de Dieux et de Déesses de douteuse espèce ; nous eussions regretté de trouver Chaucer parmi ceux qui font de Marie une vierge immaculée. La vraisemblance doit être gardée même dans un conte de fées, même dans les mythologies de l'Antiquité et des temps modernes.

Le chevalier de Chatelain.





Prologue du laboureur.

L Le laboureur remisa sa charrue
Quand le milieu de l'été fut venu,
Car, se dit-il, je n'ai pas la berlue,
Mes animaux ont besoin, c'est connu,
D'un long repos ; car le bœuf et la vache
Sont épuisés, et bien maigre est leur cou.
Il fit tomber le foc et son attache,
Puis accrocha le vieux harnais au clou.

Lors s'entourant de son tabard rustique,
Dessus sa tête il posa son chapeau,
Disant je vais adorer la relique
De Saint Thomas, là-bas vers son tombeau.
Et puis il mit du pain dans sa besace,
Et des poireaux ; ce brave laboureur
Avait hâlée et bien maigre la face,
Et de son front descendait la sueur.

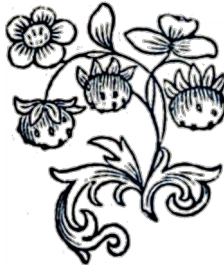
Notre hôte sue ! des pieds jusqu'à la tête

Vous le toisa, jugeant par son museau
Cuit au soleil, l'étoffe de la bête,
Son vêtement troué n'était pas beau.
Notre hôte vit bien que le pauvre hère
N'était d'un cloître habitant par ma foi,
Qu'il ignorait en un mot la manière
De saluer ; aussi sans plus d'émoi :
" Quel es-tu ? Dis ! l'homme ? "... " Je suis, Messire, »
Répondit-il, » paysan, laboureur,
Et tous les jours, je vais, je puis le dire,
Avant dîner, à force de sueur
Gagner mon pain ; car pour nourrir ma femme,
Et mes enfants de travail ai fait vœu ;
Si j'en savais un peu plus sur mon âme
Je chercherais encore à servir Dieu :

" Mais da les clerks disent dans leur grimoire
Que nous devons nous trouver trop heureux
De travailler pour leur fournir à boire,
À se goinfrer, sans rien recevoir d'eux.
D'après leurs lois ils peuvent nous maudire,
Et nous lancer au fin fond de l'enfer,
Nous souffrons da par eux un vrai martyr,
De nos profits, oui, c'est là le plus clair !

" Au tintement de leurs nombreuses cloches
Ils nous font serfs, ils trafiquent de nous,
Pour eux le blé, mais pour nous les reproches
Et le travail ; on nous traite de fous
Si par hasard nous défendons en somme !
" Quoi ! " dit notre hôte, » honnête laboureur,
Saurais-tu donc prêcher ? Viens ça, brave homme ! "
— " Non pas, » dit-il, » mais d'un prédicateur

" En chaire un jour, j'entendis plus d'un dire... "
" Parle, » dit l'hôte, » et nous t'écoutons quoi ! "
— " Adonc je suis à vos ordres, Messire,
Si d'écouter me baillez votre foi ! "





Conte du laboureur.

Première partie.

UN vif débat s'est élevé naguère
Dans maints foyers sur des graines et grains,
Diversement répandus sur la terre,
Et dont divers aussi sont les destins.
Parmi ces grains les uns croissent superbes,
D'autres petits végètent langoureux,
Sur les faux grains, fières mauvaises herbes,
Tombe soudain le mauvais œil des cieux !
Tout d'un côté, souffrez que je m'explique,
Sont Cardinaux, Prieurs, Papes, Prélats,
Frères, Abbés, Moines, Curés, leur clique,
Gens de grands biens, grands faiseurs d'embarras.
Ces gens étant successeurs de Saint Pierre,
Gardent, dit-on, les clés du ciel pour eux ;
Mais cet on dit, est un on dit vulgaire :
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

L'autre côté présente un assemblage
De pauvres gens quasi mis hors la loi,
Ceux-là n'ont pas certes riche plumage,
Ce font des gueux ou des Lollards, ma foi ;

Gloser sur eux vraiment ne serait brave,
Car pour la paix seule ils font valeureux ;
Sous ce volcan si se cache la lave
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

J'ai parcouru maint pays dans mavie
Pour parvenir à savoir, l'espérais,
Des deux côtés qui devait faire envie
Lequel était le bon et le mauvais,
Et n'ai jamais résolu le problème.
Mais j'entendis dans un bois tout ombreux
De deux oiseaux un certain jour le thème
Sur le plus faux tombe l'ire des cieux !

Celui des deux qui tenait pour le Pape
D'aspect féroce était un vieux Griffon,
Un Pélican, sans épée et sans cape,
À ces Lollards servait de Xénophon.
Toujours traitant son sujet avec calme,
Il invoquait Christ d'un ton doucereux,
L'autre en criant croyait gagner la palme !.
Sur le plus faux tombe l'ire des cieux !

Le Pélican sur la miséricorde
Fit un sermon rempli de vérité,
Puis il parla de vertu, de concorde,
Aussi du Christ, de son humilité,
Puis il cita le Livre, l'Évangile,
Montra le Christ un agneau gracieux,
Lorsque Satan, cet esprit indocile,
Fut en enfer envoyé l'Orgueilleux !

"Chaque chrétien, donc ainsi devrait être,"
Poursuivit-il, rempli d'humilité,

Les successeurs de Saint Pierre le Prêtre
Ne doivent mie avoir de vanité,
Ni beaux rochets, ni mitre, ni couronne,
Ni ne coffrer des trésors trop nombreux,
Le bien d'autrui ne profite à personne,
Sur les repus tombe l'ire des cieux !

Ils ne devraient de Dieu les vrais ministres
Au grand jamais chercher les biens mondains,
Non plus mener à des combats sinistres
Pour leur grandeur tant de troupeaux humains ;
Non plus s'asseoir au haut bout de la table,
Non plus primer au castel somptueux
Le fils de Dieu naquit dans une étable !
Sur l'orgueilleux tombe l'ire des cieux !

Pourraient-ils donc se targuer d'être justes
Tous ces quêteurs de terrestres honneurs ?
Ils tomberont comme frêles arbustes
Bas dans l'enfer et dans ses profondeurs ;
Oui tous ces grands propagateurs de vices,
Envers Jésus font traîtres dangereux,
L'enfer, c'est sûr, pour leurs noirs maléfices
Attise jà le plus chaud de ses feux.

Se pavaner comme Rois de la terre,
Et se poser plus haut que l'Empereur,
De tous ces Vains voilà le caractère,
Ah ! m'est avis Dieu n'est pas leur Seigneur ?
Qui fait son Dieu de dame l'avarice,
Qui contre Dieu se raidit orgueilleux
N'est au total qu'un adepte du vice...
Sur ce pécheur tombe l'ire des cieux !

Sur un cheval haut juché qui chevauche
Dans des atours pompeux, ruisselants d'or,
D'un Chevalier qui se croit une ébauche,
Et même se croit plus grand encor,
Qui chaque jour de vêtement rechange,
Et se pavane ainsi qu'un merveilleux,
Comme Satan n'est rien qu'un mauvais ange,
Sur ce fieraud tombe l'ire des cieux !

Avec orgueil ils traitent l'indigence,
Ils font argent de leur méchant latin,
Et de l'Église en vendant l'indulgence
En font pauvrette ! une affreuse catin :
Se remplissant de bon vin la bedaine,
Et se gorgeant même aux dépens des gueux,
Sur tous ces gens, abominable graine,
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux !

Ils font goinfreurs et se gavent de viandes,
Restant à table au milieu des chansons,
Bien au-dessus certes des réprimandes
Et se grisant de toutes les façons,
De joie et d'ale, et souvent de musique,
Aussi d'orgueil ces beaux voluptueux !
Sur le ramas de leur race impudique
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux !

Ils ont le front ceint d'une double mitre
Comme une Reine, et puis un bâton d'or
Lourd et massif, certes du plus fin titre,
Leurs beaux draps neufs ne font de similor :
Ils font gonflés et bouffis d'importance,
Remplis de fiel, et tous ces venimeux
Mettent à mort sur leur simple sentence.

Sur telles gens tombe l'ire des cieux !

Pour entasser l'or dans leur escarcelle,
Ils vendraient tout, et le Ciel et l'Enfer ;
Ils vont maudire au son d'une crécelle
Avec orgueil le peuple au Christ si cher !
Que si tu veux pourtant flatter leurs vices,
Ils t'ouvriront leurs splendides chez eux,
Mais ne fais feu sur leurs vertus factices,
Ou tu seras maudit par ces faux Dieux !

Notez d'abord qu'étant tous infaillibles,
Maudit par eux on doit rester maudit ;
Et c'est ainsi que ces gens inflexibles
Sur l'univers placent leur interdit.
Beaucoup d'entr'eux le font marchands de laine,
Et leur gousset s'emplit de fous nombreux,
Tondre un chacun est pour eux bonne aubaine,
Sur de tels gueux tombe l'ire des cieux !

Sur les Seigneurs ils s'érigent en maîtres,
Les matant fous leur bénédiction ;
Ainsi que Rois ils chevauchent les traîtres,
Et tout chez eux est domination :
Rien de plus beau que leur selle éclatante,
Que leurs harnais guillochés, somptueux,
Leurs étriers font de forme galante...
Sur ces gens-là tombe l'ire des cieux !

Du Christ hélas ! on les dit les ministres,
Et cependant ils règnent par le vol,
De l'Antéchrist ce font plutôt les cuistres
Marchant drapés et d'astuce et de dol ;
Témoin de Jean la sainte prophétie :

De trahison revêtus ces oiseux
Par l'Antéchrist ont leur suprématie...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Que de pécher un quelqu'un les accule,
Cet imprudent de fuite est mis à mort ;
Nombre d'entr'eux voudraient, faites excuse,
Au défendu s'enivrer à plein bord.
Ils disent saint celui qu'ils nomment Pape,
Qui de leur règle est chef impérieux ;
De notre pain pourquoi font-ils agape ?...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Tous les honneurs le Pape les convoite,
Pour l'univers cet homme est sans pitié,
Sa dextre sainte est très peu maladroite,
Si bien qu'aux Rois il fait baiser... son pié ;
Christ défendit tels actes aux apôtres,
Non plus porter vêtements somptueux,
Mais la défense on la garde pour d'autres,
Et puis le Pape est le Portier des cieux !

Au Prêtre il donne un brevet de puissance,
Sur la Paroisse il le fait régner Roi,
D'un Prêtre il fait parfois une Éminence,
Un Cardinal, un Grand je ne fais quoi !
Et comme il est le plus haut sur la terre
Il se réserve un tas de droits fameux ;
Mais quant au Christ sans égal en sa sphère
Il n'en fait cas ce chef ambitieux !

Le Christ n'est rien, lui seul est tout ce Pape,
Quand il s'assied sur son trône élevé
Il damne ou bien bénit, ce fier satrape,

Ou bien sur tous lance son lourd pavé.
Pareil orgueil et pareille arrogance
Et devant Dieu ! quel spectacle hideux !
Sur cet acteur tout farci d'impudence,
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux !

Jugez un peu de leur outrecuidance :
Le Christ pour eux n'est que Sanctus Deus,
Mais à leur Pape, ô comble d'arrogance !
Ils donnent da tous du Sanctissimus,
De ces gens-là Béliat est le maître,
Et sur la terre ils se posent en Dieux,
Puiire le Christ les faire enfin connaître...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Leur Pape seul ou lie ou bien délie.
Par la vertu de son vouloir divin,
Il peut damner, oh ! l'insigne folie !
Ou bien sauver le pauvre genre humain ;
Que de combats, de coups, de meurtrissures
Pour soutenir leur pouvoir monstrueux,
Pour leurs pareils Christ souffrit cinq blessures...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Le Christ a dit : "Périra par l'épée,
L'insensé qui gladio percutit,"
Il ne permit jamais telle équipée !
"Heureux," dit-il, »sont les pauvres d'esprit ! »
Puis il commande à chacun la concorde,
De ne chercher le vrai bonheur qu'aux cieux,
Et d'être aussi plein de miséricorde
Qu'il l'oît maudit ce troupeau de faux Dieux !

En ne faisant ce que le Christ commande,

De sa lumière ils soufflent le flambeau,
De mécréants et cette vile bande
Au Golgotha mettent Christ à nouveau.
De telles lois chaque jour en voit naître,
De mains en mains grossit l'amas nombreux,
Si que le peuple est dompté par le Prêtre...
Sur ces Judas tombe l'ire des cieux !

Ils ne font pas, oui da de simonie
Mais bien trafic des maisons du bon Dieu ;
Contre nul homme ils n'ont d'acrimonie,
Mais de maudire ils se font tous un jeu ;
Pour les tenir par force dans leur stalle
Ils louent au jour des assassins nombreux ;
Du monde entier ils trônent le scandale...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Avec la bourse ils vous ont une cure,
Avec la bourse ils payent leurs amis,
Ils ont à gage, et c'est là forfaiture,
Des brigands, pour tuer leurs ennemis ;
Puis ils se font existences de Prince,
Prenant beaucoup, et gardant tout pour eux ;
Quant à leurs dons le flot en est bien mince...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Pour de l'argent ils bénissent quand même
Église ou Porcs, Charrette ou Vêtement,
Ils font chaque an des lois sur le carême
Que les curés leur payent grassement ;
Sur les ribauds prélevant une taxe,
Ils font avec des festins scandaleux ;
C'est là pour eux et grammaire et syntaxe,
Sur ces voleurs tombe l'ire des cieux !

Ces éhontés qui contre la luxure
S'en vont tonnante, hantent de mauvais lieux,
Et font payer au pauvre, sans mesure,
Pour mêmes faits, que leurs faits crapuleux ;
Et puis après si l'on ne se confesse
À ces chers saints, point de salut aux deux !
On est maudit !. Dans l'enfer on se presse...
Qu'ils soient sifflés à jamais ces faux Dieux !

Il y avait plus de miséricorde
Dans ces gredins feu Tibère et Néron,
Qu'il n'y en a dans ces fils de discorde
Quand sur leur chef ils ont leur chaperon.
Ils suivent Christ l'étoile de lumière
Comme le sceau dans le puits ténébreux
Qui lui s'en va barboter dans l'ornière...
Sur ces méchants tombe l'ire des cieux !

S'ils font l'aumône, ils ne la font qu'au riche,
Aux mainteneurs, voire aux hommes de loi,
Ou bien aux fruits d'un tas d'amours en friche,
Car leurs plaisirs sont des plaisirs de Roi :
Lavanité sur eux fait mainte entaille,
D'or et d'argent ils ornent leurs cheveux,
L'orgueil seul est leur cheval de bataille...
Tombe à jamais sur eux l'ire des cieux !

Ils vous en font des Curés par douzaine,
Moines, Prieurs, Chanoines, Cardinaux,
Pour que des fous leur pleuvent par centaine,
Car pour bien vivre ils dépensent fort gros ;
C'est à rebours qu'ils lisent l'Évangile,
Le Christ fit-il Cardinaux orgueilleux,

Riches palais ?... son toit était d'argile...
Sur ces trompeurs tombe l'ire des cieux !

De par le droit que donne un bénéfice,
Un triste droit appelé retentum,
Ils dîment dru, selon leur pur caprice
Le pauvre monde, et c'est turpe lucrum !
Mais ce péché n'est rien pour ces Messires,
C'est véniel, non mortel à leurs yeux,
C'est que leur soif est grande à ces vampires...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Pour mettre mieux le monde en dépendance,
Ils ont partout des Huissiers très nombreux,
Ils ont aussi des Vendeurs d'Indulgence
Qui de leurs sceaux font un trafic hideux,
Vendant des os de chien comme relique,
Ils font de l'or de ces méfaits honteux,
Pour soutenir leur pouvoir empirique...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Pour augmenter leur luxe et leur luxure ;
Leur garantir le train d'un puissant Roi,
Les exciter ces monstres d'imposture
À dire au pauvre : — "Abject ! malheur à toi ! »
Le Prêtre doit leur payer redevance,
Et leur donner à ces infâmes gueux
Un tant pour cent qu'au peuple il prend d'avance...
Sur tels gredins tombe l'ire des cieux !

Un innocent mal noté qu'on accuse,
Doit se purger de l'accusation,
Ou bien alors sans pitié, sans excuse,
Il est traqué c'est bénédiction !

Lors il lui faut pour son prétendu crime
Payer rançon le pauvre malheureux !
On vous l'absout ensuite pour la frime...
Sur ces trompeurs tombe l'ire des cieux !

Mais admettons le mal noté — coupable !
Alors, oyez ! s'il donne de l'argent,
Il peut pécher soit au lit, soit à table
Tant qu'il le veut. Le Pape est indulgent.
Ses officiers font d'étoffe élastique,
Piller le pauvre est pain béni pour eux,
Leur seul désir est servir la boutique...
Sur ces bandits tombe l'ire des cieux !

Las ! jamais Dieu ne fit rien de semblable
À tels Huissiers, surtout à telles lois,
Bien au contraire, il trouve abominable
La convoitise, et ces vols discourtois.
Les lois de Dieu font pleines de droiture,
Celles du Pape, un chaos monstrueux,
Où tout est nuit, infamie, imposture !...
Sur ces trompeurs tombe l'ire des cieux !

Ils disent que leur chef, le nommé Pierre
Avait la clé du ciel et de l'enfer,
M'est avis que de Jésus le vicaire
Ne rédimait pour de l'argent, c'est clair,
Les péchés qu'il entendait à confesse.
Ses successeurs sont des audacieux
Qui font argent du crime et de la messe...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Il n'eut été si mal avisé Pierre
Que de laisser au Pape, à ce vaurien,

La clé du ciel, — et le droit arbitraire
De prélever dîme sur le chrétien.
Adonc le Pape et savilaine clique
N'ont d'autre clé que la clé des bas lieux,
C'est dans l'enfer qu'ils traînent la pratique...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Comme Satan ils font tous pleins d'envie,
Comme Satan ils font tous orgueilleux,
La convoitise est l'âme de leur vie,
À la curée ils font âpres, hargneux ;
Sans foi ni loi, pour happer la fortune
Rien ne leur coûte-ils font peu scrupuleux
Pour n'avoir pas disette de pécune...
Sur ces forbans tombe l'ire des cieux !

Que si le Pape — il procédait de Pierre,
Quand d'un évêque il a besoin parfois,
Certes il aurait assez vive lumière
Pour s'éclairer, et pour faire un bon choix :
Mais il lui faut d'un évêque la sauce !...
Du protégé d'un seigneur généreux
Donc il fait choix... et sa bourse s'engrosse :
Sur ce Vénal tombe l'ire des cieux !

Ce protégé ne sera qu'une buse,
Qu'un rien du tout, qu'un sot, et qu'un blagueur,
Sans frein peut-être, — et l'ignorance infuse,
Ne connaissant pas la loi du Seigneur,
Un homme enfin bien moins que ma bourrique
Apte à trôner, le fait n'est pas douteux :
Que fait au Pape ? A-t-il de la logique ?...
Tombe sur lui le mauvais œil des cieux !

Les Prêtres font produits de sa fabrique,
Et nullement ordonnés pour le Christ ;
Gros, potelets, lascifs, à l'œil lubrique,
Tels font les gens qu'il donne au Saint Esprit :
De tels soldats faits de telle manière
Pillent le bien des pauvres malheureux,
Sur ces fléaux du successeur de Pierre
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux !

De beaux Messieurs d'une ignorance crasse
Sont faits Prélats sans savoir leur Credo,
Et malgré ce, vous gouvernent la masse
Des prieurés sans clameur de haro :
Ils ont du bien, partant de l'influence,
Un nom parfois, et partant des aïeux,
Mais dans l'enfer leur place elle est d'avance,
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Pour plaire à Christ ils n'ont aucune envie
Ni d'accepter le travail ou la faim,
Le froid, la fois, et les maux de la vie...
Trôner voilà leur seul but, c'est certain !
De leurs brebis ne s'inquiétant mie,
Que pour les tondre, afin contenter mieux
Les vils instincts de leur gastronomie...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

De Christ ils font si parce qu'il n'est riche,
Mais pour le Christ, notez, pour son amour
D'ale épiciée, oh ! leur gosier n'est chiche,
Ils boivent da la nuit comme le jour :
De leur troupeau se moquant de la plainte,
Que Lamual ils font aussi véreux,
De Dieu jamais ils n'ont la moindre crainte...

Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Le Christ avait ici-bas douze apôtres,
Ces douze-là maintenant n'en font qu'un,
Un — infaillible — et valant tous les autres,
Et qui plus est qui peut damner chacun.
Et cependant par trois fois faillit Pierre,
Et non pas Jean. — N'est-ce pas merveilleux
Qu'il soit le preux ? La clé de ce mystère ?...
Sur ces farceurs tombe l'ire des cieux !

Pourquoi font-ils tout feu, toute colère
Contre ceux-là qui tenant pour Jésus,
Voyent en lui leur Sauveur et leur Père,
Et pour lui seul gardent leurs Oremus ?
Parce qu'ils font affamés de l'envie
De dominer, ces triples orgueilleux,
Et de chacun de gangrener la vie...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !

Le laboureur qui conduit la charrue,
Et qui ne fait rien, hormis son Credo,
Arrête-t-il sur le Pape savue ?
Non. — Il connaît à son rouge chapeau
Un Cardinal ; c'est toute sa science,
Quoique pour Christ soit son culte pieux :
Ainsi du pauvre ils choient l'ignorance...
Tombe sur eux le mauvais œil des cieux !


Voyez un peu l'orgueil de ce maroufle !
Les pieds du Christ les embrasse un pécheur,
Et lui dès lors fait baiser sa pantoufle
Aux Rois. — Voilà de fait un fier jongleur !
Lucifer crut aussi dans sa malice

Plus haut que Dieu s'élever radieux,
Mais fous ses pieds s'ouvrit le précipice...
Ainsi sur eux tombe l'ire des cieux !

De leurs filets ils entourent le monde,
Pour agripper tout l'argent et tout l'or,
Leurs sacs ventrus de la moisson immonde
Débordent dà !... puis avec ce trésor
Ils font bâtir d'immenses édifices,
Non pour sauver les âmes des bas lieux,
Mais pour pouvoir y loger tous les vices...
Sur ces pécheurs tombe l'ire des cieux !

Ici finit la première partie de ce conte, et suit la

Seconde partie.

OUR amener sur eux l'ire des dieux !
Ne puis trouver en mes vers d'autres rimes,
Mais m'arrêter en chemin point ne veux
Je leur connais ma foi par trop de crimes !
Le courtois Christ permet que dans mes vers
Sur leurs méfaits je souffle réprimande,
Ces Prêtres ont torturé l'univers...
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Veux les troubler, leur faire voir enfin
Combien les gueux ! falsifient l'Évangile,
Comme ils font route en un mauvais chemin,
Comme leur foi n'est qu'une foi d'argile,
Comme le monde est par eux subjugué,
Comme l'argent leur vient de par l'offrande,

Et par la dîme aussi bien fatigué !...
Dans sa pitié que Jésus les amende !

Dites-le moi, qu'est-ce que l'Antéchrist
Sinon du Christ en tous lieux l'adversaire ?
Depuis longtemps maint misérable esprit
N'est-il donc pas à ses ordres contraire ?
En s'écartant toujours du droit chemin
Du peuple ils ont perverti la demande,
— Ils l'ont sevré du précepte divin
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende.
Vivant en tout contre la loi du Christ,
Ils font tous vains, au lieu d'être modestes,
De l'endurance ils n'ont du tout l'esprit,
Et leur colère a des fuites funestes ;
En propre ils ont l'opiniâtreté,
Font peu de cas du Christ, je l'appréhende,
Sont violents jusqu'à brutalité
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !
Ils ont le train, le grand train d'un Seigneur,
Sont sans pitié, font sans miséricorde,
Sont envieux, et convoitent de cœur
Le bien d'autrui, — que Dieu ne leur accorde !
N'ayant jamais la moindre charité,
De l'Évangile ils font la contrebande,
Et la luxure est chez eux Chasteté !
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

La pénitence !... eux !... ils s'en font un jeu
Et la souffrance... un chacun d'eux l'évite
De mauvais droits, c'est l'arme contre Dieu
De ces pécheurs, surtout de leur élite :
Peu continents, pour eux le vice ouvert
Est un dada qui tous les affriande ;

Quand au frugal c'est pour eux un fruit vert.
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Ils disent Saint le pouvoir du Très Haut,
Et contre lui se révoltent sans celle,
Chacun d'eux vit, comme vit un maraud,
Comme animaux de la plus vile espèce.
Des longs festins ils aiment les ébats,
Le poisson frais, la succulente viande,
Comme Seigneurs ils font grands embarras...
Que par pitié Jésus-Christ les amende.

Du mauvais riche ils auront part au fort
Ces faux démons tout affamés de lucre,
Eux se disant amis du Christ à tort
Qui tout de miel, ont parole de sucre :
Au pauvre peuple ils mettent des liens,
Pour engraisser d'autant plus leur prébende,
Traitant le monde un peu plus mal que chiens
Que par pitié Jésus-Christ les amende !

Ils ont au front le sceau de l'Antéchrist,
Assez connu du reste est ce stigmaté ;
Nul ne pourra, s'il n'est pas érudit,
Prêcher le peuple, ainsi dit la vulgate :
Chaque chrétien alors qu'il est pasteur
Prêchera Dieu, c'est œuvre de commande,
C'est un devoir, c'est la loi du Seigneur,
Si que par lui le genre humain s'amende !

Christ envoya le pauvre pour prêcher ;
Et certes pas le gavé, ni le riche,
Mais il ne peut seulement défricher
Le dur terrain qui reste alors en friche ;

Car l'Antéchrist du pauvre l'ennemi
À très grand foin l'écarte de sa bande,
Pour y placer un riche, son ami.
De tels abus que Jésus les amende !

Tous les chrétiens suivant la loi de Dieu,
Humbles de cœur, et vivant loin du monde,
Seront, le crains, souvent sans feu ni lieu,
Battus, traités d'une façon immonde,
Parfois jetés dans de vilains cachots,
Et condamnés certes à plus d'une amende,
Mais ils auront le ciel après leurs maux
Que leurs bourreaux Jésus-Christ les amende !

Sur eux prenant un pouvoir tout royal
Ils vont criant qu'ils possèdent deux glaives,
L'un pour tuer l'homme d'un coup brutal,
L'autre en enfer pour lui créer des rêves ;
Quand Christ fut pris par l'infâme Judas
Pierre n'avait qu'un glaive qu'on l'entende !
Et Christ lui dit de ne s'en servir pas
De tels abus que Jésus les amende !

À Pierre Christ confia ses brebis,
Mais non pas da pour les frapper du glaive ;
Pour un berger, le glaive, m'est avis,
Est instrument qui n'eut jamais de sève :
Le glaive est bon pour tuer les troupeaux,
Non les garder du mal, dit la légende ;
De tels bergers que sont-ils ?... Des bourreaux !
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Un bon Pasteur certes n'est un boucher ;
Un fer d'ailleurs n'est fait que pour occire ;

Qui porte glaive à l'instinct de pécher,
Et vitement de contenter son ire :
Le successeur de Pierre, je le dis,
Devrait toujours, son devoir le commande,
Dessus son dos les porter ses brebis
Toutes ces gens Jésus-Christ les amende !

De Pierre da ces gens font successeurs.
De Pierre alors qu'il reniait Ion maître !
Et qu'oubliant de Jésus les douleurs,
Il ne pensait, hélas ! qu'à son bien-être
Sur les brebis ainsi qu'un cuisinier
Ils tombent mais pour en faire une offrande,
Comme un chasseur tombe sur le gibier
Que ces gens-là Jésus-Christ les amende !

Quand Christ fit don à Pierre de la clé,
À Pierre il dit : "Je vais mourir pour l'homme ! »
Mais Pierre, hélas ! n'était immaculé,
Il renia Jésus, vous savez comme !
Ses successeurs ils renient mainte fois
Le Dieu du ciel dont ils font contrebande,
Mettant à sac leurs ferments et ses lois...
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Tous les chrétiens qui renient Jésus-Christ
Sont en cela les successeurs de Pierre,
Car à la piste en suivant son esprit,
Ils tomberont tour à tour dans l'ornière ;
C'est donc en mal qu'ils font ses successeurs,
Pour le péché dont Christ fit réprimande,
Que ces pervers, que ces hardis pécheurs
Dans sa pitié Jésus-Christ les amende !
Au bout des doigts de l'apôtre Judas,

Ils savent tous la règle de conduite ;
Dépenser mal, prendre et ne rendre pas,
Puis des dupés, des volés rire ensuite ;
User aussi de la ruse et du dol
Tel est l'esprit de cette indigne bande,
Que ces gens-là grands partisans du vol,
Dans sa pitié Jésus-Christ les amende !

Comme Judas lui trahit le Seigneur,
Et le vendit d'une façon maudite,
Pour de l'argent ils vendraient de grand cœur
Leur troupeau pour engraisser leur marmite ;
Toujours nageant dans les eaux de l'orgueil
Et de l'envie, aussi du dividende,
De la vertu tous ils ont fait leur deuil...
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Si Christ était sur la terre à nouveau,
Ils le feraient mourir à la potence ;
Ils ont défait, et cela n'est pas beau,
Ses justes lois, et bravent sa puissance :
Tous ses amis ils les jettent au feu,
Ou bien encor leur font payer l'amende,
Car c'est pécher pour eux qu'honorer Dieu...
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Ces promoteurs du Confessionnal
Ont plus pouvoir dans la vieille Angleterre
Que le Roi même... et son sceptre royal.
Parler contr'eux, être leur adversaire
Est cas pendable ; — et vite à la prison
Tant pis pour vous, pour votre propagande,
Il faut aller sans rime ni raison...
De telles gens que le Christ les amende !

La loi du Roi ne condamne les gens
Aveuglement, ni non plus par colère ;
Au Pape mais refusez votre encens,
Et sus ! sur vous retentit son tonnerre !
Par des engins on vous suspend en l'air,
Puis on vous broie ainsi qu'une limande,
Et puis après on vous lance en enfer...
De telles gens que le Christ les amende !

Le Roi jamais ne taxe ses sujets
Sans le concours légal de ses Communes,
Les Prêtres da, malgré les si, les mais,
Sur leurs vassaux prélèvent des fortunes :
On voit chaque an croître leurs droits de sceaux,
Le Roi, le dis, n'a si grande commande ;
Leurs officiers sont tous payés fort gros...
De tels grugeurs que Jésus les amende !

Celui qui veut prouver un testament
Qui ne vaut pas, assez souvent dix livres,
Pour parchemin doit payer carrément
Le tiers au moins... ces gens-là sont-ils ivres ?
Ainsi le pauvre est grugé, rançonné,
De sa sueur il doit payer l'amende,
Pour engraisser un Encapuchonné...
De tels voleurs que Jésus les amende !

Pour vingt shillings la fornication,
Ce n'est par cher, de fait est pardonnée,
Prenez après une absolution,
Puis en usez toute la sainte année !...
Ces orduriers ainsi de l'univers
Font un tripot que le vice achalandé,

Laisant aller le monde de travers...
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

C'est merveilleux da que le Parlement
Ainsi que les Seigneurs des Trois Royaumes
Prennent si peu sur eux apurement
Pour renvoyer ces Saint Jean-Chrysostomes !
Car le peuple est sous leurs indignes mains
Dans dur servage, et sa peine est fort grande :
Si l'on ne peut chasser ces inhumains,
Que le Seigneur Jésus-Christ les amende !

Les Évêchés, Prieurés et Couvents
Dans ce pays ont tant pignon sur rue,
Que les Seigneurs, que les meilleurs vivants
N'ont pas de biens une telle étendue...
Le Prêtre aussi d'esprit de charité
Ne peut avoir, trop grasse est sa prébende,
Trop loin de lui niche la pauvreté...
Gens du Clergé que Jésus vous amende !

Un certain jour au Pape l'Empereur
Donna sur lui puissance si superbe,
Que Mons le Pape en orgueilleux vainqueur
Marcha sur lui comme sur un brin d'herbe.
Ce beau Royaume est presque à la merci
Des gens du Pape et de leur propagande...
Seigneurset Roi prenez-en du souci,
Il est grand temps que tout ceci s'amende !

**Ainsi finit la deuxième partie de ce conte, et ci-
après suit**

La troisième.



POURTANT la loi de Moïse défend
Que de grands biens les gouvernent les
Prêtres,
Le Christ aussi dit, c'est fait évident,
Que de grands biens ils ne feront les maîtres ;
Du Christ jamais les Apôtres vraiment
N'eurent le front de courir la prébende...
Ils veillaient tous au troupeau seulement...
Les délinquants que Jésus les amende !

Car ils ne font que des contrefacteurs,
On les connaît plus ou moins à l'écorce ;
De beaux habits ils drapent leurs grandeurs,
Pour embêter le public par l'amorce :
De pauvreté s'ils avaient large part,
Ils jugeraient un peu mieux... qu'on m'entende !...
Et de nourrir leurs brebis auraient l'art.
Ces délinquants que Jésus les amende !

Le Griffon.

Dis, Pélican, dis que peux-tu prêcher
Contre ces gens qu'on appelle Chanoines ?

Le Pélican.

Ce sont des gens, ne saurais le cacher,
Qui font dodus, gros et gras plus que Moines,

De mainte ville ils sont dignes Curés,
Ils ont de plus d'assez gras les prébendes,
Servent le Roi,... puis tous ces Tonsurés
Pour leurs amis ont aussi des offrandes ;

Et ces amis font ceux qui, mordicus !
Pour leurs maisons, ou pour leurs apanages,
Leur comptent da, chaque an le plus d'écus.
Les uns d'entr'eux (entre nous tous sont sages),
Tout leur argent l'enterrent sous le sol,
D'autres en font ou luxure ou bombance ;
D'autres enfin, très souvent par le dol
En font de l'or en narguant la potence.

Ils ont de plus un agent collecteur
Aux pauvres gens apte à donner la chasse ;
Le dit agent apporte à son Seigneur
L'argent qu'il prend au pauvre qu'il pourchasse ;
Sur les vivants ainsi que sur les morts
L'agent toujours fait de bonnes recettes,
Jeunes et vieux, faibles ainsi que forts
Tous sont forcés donner pour les burettes.

Avec l'argent qui leur arrive ainsi
Ils ont des fiefs larges comme des villes,
De tous côtés, là-bas tout comme ici,
Pour tels achats leurs âmes font subtiles ;
Mais pour donner aux pauvres, nenni dà !
Bien que de Dieu le pauvre soit convive ;
Garder pour eux tout, voilà leur dada,
Le pauvre après que leur fait-il qu'il vive ?

De telles gens veulent entasser l'or,
Et faire argent comptant de leur parole ;

De leur Église eh ! que leur fait l'essor ?
Pour ton soutien ils n'ont pas une obole :
Leur vie à tous devrait être un miroir
Où l'on pourrait visager la sagesse,
Hélas ! hélas ! ce n'est qu'un pot au noir
Où l'on ne voit que honte et que bassesse.

Parmi leur nombre il en est de pimpants,
D'autres aussi très durs à la desserre ;
D'autres fêtant du sexe les serpents,
D'autres enfin fêtant la bonne chère ;
Tous ces gens-là gaspillant du bon Dieu
Ainsi les dons, que pensent-ils donc dire
À ce grand jour du jugement morbleu !
Mais de tels fous font atteints de délire !

Les uns ne voient leurs Églises jamais,
Et d'eux jamais elles n'ont une obole ;
Le pauvre peut tomber fous la faim... Mais
D'eux il n'aura ni denier, ni parole :
Ce qu'il leur faut, c'est ma foi percevoir
Ou dîme ou rente... après cela le reste
N'est rien pour eux... heureux dans leur manoir
De par Satan ils s'y gobergent peste !

Usant parfois et de pompe et d'orgueil,
Ou d'avarice, ou de putasserie,
De la vertu toujours faisant leur deuil,
Ils font amants de la ribauderie ;
De plus ils font noblement paresseux,
Très impudents, envieux et colères,
Et le péché, le dégustent les gueux !
Accommodé de toutes les manières !

À leur richesse ils sont si cramponnés,
De mets exquis sans payer la douane,
Ils en ont tant ces Encapuchonnés,
Que du désert ils font fi de la manne !
Tout ce qui peut s'agripper, ça leur va,
À tout jamais ces gredins pensent vivre,
Mais quand viendra les juger Jéhovah
Que feront-ils ces vils morceaux de cuivre ?

À peine ils ont, tant ils sont occupés,
Le temps d'aller chanter matines, laudes,
C'est qu'ils ont fort à faire ces huppés,
À tenir cour, puis à compter leurs fraudes.
Toujours servant et le Comte et le Roi,
Recevant d'eux le vivre et l'honoraire,
Cacher leurs gains, et de leurs gains l'emploi,
Ce n'est pour eux une petite affaire !

D'autres encor font fiers, font orgueilleux,
Ou bien font durs, affamés ou rapaces,
Ou dépensiers, lubriques, crapuleux,
Dans le trafic ou bien ils font voraces :
Pour dominer d'autant le genre humain
Ils se feront régisseurs ou comptables,
S'ils servent Christ ce n'est qu'avec dédain,
De tels Judas ce sont de vilains diables !

Ils sont tous faux, ils sont tous rancuniers,
Au nom du Christ, tous ils trompent le monde,
Sont inconstants et traîtres et grossiers,
Et bien souvent d'ignorance profonde ;
Toujours boiteux s'il leur faut servir Dieu,
Ils sont voleurs, exploitent sa parole,
Pour le mondain seulement font tout feu,

Et tout le reste est pour eux faribole !

Tous ces gens-là servent qui ?... l'Antéchrist !
Qu'on vienne ici me dire le contraire ?
Ils ont en eux tout son mauvais esprit,
L'esprit de lucre, et l'esprit de colère.
En beaux habits ils servent Lucifer
Au lieu du Christ, pour ça, c'est chose fûre,
Au dernier jour ils iront en enfer
Tâter un peu si chaude est la friture !

Ils savent bien mordicus ! qu'ils font mal,
Et que du Christ ils trépassent les ordres,
Mais s'amender serait par trop moral,
Ils aiment mieux vivre dans leurs désordres.
Contr'eux qui parle est ruiné ma foi !
Lavérité pour eux est une injure,
Ils font plus grands et plus forts que le Roi
Ces gaillards-là, ces monstres d'imposture !

Papes, Abbés, Évêques, Cardinaux,
Curés, Prieurs, Vicaires et Chanoines,
Sont, m'est avis, faux, oui sont archi-faux,
Et dans la liste il faut compter les Moines.
Ils sont tous fiers autant que Lucifer,
Des sacrements tous ils font un commerce,
Si je mens dà ! Des portes de l'Enfer
Puisse à jamais sur moi tomber la herse !

Voyez combien dans ce troupeau nombreux
Peu pour le Christ embrassent la Prêtrise,
Abandonnant tous les biens des heureux
Pour se livrer à lui seul sans feintise :
Mais tel qui prend les ordres autrement

Aura, le crains, bien du fil à retordre,
Il eut valu mieux au premier moment
Que comme on dit, certes il eut mangé l'ordre.

Voyez combien dans ce troupeau nombreux
Il en est peu qui soient vraiment modestes,
Humbles surtout, et du tout vaniteux
Proches enfin des qualités célestes !
Las ! la plupart d'entr'eux trahissent Dieu,
Que Jésus-Christ, il le peut, les amende !
Car Mons Satan de son indigne feu
Les éblouit, — et puis les appréhende !

Les uns encor fort pauvrement vêtus,
Mais fiers de port, vivent sur leurs Églises,
Faisant trafic *primo* des trois vertus,
Ces trois vertus étant les plus exquisés,
Et *secundo* de tous les sacrements,
De tous les sept ; flouant le pauvre monde,
Lui faisant peur des horribles tourments
Que l'Enfer tient dans son abîme immonde.

Et pour frapper de dîmes un canard,
Ou bien un œuf, ou bien même une pomme,
Ils vous font da sur un livre blafard,
Sale parfois, jurer votre foi d'homme,
Déshonorant ainsi le nom de Christ.
Et ces gredins pensent ouvrir la porte
Du ciel... et puis forcer leur introït
Près de la femme alors qu'elle est accorte !...

Ils vont lutter, chanteurs de cabaret,
Avec les gars du bourg ou du village ;
Puis au marché s'escriment du jarret

Pour remporter la palme du courage !
Frais et dispos, puis ces vils garnements
Vous font assaut de boire et de mangeailles,
Faisant argent de tous les sacrements...
Seraient portiers du ciel telles canailles ?

Puis de vouloir en dépit des maris,
Prendre leur dîme aussi sur chaque femme,
Leur défendant, de ce, s'ils font marris
De souffler mot, de faire une épigramme ;
Encore que ces maris, ces cocus,
Aient de leurs yeux vu de ces gens l'ordure,
Il leur faut da célébrer les vertus
Incognito qui grouillent fous la bure !

Quelque regret qu'on ait à les donner,
Ils font pleuvoir sur le monde leurs dîmes,
Et cela pour avoir meilleur dîner,
Et plus de chance à commettre leurs crimes :
Et puis ils vont pardieu courir le cerf,
Très saintement avec cor, avec meute,
Ces chambellans du ciel ils font tout nerf
Dans les forêts pour créer une émeute.

Pourtant il faut au peuple un soliveau
Marbre ou carton, bois ou simplement pierre,
Qui brille aux yeux, et qui paraisse beau,
Et soit parfois scintillant de lumière :
Voilà le Pape... il pose radieux,
C'est un joujou fait exprès pour la foule,
On le pourchasse, on dévore des yeux
Le charlatan qui vend la Sainte Ampoule.

Mais las ! le Pape on ne le voit toujours,

Voici Marie, — elle fait des miracles.
Comme il est beau son pourpoint de velours,
Que de bijoux font dans ses tabernacles !
Elle reçoit toujours avec plaisir
Les dons qu'on fait à sa brillante image,
Et que le Prêtre emporte à son loisir
Comme faisant l'appoint de son fermage.

Aux pauvres qui font l'image de Dieu
On devrait faire aumône, il faut le dire,
Plus qu'à Marie, ou bien Saint de haut lieu
Représentés par des poucards de cire
Qui n'ont besoin de boire ou de manger,
Qui dans l'hiver ne sentent la froidure,
Qui des chaleurs ne craignent le danger,
Et peuvent bien se passer de parure.

Un baudrier, de larges boucliers,
Même parfois de longs et sanglants glaives,
De laids poignards faits à tous les métiers,
Qui dans l'enfer ont créé nombreux rêves,
Voilà ce que ces Prêtres du Seigneur
Pendent au cou de leur Vierge Marie,
Oh ! l'Antéchrist est leur entremetteur
À ces héros de la cagoterie !

Puis voyez-les ces suppôts de Baal
Se pavaner en robes écarlates,
Et pour happer les coureuses de bal
Se parfumer les cheveux d'aromates !
Habits collants pour les dessiner mieux,
Et mieux montrer le souple de leur taille,
Souliers pointus, voilà comment ces gueux
Volent le cœur d'une gentille ouaille.

De ces vilains soldats de l'Antéchrist
Les poches font de profondes sacoches,
Si qu'il leur faut élargir leur habit
Pour y cacher le luxe de ces poches :
Tels Prêtres sont envoyés par l'Enfer,
Ils font tous vains, leurs habits font superbes,
Ce sont de vrais mignons de Lucifer,
D'un champ de blé ce sont les folles herbes !

Ils font payer pour la confession ;
Des sacrements, j'en excepte les cendres,
Nul n'est donné qu'à composition,
Et sans argent ils ne prient ces Cassandres !
Par leur Évêque il leur est défendu
Des sacrements de dispenser l'aumône,
À tout venant, *gratis* bien entendu,
C'est là partout le sujet de leur prône !

Dans l'oraison dite *pro defunctis*
Qui vient toujours au milieu de la messe,
Ils ne diraient certes un nom *gratis*,
Dût leur prière éveiller la liesse
D'une âme en peine !... leur faut de l'argent
Pour vivre dans le luxe et la luxure,
De leurs plaisirs le gain étant l'agent,
Il leur en faut ; — c'est loi de leur nature.

Ou de l'Évêque ils ont le saint anneau,
Ou de l'Évêque en guignant le service
S'en font amis, afin, ce n'est pas beau,
Impunément patauger dans le vice ;
De telles gens devant l'ire de Dieu
Devraient frémir, quand ils donnent quittance

Pour de l'argent de crimes que le feu
De tout l'Enfer n'effacerait, je pense.

Écoutez-les dire qu'ils font pécheurs,
Mais qu'ici-bas nul ne peut les reprendre ;
Des biens de Dieu ce sont tous des voleurs
Et le pourquoi de ces vols ?... pour s'étendre,
Pour guerroyer, — pour dominer toujours.
Leurs actions comme pures étoiles
Devraient briller... hélas ! tout à rebours
Ce pauvre monde ils l'entourent de voiles !

Toute la nuit quand avec sa catin
Il coucherait le cher Prêtre à confesse
Il va conter la chose à son voisin,
Et puis après s'en va dire sa messe,
Et prétendra qu'il la dit sans péché :
Cependant que sa catin à l'auberge
Fait le fricot pour ce vil débauché
Pour qu'à dîner le ventru se goberge.

Le Prêtre da croit-il donc tromper Dieu
Qui voit le fond des cœurs que j'imagine ?
Par quel moyen se fait-il qu'en tout lieu
Sur un chacun le Prêtre ainsi domine ?
C'est que d'absoudre il prétend au pouvoir,
Que son fiat vous rend blancs comme neige ;
Malheur à ceux qui sous son encensoir
Courbent la tête, et tombent dans son piège ! »

Lors le Griffon d'un ton assez hautain :
"Dis, que sais-tu, Pélican, sur les Moines ? »
Le Pélican reprenant son train-train :
Je sais qu'ils sont aussi gras que Chanoines,

Et que Benoît qui fut leur fondateur
Ne pensait pas qu'ils eussent jamais chance
Un jour ainsi trancher du Grand Seigneur,
Et qu'ils auraient certes autant de puissance !

Qu'on servirait un Moine ainsi qu'un Roi
À deux genoux, tous les jours et dimanche ;
Qu'il aurait riche et noble palefroi,
Et qu'il serait vêtu de robe blanche ;
Qu'il porterait et la mitre et l'anneau,
Avec joyaux, parfois avec tiare,
Qu'il mangerait le meilleur aloyau,
Et qu'il boirait des vins fins le plus rare.

Qu'il chasserait avec meute, éperviers
Le jour durant, souvent la nuit aux torches ;
Que de l'Église ainsi que Chevaliers
Il passerait rarement fous les porches ;
Qu'il ne dirait sa messe mainte fois
Qu'un seul matin dans toute la semaine ;
Benoît n'eut cru qu'un jour ces fins matois
Iraient ainsi courir la prétentaine !

Mais maintenant ce sont des Raffinés,
Fort élégants, vêtus de beaux costumes,
De grands viveurs archidiaconés,
Très délicats, faisant si des légumes ;
Rusés et vains, colères, orgueilleux,
Engloutissant tout sous leurs carapaces,
Outre cela méchants et envieux,
Et de plus, faux, libertins et voraces.

Comme ils sont Clercs ils président les cours,
Dieu seul connaît leurs jugements iniques,

Au pauvre diable ils font payer toujours
Le beau drap fin qui forme leurs tuniques,
Parlez du Christ et de sa pauvreté
À ces gens-là monstres de convoitise ?
Ils vous diront la feule charité
Est de donner vos biens à notre Église.

Le plus souvent ils sortent de bien bas
Ces fainéants qui forment la Moinaille,
Leurs bons parents font de tristes repas,
Quand ils en font, hélas ! vaille que vaille !
Ils vont à pied toujours les pauvres vieux,
Sous la chaleur, la pluie ou la froidure,
En maladie ils n'ont pas lits moelleux,
Et délaissés s'éteignent sur la dure.

C'est pour le Christ, aussi pour Saint Benoît
Qu'ils ont laissé... la pauvreté ces Moines !
Entre nous tous, ce n'est pas maladroït
De quitter — rien — pour riches patrimoines.
Voyez pourtant !. si la Religion
Comme un état par eux n'eut été prise,
Ils eussent dû — triste condition !
Fouiller le fol et souffrir de la bise ;

Ou bien encor travailler aux fossés
Pour ne gagner assez de nourriture...
Voilà ce que de Benoît les fiancés
Ont délaissé — pour vivre de luxure,
Dans la richesse ainsi que dans l'orgueil.
Oh ! Saint Benoît de ce fait n'est coupable,
S'il surgissait vivant de ton cercueil
Il renierait ces vils suppôts du diable !

Ces fainéants plus ou moins orgueilleux
De Saint Benoît l'opprobre, chose sûre,
Avec ce saint n'ont eu contact, les gueux !
Qu'excepté pour le voler d'aventure ;
Ce que j'entends dire d'eux c'est qu'ils font
En tout pareils, à leurs aînés, ces Moines,
Et ne crains pas certes leur faire affront
Disant : 'Satan en fera ses avoines !'

Des gras Abbés, des Frères, des Prieurs,
Tous fins renards et grands croqueurs de poules,
Jà j'ai nommé les méfaits, les horreurs,
De faits nouveaux pourrais citer des foules
Pour démontrer qu'ils font traîtres à Dieu ;
Mais à quoi bon sur ces gens tant écrire ?
Que de l'Enfer ils affrontent le feu,
Ils ne pourront morbleu jamais trop cuire !

Comme on ne peut, qu'on ne pourrait jamais
Dire de Dieu la bonté sans seconde,
Nul ne pourrait non plus narrer l'excès
De leurs méfaits, de leur conduite immonde. »
Le Griffon dit : "Tu ne fais rien de bien,
Tu n'es pas né certes de noble race,

Tu deviens fou, faux théologien !
Ou ton esprit est imbu de salace.

La Sainte Église ! il ne serait séant
Qu'elle restât sans avoir une tête,
Un digne chef, qui, le cas échéant,
Puisse porter ses droits au plus haut faîte ?
Mais chacun doit vivre de son travail,
Au mieux faisant va le plus grand salaire,

La Sainte Église ! être sans gouvernail,
Indéfendue... oh ! ça ne peut se faire !

Que si le Pape était sans feu ni lieu,
On l'enverrait promener sa misère
De porte en porte, et les méchants parbleu
N'auraient pas peur de braver sa colère !
D'un pareil chef on ferait gorges chaudes ;
Avec la force on a par contre coup
Le sûr moyen d'empêcher bien des fraudes
Avec une arme on se défend du loup.

Que si le Pape, ainsi que les Prélats
Allaient ainsi mendier leur pitance,
La Sainte Église aurait maigres repas,
Et souperait de chagrins que je pense !
Et tomberait le Saint Culte de Dieu,
De sa pratique et le noble prestige ;
À son éclat il faudrait dire adieu,
Et tout alors dépérirait, te dis-je.

Les gens d'Église ont devoir, c'est leur vœu,
D'être toujours moraux en toutes choses ;
D'ouvrer partout les œuvres du bon Dieu
Et des vertus faire fleurir les roses.
Ils ont devoir servir le Christ, leur Roi,
En vêtements propres aussi, je pense ;
Et vases d'or, riches, de bon aloi,
Ça n'est de trop, dans ce cas, sans doutance. »

Le Pélican pouffa soudain un cri,
Et dit : Hélas ! pourquoi ce vilain dire ?
Le Christ là-haut est notre chef chéri,
D'un autre chef que servirait l'empire ?

Sommes-nous pas ses enfants, en effet,
Il nous permit le nommer Notre Père,
Nous défendit d'appeler, c'est un fait,
Maîtres... des gens esclaves de la terre,

Qui pour guigner, gagner des biens mondains
En son saint nom prennent sur nous Maîtrise ;
Rois et Seigneurs sur les pauvres humains
Sans doute ont droit ; mais ce serait sottise
Que supposer que les Prêtres du Christ
Eussent sur nous Maîtrise et Seigneurie,
Christ le défend ; et qui plus est, il dit
Qu'ils ne devront avoir de braverie.

Pour vêtements ils auront la vertu,
Et pour trésor une vie exemplaire,
La Charité fera leurs biens, vois-tu,
Et l'Union leur palais sur la terre :
Leurs ornements feront l'Espoir en Dieu,
Leurs vases d'or la Conscience pure,
Et pour défendre en tout temps le Saint Lieu,
Leur Pauvreté leur servira d'armure ! »

Dit le Griffon : "Quoi ! ça te vexerait
Voir le prochain vivre dans l'abondance ?
Et que t'importe à toi vil paltoquet
Qui ne fais pas obtenir ta pitance ?
Ta fourberie on l'aperçoit fort bien,
Tu vis... comment ?... par ton seul caquetage,
En résumé tu n'es qu'un bon à rien,
Ainsi le diable en Enfer fait je gage.

"Car il voudrait y loger un chacun,
Le diable dont la vie est pure envie ;

Avec lui, toi tu voudrais en commun
De tout le monde asticoter la vie ;
Tout ton parlage est parlage de sot,
C'est hérésie, ou bien hypocrisie,
Tu tomberas dans le mal, c'est ton lot,
Ou créveras dans peu de jalousie.

"Pour te mêler toi méchant boutefe
De tout cela, faire tous ces tapages,
Tu n'as nul droit, et tu ne sers pas Dieu,
Mais bien le diable, il te paiera tes gages ;
Et tu seras assis à ses banquets,
Il te doit bien garer de la froidure !
Voilà pourquoi s'élèvent tes caquets
Contre le Pape et les siens d'aventure.

"Et contre encor tous les Sept Sacrements,
Contre l'Offrande, aussi contre les Dîmes,
Tu viens lancer stupides arguments,
Foulant aux pieds le Christ par tous ces crimes ;
Tu fais cela, pour essayer sournois,
Si tu pourras vivre par le scandale,
Tu dis du Pape... il ne vaut pas un pois...
Mais d'une noix toi tu ne vaux l'écale !

"D'où viennent-ils tes absurdes discours ?
Des noirs démons tout friands de discorde,
Qui n'ont qu'un but, souffler, souffler toujours
Mauvais propos pour faner la concorde.
Si tu vis bien, que te faut-il de plus ?
Laisse chacun vivre à son accordance,
Ou dépenser, ou garder ses écus,
Peux-tu d'autrui fonder la conscience ?

"Qui t'a chargé de ce foin transcendant,
Pourquoi d'autrui te glisser dans la voie ?
Laisse un chacun vivre comme il l'entend,
Et tu n'auras que jours filés de foie ! »
Le Pélican au Griffon répondit :
"N'ai jamais fait fi du Pape, Messire,
Des Sacrements, non plus de leur esprit ;
Par Charité mais je parle, à vrai dire.

"Mais je fais si du luxe et de l'orgueil
Des successeurs de l'humble Apôtre Pierre,
Et je ne puis regarder d'un bon œil,
Tous les abus de leur saint ministère ;
S'ils servent Dieu, c'est en faux serviteurs ;
L'humilité, — c'est chez eux la Puissance ;
Loin d'être doux, ils font persécuteurs,
Et je suis mû par Charité, le pense,

"Lorsque je cherche au mieux de mon pouvoir
Forcer ces gens à changer de conduite,
Et quand j'éclaire au mieux de mon savoir,
De gras péchés dont funeste est la fuite ;
Les Sacrements !... n'ai point parlé contr'eux !
Je n'eusse été qu'un sot, je le proclame ;
Si l'on en fait un emploi vertueux,
Ils font, c'est sur, la guérison de l'âme.

"Mais ceux-là qui ne s'en servent qu'à tort,
Ou qui, si donc ! vous les mettent en vente,
Il m'est avis qu'il leur en cuira fort,
Voilà pourquoi contr'eux moi j'argumente ;
Ceux qui malgré les dix commandements
Du ciel faisant métier et marchandise,
Font le trafic d'un des Sept Sacrements,

Ceux-là font mal, et je les vespérise !

"C'est de leur part rendre hommage à l'Enfer,
De faire mal, car ils ont conscience ;
Et m'est avis qu'ils servent Lucifer
Et qu'ils seront damnés et d'importance.
Accepter dîme, offrande ou bien cadeaux
Peut être sain, si c'est ou pour absoudre,
Ou pour donner à des époux nouveaux
À leur moulin permission de moudre.

"Pourvu que, dà ! ce ne soit point vendu,
Pris ni donné de par la convoitise,
Car si c'est pris par moyen défendu,
C'est nul d'effet, ne dis une sottise.
Un Sacrement est un gage divin,
Et Jésus-Christ donne en l'Eucharistie
Sa chair, son sang fous la forme du pain,
Et c'est pour l'homme un pacte d'amnistie.

"N'est pas besoin de chercher le comment.
Du Seigneur Christ c'est là le grand mystère,
Mais il est là dans ce Saint Sacrement
Tel qu'il était quand il vivait sur terre.
Que si le Pape ainsi que ses Prélats
Ont une vie et digne et vertueuse,
Ne veux contr'eux m'élever dans ce cas,
Mais je crois bien leur conduite véreuse.

"Car si le Pape ainsi que le veut Christ
Toujours vivait ; orgueil et convoitise
Seraient par lui placés en interdit,
Tout aussi bien que luxe et gourmandise. »
Le Griffon dit : "Il t'en cuira, mon cher,

Je détruirai ta secte fanatique,
Tu rôteras dans le feu de l'Enfer,
Et par le cou ferai pendre ta clique.

"Et puis de plus après la pendaison
On la videra tout comme une bourrique,
Ou comme on vide un imbécile oison.
Qui t'a permis faire ainsi la critique
De l'Oint de Dieu ? tu seras, vil braillard,
Mis hors la loi de notre Sainte Église,
Honni, chassé, traité comme un pendard
Si tu ne veux da changer ton emprise ! »

Le Pélican dit : "Je ne crains cela,
Ton anathème est de valeur bien mince,
J'espère en Dieu — c'est ma foi, la voilà !
Ta fausseté, — c'est fausseté de prince,
Et tu n'as pas du tout de Charité ;
Comme Néron tu rêves la vengeance,
Mais n'ai pas peur, le dis en vérité,
Je suis tout prêt accepter la souffrance.

"Le Christ jadis à tous ses serviteurs
À dit : 'Souffrir pour moi... c'est méritoire !'
Donc je me ris, vois-tu de tes fureurs,
Tâche sur toi remporter la victoire.
Si je craignais du monde le courroux,
Vrai, je serais bien peu digne d'éloges,
Et que me fait ton haut rang, entre nous,
Je puis grossir moi les martyrologes.

"Les tiens et toi si laissez là l'orgueil,
Et votre port altier, et vos richesses,
Vous n'auriez pas pour nous si dur accueil,

De vos discours ni non plus les rudesses :
Que le bon Dieu vous mette en droit chemin !
Je ne crains rien de ce que pouvez faire,
Je suis tout prêt souffrir votre dédain,
Allons, voyons, soufflez votre colère ! »

Lors le Griffon grimaça comme un fou,
Puis il jura le sang du Christ lui-même,
(Il avait l'air charmant d'un vieux hibou !)
Qu'il détruirait le parleur et son thème !
"La Sainte Église ! oh ! méchant imposteur !
Tu l'avilis par tes propos Canaille
Prendrai plaisir, à t'égrener le cœur,"
Ajouta-t-il, »tu n'es qu'un rien qui vaille ! »

Le fier Griffon prit son vol hautement,
Le Pélican lui dans sa solitude
Resté, pleura, puis dit : "Si seulement
Au fond du cœur j'avais la certitude
Que du troupeau du Seigneur Jésus-Christ
Un seul ayant entendu chaque dire,
Eut le pouvoir le garder dans l'esprit,
Et pour l'amour de Dieu voulut l'écrire ? »

Le Laboureur.

Je répondis que je le ferais, Moi,
Si l'on voulait me payer pour ma peine.

Le Pélican.

"Oui," reprit-il, »Jésus leur Dieu, leur Roi
Ils l'ont vendu ceux-là pour une aubaine ! »

Le Laboureur.

"Raconte-moi," je dis, car tu le peux

Pourquoi tu dis toi les péchés de l'homme ? »

Le Pélican.

Pour l'amender, c'est le vœu de mes vœux,
Si j'ai de Dieu, pour ce, la grâce en somme ;

Car Jésus-Christ dont fut percé le flanc
Mort sur la Croix pour le salut du monde,
Et qui nourrit ses oiseaux de son sang,
Comme moi fut objet de haine immonde ;
Mais ces méchants font du mal contre Dieu
Et fous couleur de l'aimer, qu'on l'entende !
Je leur ai dit qu'ils mentaient à leur vœu :
Dans sa pitié que Jésus les amende !

Le Laboureur.

Dis ! qu'a-t-il donc le Griffon ? Dis pourquoi
Tient-il si ferme et si fort pour sa clique ?
Les deux côtés, font, ce me semble à moi,
D'une nature à peu près identique.

Le Pélican.

Le fauve oiseau déploie autant d'orgueil
Que Lucifer volant de par l'espace,
Du mal depuis il a franchi le seuil
Il a péché de Dieu contre la grâce.

Tel que l'oiseau qui plane dans l'éther
Des oiseaux doux vit, et fait sa pâture,
Ainsi le Pape imitant Lucifer
Vit des brebis simples de leur nature.
Pauvres brebis en état de péché,
Il vous les happe, et c'est chère friande,
Dont par l'odeur ce Prêtre est alléché...

Dans sa pitié que Jésus-Christ l'amende !

Et sa sequelle a force de Lion,
Elle brigande, elle pille et rapine
Le pauvre peuple, et... malédiction !
Sur l'univers et s'impose et domine !
De loin, de près ainsi de cet oiseau...
Avec sa force il pourchasse et gourmande
L'humanité qu'il range à son niveau...
Dans sa pitié que Jésus-Christ l'amende !

Le Pélican s'envola tout penaud
L'aile traînante, aussi la vue éteinte,
Mais le vilain Griffon revint bientôt,
Et le suivait en cette vaste enceinte
Nuage épais de funestes oiseaux
Au Pélican pour faire vider place.
Je veux narrer le nom de ces magots
Si le bon Dieu m'en accorde la grâce.

Donc le voici le nom de ces oiseaux :
C'étaient Busards, Buses, Corneilles, Pies,
Butors aussi, Grolles et noirs Corbeaux,
Tous assemblés, mais non pour œuvres pies :
C'étaient encor d'innombrables Vanneaux,
Qui pour mentir ont renom dans leur race,
Et puis encor stupides Étourneaux,
Tout ça de Dieu dénué de la grâce.

Le Pélican fut quelque temps absent,
Mais il revint, amenant à sa fuite
Le fier Phoenix ; — fi, soit dit en passant,
Que le Griffon eut voulu prendre fuite.
Et subito s'enfuirent les Oiseaux,

Et le Phœnix de leur donner la chaise,
Mais vainement fuyaient ces Étourneaux,
À nul d'entr'eux le Phœnix ne fit grâce.

Il les broya comme chair à pâté
Jusqu'au dernier le fers comme le libre,
Quand le Griffon par terre fut jeté,
On cria fort, — n'en remua sa fibre :
Il n'en tint compte, — et calme l'égorgea,
Et l'envoya se briser dans l'espace ;
Tous ces oiseaux, le crois, beuglent déjà
Dans ces bas lieux où n'habite la grâce.

Le Pélican de demander alors :
"Pour mes écrits onc si quelqu'un me blâme,
Qui viendra donc toutes voiles dehors
Me garantir et me sauver de blâme ?
Lui le Sauveur qui naquit sans péché,
Qui, doux agneau, s'immola pour la masse,
Qui de Judas se fournit au marché...
Du mal souvent il nous advient la grâce ! »

De mes lecteurs donc je prie un chacun
De ces écrits d'excuser la rudesse,
Du Pélican seul ils ont le parfum,
Et ne font miens, ici je le confesse.
Nouvellement je me suis ravisé,
Je ne veux pas maintenir sa menace,
Car le démon s'est souvent déguisé
Pour amener l'homme en mauvaise grâce.

Le Pélican a parlé, non pas moi,
Ce qu'il a dit je n'en suis responsable,
Grands et petits auxquels j'en fais l'octroi

Vous pouvez da l'accepter comme fable.
Devant la Sainte Église, et ses avis,
M'incline, moi ! Christ fauve notre race !
Que celui-là trouve bien mes écrits
Qui dans le ciel est puissant par sa grâce !

Ici finit le conte du laboureur.



**Le prologue, ou la Joyeuse
aventure du pardonneur, Ou
vendeur d'indulgences, avec la
cabaretiere à l'auberge de
Cantorbery.**

QUAND tous ces gens partis si joyeux du Tabard
De vers Cantorbéry, fatigués la plupart,
Arrivèrent enfin dans cette sainte ville,
Force leur fut à tous y trouver domicile.
Ils avaient, c'est un fait, égayé le chemin
Par des contes narrés avec un grand entrain,
Les uns remplis d'un sens subtil de sapience,
Les autres moult empreints d'un vernis de licence,
Comme il convient à ceux à la folie enclins
Qui des obsénités se font les paladins ;

Mais assez de cela du moins pour le quart d'heure,
Pour ces travers ne veux pas les mettre en demeure,
Ni ne veux critiquer leurs sentiments pervers,
C'est une économie et de temps et de vers.
Ils s'installèrent donc pendant la matinée
À l'Échiquier, — auberge, — ou plutôt maisonnée
En bon renom alors, où l'Hôte du Tabard
Qui les accompagnait, un fameux tranchelard,
Avant que tous ces gens n'allassent à l'Église,
Commanda leur dîner, très difficile emprise.

Témoin de tous les foins au service apportés,
Notre excellent ami le Vendeur d'Indulgences
Quitta la place à pas très peu précipités,
Et s'en fut promener plus loin ses espérances.
L'Hôtelier se trouvait occupé tellement
De-ci, de-là, partout dans le même moment,
Que prenant son bâton, vers la Cabaretière
Il dirigea ses pas. — "Bien — venu, soyez, frère ! »
A-t-elle dit soudain, son regard amical
Disant : Si m'embrassez ne le trouverai mal ! »
De ce que l'on doit faire en telles circonstances,
Parfaitement au fait, le Vendeur d'Indulgences
L'empoigna par la taille, et lui fit bon accueil,
En louant son corsage, et le feu de son œil.
Elle le conduisit sans façon le bon frère
Dans le petit réduit où l'on tirait la bière,
Où se trouvait son lit. Plaignez mon triste sort,"
Dit-elle, c'est ici que se dresse la couche
Où chaque nuit m'étends toute nue, et me couche
Seulette, bien seulette et sans nul réconfort,
Depuis que mon chéri Jenkyn Harpour est mort.
C'était un fameux gars, et des pieds à la tête !
Avec lui chaque nuit était un jour de fête ;

Il était vigoureux, toujours prêt à danser,
 Et nul danseur, c'est sûr, n'eut pu le surpasser.
 Et dans ces souvenirs trouvant encor des charmes,
 Sur ces plaisirs perdus elle versa des larmes,
 Des larmes par torrents qu'avec son tablier
 Tout blanc, gentil à voir, coquet dans son entier,
 Elle essuya, pouffant des soupirs lamentables,
 Échos de ces douleurs, las ! incommensurables,
 Qui s'infiltrèrent aux cœurs aimant avec excès,
 Et les fait déborder dans de pareils accès ;
 Puis elle se moucha faisant piteuse mine.
 Oh ! vous vous en donnez du chagrin, ma divine !
 Et dépensez de pleurs un par trop grand amas,"
 Fit, la prenant au cou, le Vendeur d'Indulgences.
 — "Ce n'est pas étonnant ! » reprit-elle, tout bas,
 D'amour c'est qu'il avait si riches opulences,
 Qu'il était si donnant dans ses munificences,
 Qu'il avait si grand cœur, et si puissants discours,
 Que jamais avec lui ne chômaient les amours. »
 En proférant ces mots la belle inconsolée
 D'un fort éternuement fit retentir l'écho.
 Le beau temps vient toujours après la giboulée,
 À vos souhaits ! » reprit le Moine jubila,
 Vos chagrins passeront, vous ferez consolée
 Avant longtemps, » dit-il, »j'en ai le ferme espoir.
 — « Puissiez-vous dire vrai, mais je vois tout en noir, »
 Répondit la donzelle, et n'ai plus d'espérances. »
 Par le menton alors le Vendeur d'Indulgences
 La prenant : Oh ! dit-il, d'un air amouraché,
 Quel malheur que l'amour soit un si gros péché ?
 Car vous qui possédez cœur si vrai, si sincère,
 Vous rendriez heureux tel qui pourrait vous plaire,
 Puisque votre défunt dans votre souvenir
 Existe verdoyant, et survit au mourir.

Votre grande douleur me fait bien de la peine,
J'en aurai du chagrin pour plus d'une quinzaine ! »
Grand merci ! gentil Sire !... oh ! vraiment grand
merci !
Vous êtes un brave homme — asseyez-vous ici,
Vous boirez bien un coup ? » — "Selon toute apparence,
Car suis encore à jeun, et meurs de défaillance. »
— « Encore à jeun ! dit-elle,— « oh ! pour ça, je
connais
Un remède excellent, et dans l'instant je vais
Vous le quérir très cher. » — Sans parler davantage,
Elle fut au marché sis dans le voisinage,
Chercher un pâté chaud que de sa belle main
Sur la table du Moine, elle étala soudain.
Par mon nom de Jenkyn ! » reprit alors le Frère,
Vous êtes, ma parole, une femme exemplaire,
Oui, vous êtes pour moi plus qu'un frère, une sœur,
Et m'est avis aussi que vous avez bon cœur.
Mais quel est votre nom ?... Céleste ou Célestine ? »
— « Non, maman me donna le nom de Catherine. »
— « Et c'est un joli nom qui te sied bien, morbleu,
Et qui ne peut manquer d'être béni de Dieu. »
Puis amoureusement caressant son corsage
De l'œil, et le rivant en plein sur son visage,
Il fredonna soudain avec grand abandon :
Ma mignonne, fais moi de ton cœur le guerdon ! »

"Mangez, et soyez gai, rompez-moi votre jeûne,"
Dit-elle, »il faut ma foi que tout homme déjeûne !
Mais pourquoi vous montrer en telle pâmoison,
Eit-ce pour vos amours laissés à la maison ? »
— "Nenni da, mon cher cœur, si vous parais morose,
De mes profonds ennuis vous feule êtes la cause. »
— "Moi ! » répondit la belle, »oh ! je ne vous crois

pas ! »
 — "C'est pourtant vrai, » reprit le Vendeur
 d'Indulgences !
 — "Allons, buvez, mangez ; quand à vos doléances
 Nous en reparlerons après votre repas ;
 C'est que chat échaudé, comme on dit, craint l'eau tiède,
 Et plus encor le feu le rusé quadrupède !
 Tout bien considéré je pense qu'il vaut mieux
 Rester veuve et seulette, et sans un amoureux,
 Quoique fois jeune encore et passablement fraîche
 Que ma foi d'aimer trop, et c'est par où je pêche. »
 — « Ah ! parbleu ! c'est charmant ! que le Seigneur

Jésus

Vous bénisse en ce jour pour toutes vos vertus,
 En vérité, voyez très aimable chrétienne,
 J'ai le même défaut ; mais qu'à cela ne tienne,
 Ne puis m'en abstenir, car il faut bien toujours
 Malgré ci, malgré ça, que Nature ait son cours. »
 Et sur ce beau discours le Vendeur d'Indulgences
 De sa chaise bondit dans ses effervescences,
 Et jeta noblement un groat² sur le comptoir.
 "Pourquoi faire cela ? Dites-moi, gentil Sire,
 Par ma cotte ! n'attends, m'empresse de le dire,
 De vous aucun argent, n'en saurais recevoir ! »
 Mais notre Pardonneur ne voulut rien entendre,
 Et jura ses grands Dieux ne vouloir rien reprendre,
 Payer c'était son droit, qui plus est son devoir !
 — "M'est avis que c'est trop, beaucoup trop cher,
 Messire,

2 Grote, groat — pièce d'argent de la valeur de quatre pence (huit sous ou quarante centimes de France). Cette monnaie frappée d'abord à l'effigie d'Edouard III, a été depuis frappée à l'effigie de la Reine Victoria.

Mais c'est votre vouloir, je n'ai plus rien à dire :
Adonc je la mettrai votre pièce d'argent
Dans ma bourse, de peur de vous faire une offense,
Ce qui, je le sais bien, serait désobligeant. »
Ce disant, elle fit une humble révérence.
Reprit le Pardonneur : Soyez mon trésorier !
Et n'ayez pas surtout par trop humble manière,
J'aime toujours laisser quelque chose en arrière,
C'est un jalon qui fait qu'on ne peut oublier. »
Vous êtes, sûrement, » dit la Cabaretière,
De conseil excellent, vive est votre lumière,
Aussi je voudrais bien avoir par vous la clé
D'un songe que je fis fous l'azur constellé
Quand la lune argentait le ciel la nuit dernière.
Je rêvai que j'étais, — c'était prodigieux !
Sous le dôme voûté d'une superbe Église,
L'autel était paré d'ornements somptueux
On entendait les sons d'une musique exquise :
Bien fervente de cœur je priais le bon Dieu,
Quand le Prêtre et le Clerc, et des deux la mégnie,
Me dirent rudement : il faut quitter ce lieu
N'avons besoin ici de votre compagnie ! »

"Mais de par Daniel ! » reprit le Pardonneur,
Dans ce rêve ne vois signe d'aucun malheur :
Car ordinairement les rêves font mensonges
Et la vérité vraie est à rebours des songes ;
Adonc soyez heureuse, et bientôt, entre nous,
Vous aurez, c'est certain, vous aurez un époux ;
Le Prêtre qui vous mit en dehors de l'Église
Vous y ramenera, — vous le dis sans feintise ;
Et par lui vous aurez, conservez-en l'espoir
Un mari qu'aimerez du matin jusqu'au soir.

Catherine voilà le mot du fameux rêve !
Te plaît-il ?..." — " Il plaira si le roman s'achève ! »
Pour revenir bientôt alors le Pardonneur
Prit congé, pour aller rejoindre, c'était sage,
Les autres compagnons du saint pèlerinage,
Le troupeau ne pouvant se passer du pasteur.

Et maintenant vous tous qui me prêtez l'oreille
Patientez un peu, vous entendrez merveille ;
Vous entendrez comment ainsi qu'un maître sot
Toute la nuit durant le Vendeur d'Indulgences
Eut à subir hélas ! mille et mille endurances,
À récolter de l'ail, à croquer le marmot ;
Vous apprendrez comment cette sainte n'y touche
Fausse comme un jeton, fine comme une mouche,
Fit au même en riant ce fringant Pardonneur
Qui se croyait de cœurs si grand accapareur !
Mais maintenant je veux laissant cette mégnie
De nouveau retourner devers la compagnie.

Quand chacun fut logé, depuis le Chevalier
Jusques au plus petit, jusqu'au brave Meunier,
Selon l'âge et le rang, pour se rendre à l'Église
On dut se mettre en route, et cela sans remise,
Chacun suivant son cœur pour faire offrande à Dieu
De présents tout exprès apportés en ce lieu.
Toutefois arrivés à la porte du temple,
Il y eut temps d'arrêt qui peut servir d'exemple
De la civilité du bon temps d'autrefois.
Le Chevalier qui lui, savait au bout des doigts
Les coutumes, les us, enfin la poésie
De ce bon ton inné qu'on nomme courtoisie,
Fit passer en avant le Prélat, le Curé,
Et les gens éminents *in utroque jure* ;

Le goupillon tenu de façon magistrale
Par un Moine épandit sur les fronts l'eau lustrale ;
Le Moine paraissait heureux de son labeur,
Mais je crois qu'à son poile il n'avait tant de cœur,
Que pour voir quel était le minois de la Nonne,
La curiosité ne fait grâce à personne.
Le Chevalier s'en fut alors avec les siens
Pour remplir ses devoirs où se trouvait la châsse
Vers l'autel principal ; là tous, en bons chrétiens,
Firent à deux genoux une offrande efficace.
Mais notre Pardonneur, mêmement le Meunier
Et nombre encor de sots de leur stupide espèce
Furetaient dans l'Église, et partout et sans cesse,
Regardant hébétés et d'un œil singulier
Les vitraux, les blasons, donnant, c'est bien notoire,
À chaque occasion croc-en-jambe à l'histoire.
Tiens ! » dit l'un, celui-là certes est original,
Il porte un long bâton dont un bout n'est égal
À l'autre, j'en suis sûr. " — « Va tu bats la berloque,"
Rétorqua le Meunier, ça ne vaut une loque
Ce que tu nous dis là. — Parbleu ! ce long bâton
C'est une lance quoi ! non pas un mirliton !
— « Laissez là les vitraux, voyons ! s'écria l'Hôte,
Car de propos oiseux ne vous faites pas faute ;
Allons vite à l'autel qu'on aille vertuchoux !
Avec vos sots discours vous me paraissez fous.
Puisque de braves gens êtes en compagnie,
Sachez les imiter en honnête mégnie ;
Qui règle son essor sur des gens vertueux
À chance, c'est certain, de se conduire mieux !

Lors assez rudement les yeux à fleur de tête
Il s'en fut à la fois ce troupeau trouble-fête
De vers la sainte châsse, et tous s'agenouillant

Dirent leur chapelet leurs lèvres bredouillant,
Priant tous Saint Thomas du mieux qu'ils pouvaient
faire ;
Et puis chacun baisa du saint le reliquaire,
Cependant qu'un vieux Moine à ces gens enseignait
Le nom de chaque chose, et le leur expliquait.
Ils furent visiter d'autres châsses ensuite,
Puis l'office achevé, l'un de l'autre à la fuite,
Ils furent acheter qui des certificats
Constatant qu'ils avaient fait le pèlerinage,
Qui des os, qui des croix de différents formats,
Pour en tirer parti dans leur ville ou village ;
Chacun bien entendu, d'un esprit diligent,
Ainsi qu'il l'entendait, dépensant son argent.

Le Meunier tout d'abord pour relever sa mine,
De plaques et de croix étoila sa poitrine,
Mais la réflexion lui vint un peu plus tard
De cacher ces trésors, en forte qu'à l'écart
Il les mit dans sa poche ainsi qu'il le vit faire
Assez sournoisement par le cher Pardonneur ;
Si que, hormis l'Huissier témoin de ce mystère,
Personne n'en fut rien ; mais lui d'un ton railleur :
J'en voudrais bien moitié, » lui dit-il à l'oreille.
— « Chut ! chut ! dit le Meunier— « Voyez, le Frère
veille !

Il convoite mon bien de son œil le maudit !
Rien pour lui n'est caché, — c'est un méchant esprit,
Notre Dame lui donne à ce chien qui veut mordre
Très peu d'os à ronger, et du fil à retordre ! »
"Amen ! » a dit l'Huissier.— « Que du soir au matin
Il ne puisse trouver que peine et que chagrin ;
Sur moi, ce mauvais drôle, a fait, lorsque j'y pense,
Un conte si vilain, de si vilaine essence,

Que ne veux l'épargner au retour du chemin,
Et qu'on verra des deux quel est le plus malin !

Sur ce, nos Pélerins comme de saints insignes,
Sur les bonnets, bérets, ayant placé leur signes,
S'acheminèrent tous vers la salle à manger
Après avoir lavé leurs mains, c'était l'usage,
Et puis selon son rang chacun fut s'étager
Comme à chaque repas ; n'en dirai davantage.
Les convives d'abord furent silencieux,
Mais quand eut fermenté dans chaque cerveau *l'ale*,
Les esprits échauffés devinrent garruleux,
La gaité se fit jour, voire la bagatelle.
L'Hôte alors se leva, l'Hôte Henry Bailly,
Qui dit : Notre projet à tous n'a pas failli,
À vous grands et petits, à vous cher auditoire
Du profond de mon cœur je dis : c'est méritoire
D'avoir ainsi tenu notre convention,
En narrant un chacun histoire ou fiction ;
Maintenant il s'agit de décider de faire
Même convention pour le chemin contraire ? »
— « Cher Hôte, » dit le Frère, il est pour le retour
Dû par chacun de nous une histoire à son tour,
J'ajouterai de plus, ce n'est discourtoisie,
Que ce soir avec vous, par votre courtoisie,
Nous devons tous souper, n'est-ce pas, Chevalier ?
— « N'est besoin de témoin, ne veux me délier, »
Dit l'Hôte, et pour ma part je m'en tiens à l'ouvrage
Que fimes au Tabard avant notre voyage. »
"Ah ! » dit le Chevalier, »cher Hôte, parlez d'or,
Pour moi sous votre loi je déclare être encor,
Le voulez-vous aussi, dites la compagnie ? »
Le Moine et le Marchand, bref toute la mégnie
Cria bravo ! bravo ! — Reprit l'Hôte soudain :

Puisqu'il en est ainsi que chacun sans feintise,
Tout cet après midi s'éjouisse à sa guise,
Puis soupons de bonne heure afin que tous demain
Après un bon repos, dès le premier matin,
D'être frais et dispos nous ayons l'avantage,
Et puissions à rebours reprendre le voyage. »

De table se leva pour lors le Chevalier,
En même temps aussi se leva l'Ecuyer,
Ces deux nobles seigneurs voulant courir la ville
Mirent plus bel habit, ce n'était difficile,
De rechange avec eux ayant des vêtements ;
D'autres également se firent gais, pimpants,
Puis la société comme bras de rivière,
Se divisa soudain en avant, en arrière,
Par groupes, tous selon leurs inclinations,
Comme c'est l'ordinaire en ces occasions.

Des menus Pélerins laissant là la mégnie
Le Chevalier s'en fut avec sa compagnie
Examiner à fond les murs de la cité,
Devisant sciemment sur leur solidité,
Sur les moyens d'attaque, aussi sur la défense,
Démontrant à son fils sans en omettre rien,
Et le fort et le faible ; et comme de science
Son fils était un puits, il goûtait l'entretien,
Bien qu'il fût absorbé, ne fais pas d'épigramme,
Par trop de foins donnés, je le crois, à sa dame.

Alors le Clerc d'Oxford interpella l'Huissier :
« M'est avis, » lui dit-il, « tu ne peux le nier,
Qu'avec le haut clergé maintenant tu t'accointes,
Car tantôt dans ce sens t'ai vu pouffer tes pointes,
Quand tu faisais reproche au Frère avec aigreur

Qu'en vices, il était, disais-tu, connaisseur ;
Ta manière de voir, moi, je ne la partage,
De connaître le mal je crois qu'il est très sage,
Car alors on le peut aisément éviter,
On y tombe autrement, on y peut se jeter
Faute l'avoir connu d'abord au préalable.
Pour le Frère d'ailleurs était-ce un cas pendable
De nous narrer un conte à propos d'un Huissier ?
Et devais-tu le prendre à mal ? Chaque métier
Chaque rang, dirai plus, parmi ses membres compte
Plus d'un sujet véreux, et ce n'est une honte
Pour la communauté, pour le corps tout entier. »
— « Voyez ! que c'est charmant, » reprit le Chevalier,
« D'être Clerc pour ma part au destin je rends grâce
Qu'en notre compagnie, il ait ici sa place ;
J'admire son esprit et sa profession,
Il sauve la vertu, c'est bénédiction. »
Le Moine prit alors, et le Prêtre et le Frère,
Et de par amitié les pria de lui faire
Compagnie ; — il était depuis plus de trois ans
Invité d'aller voir un ami qui céans
Demeurait ; et voulait voir par son témoignage
Comme il les recevrait, eux, oiseaux de passage.

Ils s'en allèrent donc en devisant entr'eux
De choses, c'est certain, ayant pour but les deux ;
Mais lorsque chez l'ami tous les trois se trouvèrent,
De conversation tous les trois ils changèrent,
Prodigieusement on but, et du meilleur,
Et l'on fit chère lie avec la joie au cœur.

La Commère de Bath était si fatiguée,
Par la route elle avait été si subjuguée,
Qu'elle n'avait envie aller se promener,

Prenant donc par la main l'Abbesse après dîner :
« Madame, » lui dit-elle, « il fait un temps superbe
Voulez-vous au jardin aller voir pouffer l'herbe,
Puis aller causotter de l'Hôtesse au parloir,
Jusqu'au souper que nous ramenera le soir ?
Je vous régalerai de bon vin, suis sincère,
Car jusques au souper n'avons rien mieux à faire. »
L'Abbesse de sang noble, et dont, en vérité,
Les moindres actions sentaient la qualité,
Consentit ; et les deux sur cela s'en allèrent
Devers le potager qu'elles examinèrent ;
Car mainte herbe y croissait qui pouvait ou servir
À préparer les mets, ou servir à guérir ;
On y voyait de tout, et la sauge et l'hysope,
Et ce qui peut charmer un esprit philanthrope ;
Ajoutez à cela de bien charmantes fleurs
Répandant à l'entour des parfums enchanteurs.

Le Bailli, le Marchand, le Meunier peu docile,
Aussi le Pourvoyeur s'en furent par la ville,
Et tout le monde enfin, ayant la joie au cœur
Vite quitta l'hôtel, hormis le Pardonneur,
Qui tout furtivement d'une façon légère,
Se glissavers la chambre où l'on tirait la bière,
Car il avait pour but et pour ambition,
Oui, c'était là le fond de son intention,
De la Cabaretière aller dans la chambrette,
Et s'il faut l'avouer, partager sa couchette.
Mais c'est bien évident, encor qu'il fut malin,
Contre lui cette fois se trouvait le destin ;
Mieux eut valu pour lui coucher dans une mare
Cette nuit-là, plutôt que risquer d'attraper
Ce qu'on reçoit toujours dans vilaine bagarre
Où rien ne vous forçait de vous faire écharper ;

Mais il ne savait pas cet égrillard de Frère
Ce que lui réservait la fortune contraire ;
Pour le dire en passant, c'est à tous notre lot,
De ne jamais savoir de l'avenir le mot.
Le voilà donc entré dans la chambre à la bière
Où dormait d'un seul œil notre Cabaretière
Qui le guignant venir, fit semblant, entre nous,
Dormir profondément si que sur sa poitrine
Soudain mettant la main : « Allons donc, ma divine,
Éveillez-vous, » dit-il, « la belle, éveillez-vous ! »

« Ah ! Bénédicité » dit la Cabaretière,
« Qui vous aurait cru là ? » Puis simulant la peur :
« Messire, en vérité, m'avez causé frayeur,
Je pourrais être ainsi votre prisonnière ? »
— « Cédez donc, » lui dit-il, « cédez donc main tenant ! »
— « Il le faut bien, hélas ! » dit-elle incontinent,
« N'ai de force d'ailleurs ; mais c'est un peu sauvage
Que chercher attraper une souris en cage,
Vous eussiez dû, monsieur, tousser en arrivant,
Sont-ce là les façons qu'on apprend au couvent ?
Vraiment je dois gronder, car ne saurais le taire,
D'une femme la chambre est le vrai sanctuaire,
Si l'on entre chez nous comme entrerait le vent,
Je vous demande un peu ce qui nous reste à faire ? »
— « Je ne le ferai plus ; oh ! pardon, mon doux cœur !
Oui, pardon mille fois, calmez votre colère,
Les amants sont souvent malavisés, ma chère,
C'est ma faute, j'eus tort, ne me tenez rigueur.
Et maintenant au but : ce ne peut être un crime
Venir vous demander comment ma bellissima
Vous me tentez depuis que vous vis en ce lieu ;
Car s'il vous fut venu des ennuis, de par Dieu !
Cela, je vous le dis, déteindrait sur ma vie,

Je ne serais alors certes un objet d'envie. »
 — « Eh bien ! » dit Catherine, — « il le faut avouer,
 Ne sais depuis tantôt à quel saint me vouer,
 Dites, de Dieu là-haut n'avez-vous pas de crainte ?
 Vous aviez bien besoin de mettre votre empreinte
 Dessus mon pauvre moi, vrai ! de me subjuguier,
 Moi qui n'ai que mon corps dont puisse me targuer,
 Que deviendrai-je hélas ! si sa chaste nature
 Se trouve tout à coup couverte de souillure ?
 Oh ! m'est avis, Jenkyn, m'est avis, entre nous,
 Qu'il est bien dangereux de se fier à vous ;
 Les Clercs en leur savoir ont tant de confiance,
 Qu'ils veulent nous gagner avec par trop d'aisance
 Notre Jenkyn pensa : bon ! ça chauffe d'honneur !
 Et prenant sur le champ un maintien plus vainqueur :
 « Mon amour, » lui dit-il, d'une mine futée :
 « Ici qui couchera, qui fera sa nuitée ? »
 — « Tout beau ! le savez bien ! » d'un petit air boudeur,
 Lui dit-elle assez bas, « le savez-bien, Messire !
 Si vous devez venir ! Mais celava sans dire,
 Vous prierai-je autrement d'être mon confident ?
 Venez, mais un peu tard, de crainte d'accident,
 Ne manquez pas surtout ; j'aurai soin que la porte
 Soit tout contre poussée, et si d'humeur accorte
 Vous arrivez sans bruit, et sans éveiller ceux
 Qui sont en haut, Jenkin, tout sera pour le mieux ! »
 — « N'ayez souci, petite ! on aura soin, vous jure,
 De l'amener à bien cette gente aventure ! »
 Et sur ce, tous les deux pour cimenter l'accord
 Burent à leur santé dans un plein rouge bord ;
 Elle le cajola, l'emmitoufla la chaste,
 Si qu'il se vit déjà de son lit dans l'ouate.
 Adonc de son amour étant bien convaincu
 Il crut devoir tirer de sa bourse un écu,

Et le mit dans la main de sa belle future,
 Lui disant : « Mon cher cœur, prends soin, je t'en
 conjure,
 D'ordonner un souper chenu pour tous les deux,
 De l'ale et du bon vin, le brouet des heureux !
 De manger loin de toi, car je n'aurais envie
 Tant je t'aime avec feu cher tison de m'avie ! »
 Alors prenant congé, très content il s'en fut
 Joindre la compagnie, et sans qu'il y parut,
 Il donnait la pâtée à des pensers obscènes,
 De ses vœux éhontés en arrangeant les scènes ;
 Pour la nuit, pensait-il, j'ai gentil logement,
 Bon souper qui m'attend, et quoique ça me coûte,
 Me conduirai ce soir si bien, si galamment,
 Qu'à mon tour je pourrai la rançonner sans doute,
 Et rentrer dans mes sous en lui vendant l'absoute.

Maintenant, chers lecteurs, n'allez pas m'en vouloir
 Si ce gai Pardonneur le quitte jusqu'au soir,
 Si vous le voulez bien, rentrerons dans l'auberge
 Où la société se tient, et se goberge.
 Quand on fut revenu de la ville ou des champs,
 Notre Hôte de Southwark qui n'attendait longtemps
 Pour avoir l'œil à tout, pour mettre tout en ordre,
 Mais suivait son chemin tout droit sans en démordre,
 Dit : Sire Chevalier, voyons ! qu'en pensez-vous ?
 Si nous allions souper ? — "Sommes préparés tous, »
 Reprit le Chevalier, à suivre l'ordonnance,
 Ne vous devons-nous pas entière obéissance ?
 Prenez donc ces Prélats, puis allez vous asseoir
 Après l'ablution, — je veux être ce soir
 Votre écuyer tranchant et vous servir, — ensuite
 Prendrons notre souper et les miens et leur suite. "

Sitôt dit, sitôt fait ; et tous nos Pélerins
Commencèrent parler de ce qu'en leurs chemins
Ils avaient vu, louant souvent la bonne chère
Que depuis le dîner chacun avait pu faire ;
Mais notre Pardonneur discret ne souffla mot
De ses gestes et faits ; il était trop finaud !
Il comptait trop d'ailleurs sur la bonne fortune
Qu'il devait rencontrer au lever de la lune.
On servit, et chacun se tint pour satisfait,
Bien que le souper n'eut qu'un service de fait,
Mais la raison voulait, le prix étant infime,
Et le même pour tous, qu'on fut à ce régime ;
Mais comme ceux là qui se trouvaient fous le dais
Des bons morceaux avaient certes les plus parfaits,
Ils firent à leur frais circuler à la ronde
Une fois du bon vin dont goûta tout le monde.

Le souper terminé, les gens de qualité
Furent dans leur dortoir réparer leur santé ;
Mais le joyeux Meunier n'agit pas de la forte,
Non plus le Ronfleur qui lui prêta main-forte
En l'aidant à vider, ça c'est la vérité,
Au milieu des jurons, de mille impertinences
Un broc d'ale ; et sur ce, le Vendeur d'Indulgences
D'une voix sans couleur qui n'avait rien d'humain,
En ricanant chanta : L'entends-tu mon refrain ? »
Il ne jetait au vent savoix populacière,
Que pour être entendu par la Cabaretière ;
Et puis il appela soudain le Vavasseur,
L'Huissier et le Bailli, de plus le Pourvoyeur,
Et tout ça de beugler sans raison ni mesure,
Jusqu'à ce que le soir amena la clôture.
L'Hôte les entendit ainsi que le Marchand
Quand ils faisaient leur compte, et nul n'était content,

Pourtant pour éviter de les mettre en colère
En leur disant à tous brusquement de se taire,
Ils leur firent sentir sans par trop les fâcher
Qu'il était temps d'aller dormir et se coucher,
Et chacun d'eux alla cuver ses turbulences,
Hormis bien entendu le Vendeur d'Indulgences,
Qui sans faire semblant de rien, près d'un bahut
Qui par là se trouvait, discrètement s'en fut,
Afin de se cacher jusqu'à ce que sa belle
D'amour fit sonner l'heure en soufflant sa chandelle.

Tandis qu'il est caché non pas sans quelque émoi,
Chez la Cabaretière arrivez avec moi,
À ses côtés se tient son amant, et puis l'Hôte
De la maison, assis, et ne se faisant faute
De déguster les vins, et même le brouet
Que le cher Pardonneur a commandé de fait ;
Non plus que de manger en nageant dans la joie,
De tout Cantorbéry, je crois, la plus belle oie.
Tant il est archi-faux ce proverbe qui dit :
Du côté de la barbe est la toute puissance, »
La femme, le soutiens, en mainte circonstance
Sur l'homme, quelqu'il soit, domine par resprit.
Ne parle toutefois dans la présente instance
Des dames de palais, ou de noble naissance,
Qui ne se conduiraient jamais, c'est bien certain,
Ainsi que Catherine à l'égard de Jenkin ;
Mais je dis que d'amour les luronnes lascives,
S'il s'agit de happer d'hommes le Saint Frusquin,
À jouer un bon tour ne font jamais rétives,
Ce tour fut-il pendable, oui, fut-il un larcin.

Maintenant revenons à la Cabaretière
Qui dans sa compagnie a fait si bonne chère.

Quand on fut au dessert elle a dit à tous deux
Comme elle avait berné le stupide amoureux,
Le don qu'il avait fait, et comme un diable à quatre
Avec elle la nuit comme il pensait s'ébattre ;
Mais quant à ça, bernique !... et comme un maître sot,
J'entends bien, ça c'est sûr, qu'il croque le marmot,
Pendant que tous les deux nous dormirons ensemble, »
Dit-elle à son amant, " en nous mettant à l'amble
Comme nous le faisons depuis un mois entier ;
Et s'il nous fait du bruit, fais-le moi Chevalier ;
À défaut, vois-tu bien, d'accolade ou d'épée,
Tiens, voici son bâton. Notre particulier
Est ivrogne et gourmand, fais-lui franche lippée
Pour qu'il ait souvenir de sa belle équipée !

— " Oui, ma charmante, oui, » répliqua son amant,
De son propre bâton il tâteravraitement. "

Ajouta l'Hôtelier : " À moi qu'il ne se frotte,
Ou mal en adviendra sans doute à sa culotte ! "
C'étaient, dit entre nous, de rusés compagnons
Avec lesquels on peut avoir tous les guignons ;
Ils avaient déjà fait au même plus d'un hère,
Avec de telles gens pour Dieu n'avez à faire.

Catherine reprit : " Il faut un tantinet
Veiller, mon cher amant, car certes il fait le guet,
Et ne tardera pas venir à ma fontaine
Pour rafraîchir son cœur et soulager sa peine. "

— " Sois tranquille, parbleu ! je veillerai sans bruit,
Couche-toi, cher amour, et souffle la chandelle ;
Moi pendant ce temps là me tiens en sentinelle. "
La chandelle est éteinte ; alors sonnait minuit.

Lorsque tout fut muet, hormis ses espérances,
De son bahut sortit le Vendeur d'Indulgences,
Et puis, à pas de loup, joyeux comme un pinson,

Il chercha le dortoir, ainsi qu'un limaçon
 Se traînant pour trouver la bienheureuse porte
 Qui devait être ouverte on peu s'en faut n'importe !
 Toutefois en tâtant, il ne savait trop où,
 Il crut que par mégarde était mis le verrou ;
 Mais n'ayant point soupçon d'une anguille fous roche,
 Plus près encor, plus près de la porte il approche,
 Y gratte, et puis jappant ainsi qu'un petit chien
 Fait un tout petit bruit — un bruit éolien.
 — " Va-t-en, chien ! " a-t-on dit, en dedans de la
 porte,
 Que t'empoigne la mort ! que le diable t'emporte ! "
 — " Oh ! je suis fait au même, — on s'est gaussé de
 moi, »
 Se dit le Pardonneur tout à coup à part foi,
 C'est avec mon argent qu'ils ont fait grande chère,
 M'est avis que je suis dans un vrai guet-apens,
 Que derrière la porte on rit à mes dépens ;
 Cette drôlesse-là, je la croyais sincère,
 Elle m'aimait d'amour, disait-elle, naguère,
 Plût à Dieu qu'elle fut la gredine en prison,
 Et que je pusse seul la payer sa rançon,
 Elle n'en sortirait certes pas de savie !
 Elle feignait de moi d'avoir lubrique envie,
 Hélas ! pour soutirer mon pauvre argent — seigneur,
 Sur cette infâme femme épandez le malheur !
 De ses désirs d'amour alors la frénésie
 Se rua contre lui ; — colère et jalousie
 Vinrent de leurs excès lui labourer le cœur,
 Et portant au zénith son immense fureur,
 Il ne se connut plus, il rêva la vengeance,
 Et frénétiquement l'attendait — par malheur
 Pour lui, de l'obtenir, il n'avait pas puissance,
 De son ingrate car le collaborateur

Se trouvait à l'abri dedans l'intérieur,
 Et plus léger que lui, plus fort aussi peut-être,
 Pouvait bien l'éreinter, et se poser en maître.
 Alors le Pardonneur n'ayant plus de raison,
 À la porte à nouveau gratta comme un oison,
 Tant il lui démangeait d'entendre davantage
 Cet amant qui tenait sa place dans la cage.
 — « Catherine ! quel chien est là ? Dis — le sais-tu ?
 Dit l'amant.— « Oui, vrai Dieu ! c'est cet esprit pointu,
 Ce mensonge ambulante, ce faisceau d'impudences
 Qu'on appelle partout le Vendeur d'Indulgences. »
 — « Ah ! s'il en est ainsi malheur ! sur lui malheur ! »
 — « C'est un gremlin, Messire, et de plus un voleur ! »
 Ajoute Catherine.— « Oh ! tu mens par mon âme !
 Hurlé le Pardonneur, Va, tu n'es qu'une infâme !
 Ton corps est une ordure et plein de faussetés,
 Sois maudite à jamais source d'iniquités ! »
 Bref, et pour en finir, quand il eut de la forte
 longtemps déblaté, venant près de la porte :
 Donnez-moi mon bâton, » dit-il insolent !
 — « Allons ! va te coucher, ne fais plus de scandale,
 Ton bâton tu l'auras demain assurément, »
 Dit la voix du dedans,— « file ton nœud, détale. »
 — « Je ne quitterai pas, sans avoir mon bâton ! »
 — « C'est là ton dernier mot !... tu vas changer de ton !
 Ah ! tu veux du bâton ! tiens, corrupteur ! attrape !
 Et soudain sur l'endroit où se porte la chape,
 Le bâton de pleuvoir, et de là, quel affront !
 Plus bas, plus bas encore, et plus haut sur le front.
 L'Hôtelier entendant de son lit ce tapage
 Vint muni d'un bâton, et feignant d'être en rage :
 — « Qui cause tout ce bruit ? » cria-t-il en fureur.
 — "Chut ! » répliqua l'amant ; chut ! Jean, c'est un
 voleur. »

— « Un voleur ! reprit Jean, — « en mains j'ai son affaire,
 Et je vais l'étriller de la bonne manière !
 Mais ici je n'y vois, vraiment c'est un malheur,
 Si seulement pouvions avoir de la lumière,
 J'aimerais l'égayer ce zélé maraudeur ;
 C'est comme un fait exprès la clé de la cuisine
 Avec la bourgeoise est là haut je m'imagine,
 Et si je m'avisais de troubler son sommeil
 Dieu sait quelle tempête adviendrait au réveil !
 Mais, » reprit l'Hôtelier, "mais maintenant j'y pense,
 Deux hommes ont soupé ce soir ici tout près,
 Tous deux ont eu du feu ; selon toute apparence
 Dans la braise on pourra trouver quelques déchets
 Qui vite enflammeront bientôt une allumette. »
 — "Sus ! allez-y ! » dit Jean, d'une façon discrète
 Je garderai la porte, et certes le voleur
 Sera cloîtré, le jure ici sur mon honneur ! »
 — « Non, je n'en ferai rien, » répliqua soudain l'Hôte :
 Du mécréant ne veux risquer une calotte !
 Et la risquer pour toi ; car toi tu l'as battu
 Cet insigne voleur. » — « Eh bien ! à l'impromptu
 Cherchons le tous les deux, le crois sur ma parole
 Près de l'endroit où dort la large casserole. »
 Ah ! c'est bon à savoir, pensa le poursuivi,
 Cet excellent avis il faut qu'il soit suivi,
 Puis avec quelques pots en faisant carambole,
 Il parvint à saisir la large casserole
 Et s'en couvrit le chef, c'était certes un bon soin !
 Puis toujours furetant il trouva dans un coin
 Quelque chose de long, la cuiller à potage,
 Et du nez de l'amant sur le blanc cartilage
 En appliqua soudain un coup si vigoureux
 Qu'il lui fit entrevoir da des milliers de feux,
 Et que pendant huit jours, par suite de l'aubaine,

Pleurèrent ses deux yeux comme une Madeleine !
Accident malheureux, je le constate ici,
De Catherine qui ne causa le souci,
Bien que, comme on le sait, notre Cabaretière
De ces rudes combats fut la cause première.

Le Pardonneur alors content de cet exploit
En voulant s'esquiver, ce n'était maladroit,
Rencontra l'Hôtelier lui barrant le passage,
Et s'il faut l'avouer pas à son avantage ;
Or si vite il courait le prétendu voleur
Que de son chef tomba soudain la casserole,
Mais lors Jean l'Hôtelier en suivant le coureur
Heurta cet instrument, et perdant la boussole
Patatri patatras sur le fol il tomba
Et se fit à la jambe une large coupure ;
Contre ça tout d'abord notre homme regimba,
Mais quand d'un rouge sang dégoutta sa blessure,
Il jura tous les saints, Saint Amyas aussi au satané
voleur il ne ferait merci.

L'entendit dans son coin le Vendeur d'Indulgences
Faire sur tous les tons piteuses doléances,
Mais son dos, mais son front, mais jusques à ses bras,
Ce qu'il avait reçu de coups dans ces combats,
Tout lui disait sans doute au milieu du silence
Qu'à rester au port d'arme il y avait prudence.
— « Jean ! » dit alors l'amant, »où donc est le voleur ? »
— "Je ne sais, » reprit Jean,— « pour lui c'est un
bonheur,

Car encor bien qu'il soit aujourd'hui fort ingambe
Si le trouve, il sera demain veuf d'une jambe,
Il m'a fait du bobo, le lui rendrai, c'est sûr ;
S'il pouvait seulement être contre ce mur ? »
Ce disant, il frappa de si rude manière

Qu'il brisa son bâton. "Jean ! » répliqua l'amant,
Je crois qu'il nous faut mieux, n'ayant pas de lumière,
Et la lune venant de clore sa paupière,
Regagner notre lit ; attendu qu'en fermant
Avec grand foin ici des deux côtés la porte,
Du diable si ce soir il pourra faire en forte
De se glisser dehors. Il fera jour demain !
Et comme sur son front de son bâton il porte
Une empreinte appliquée, et ce, pas de main morte,
Nous ne pourrions manquer happer le Pèlerin ;
À ses compagnons lors nous le ferons connaître,
Et puis il nous paiera les pots cassés, le traître.
Qu'en dis-tu, Jean ? »— « Je dis que ton esprit est
droit,
Reignons chacun chez nous, bon soir, et qu'ainsi soit ! »
Alors des deux côtés ayant fermé la porte :
Nous te verrons demain si Satan ne t'emporte ! »
Dirent-ils tous les deux ! tu dors fous notre toit ! »
Qui resta là pantois ? Le Vendeur d'Indulgences,
Saignant de tous côtés, palpitant de souffrances,
À la tête ayant mal, à ses bras, à son dos,
Et ne pouvant goûter un instant de repos,
Car il était forcé, c'était triste besogne
D'être couché tout droit comme acier de Cologne.
Labouré de pensers, il voyait tout en noir,
Jurait et se livrait au plus grand désespoir,
Maudissant dans son cœur la femelle perfide
Qui sur son fol amour avait soufflé le vide.
Ajoutez à sa peine aussi qu'il regrettait
Le vin payé d'avance et le fameux brouet ;
Et puis il avait froid, bien froid le pauvre hère,
Quel climat ! Ce n'était le climat de Cythère !
Tout en cherchant un gîte il ne savait trop où,
Il advint près d'un chien ayant tronçon au cou,

C'était un animal de méchante nature,
Assez enclin à mordre, et de haute stature ;
Son maître en l'affublant d'un énorme tronçon,
Semblait avoir voulu dire à tous d'aventure :
Défiez-vous de lui, prenez garde à l'ourson.
Près de lui cependant le Vendeur d'Indulgences
Étendit lentement ses os pleins de souffrances,
Mais le dogue éveillé le mordit sans remords,
Impitoyablement lui déchirant le corps,
Si qu'il dut se passer partager sa litière,
Et s'en aller plus loin coucher sur une pierre,
Jurant, mais las trop tard, qu'on ne le prendrait plus
D'une fille d'auberge amorcer les vertus !
Le lendemain matin, il fut, çava sans dire,
Le premier habillé ce galant pauvre Sire,
Car de cette nuit là dans toute la longueur
Il n'avait eu besoin déboutonner son cœur,
Ses habits encor moins, ses habits et le reste ;
À se lever aussi notre homme fut-il prestes
Et puis ayant lavé le sang de ses bobos,
Et de son capuchon entouré sa figure,
Il parvint à gagner, pimpant malgré ses maux,
Le bahut où le soir s'abrita sa luxure ;
Et puis fut chevauchant encor bien que ses os
Lui rappelassent, las ! son coucher sur la dure.
Si que malgré ses foins, le matin l'Hôtelier
Ne put le découvrir, tant il fut pallier
En fredonnant toujours, en semblant à son aise,
Les élans douloureux de son cruel malaise.
Toutefois et bientôt se calma son chagrin,
Quand devers le Tabard il se vit en chemin.
Le Chevalier, aussi toute la compagnie,
Les grands et les petits, et toute la mégnie,
S'étaient levés à point, et tous sans nul retard

Se trouvaient de la ville approchant le rempart
Quand le jour commençant à sortir de tes langes
Ornait le firmament de magnifiques franges.
Dit l'Hôte de Southwark à la société :
Qui vit jamais un jour plus grand de majesté ?
Et que du mois de Mai la gentille apparence
À suaves beautés, a de douce éloquence,
Le mauvis et la grive et le chardonneret
Ils charment chacun d'eux le taillis, le bosquet,
Mais que du rossignol la voix voluptueuse
Dans ses élans d'amour vibre délicieuse !
Les arbres, voyez-les ! naguère dénudés,
Par les larmes d'avril comme ils font fécondés,
Comme ils rient maintenant fous l'œil de la nature,
Et comme tous les prés se couvrent de verdure ;
Sous le frais du gazon voyez donc que de fleurs,
Que de variétés, que de fraîches odeurs !
Oh ! dans le mois de Mai que la nature est belle !
Et quel baume divin pour notre âme immortelle !
Or, puisque maintenant dans son divin amour
Le Maître tout puissant nous fait un si beau jour,
Voyons qui d'entre nous pour tromper la distance
Veut d'un conte amusant nous régaler d'urgence ?
Car si nous nous mettions à la merci du fort,
Peut-être serions-nous défaits de prime abord,
Peut-être que le fort dans cette circonstance
Pourrait nous envoyer quelque méchant conteur
Non dégrisé d'hier, ou bien quelque dormeur,
Et comment viendrait-il lors à bout de sa tâche ?
Car un bon narrateur doit soulever la gâche
De son esprit, s'il veut plaire à son auditeur.
Quelques uns d'entre nous font à jeun, je le pense,
Or à jeun bien des gens n'ont aucune éloquence,
De leur bouche les mots font rétifs à sortir,

Et qui ne peut parler avec exubérance
Ne gagne l'écouteur, ne saurait divertir.
Adonc moi je conclus : ce serait courtoisie
Si, sans tirer au fort, selon sa fantaisie,
À mes vœux se rendait soudain un narrateur
Qui de notre chemin vint charmer la longueur. »
— « Par la croix de Bromholm, j'ai couru d'aventure, »
Dit alors le Marchand, bien des pays, vous jure,
Mais oncques je ne vis un homme avant ce jour
Plus que notre Hôte habile, et sachant tour à tour
Comme on peut gouverner et noble compagnie,
Et gens de bas étage, et voire la mégnie ;
Ce que puis dire c'est ma foi qu'il parle d'or,
Comme feu Salomon, ou comme feu Nestor.
C'est pourquoi moi je vais vous narrer une histoire,
Pour de fuite obéir à son réquisitoire.
Lorsque j'aurai fini quelqu'autre parlera,
Et son vouloir ainsi notre loi deviendra.
Maintenant pardonnez les écarts de ma muse
J'ai désir de vous plaire, et c'est là mon excuse :
De ce conte je vais vous donner l'or de l'œuf,
J'en mettrai de côté l'argent ce sera neuf ! »



Le second conte du marchand, ou l'histoire de Beryn.

DANS les temps d'autrefois quand selon la justice
Étaient faites les lois, non selon le caprice,
Et principalement de Rome en la cité
La plus noble en son temps de par la dignité
De son gouvernement la conservant prospère,
Et de par le respect des peuples de la terre,
La reconnaissant Reine, oui, quelque fut leur foi,
Et s'empressant alors de courber sous sa loi,
Dans ces vieux anciens jours, dans ce siège du Pape,
Lorsque dans son palais l'Empereur en santé
Dans sa coupe buvait le doux jus de la grappe,
Rome de l'univers était l'enfant gâté,
Mais ainsi des cités comme de toutes choses,
Ce n'est qu'une fois l'an qu'est la saison des roses,
Et comme le trouvons en rimes et romans,
Tout change avec le temps, avec le cours des ans
Tout pâle et dépérit, de l'homme l'existence,

Des anciens temps n'a plus la verte exubérance,
Nous vivons moins longtemps, et ne pourrions léguer
À nos bardes des chants faits pour tout subjuguier.
Mais puisque sur la terre, il n'est rien de durable,
Ce n'est merveille si Rome est moins admirable
Qu'elle ne l'était lors. — Nous avons ces temps-ci,
Messieurs vu Ry décroître ainsi que Winchelfea.
Pourtant ce nom de Rome, il est toujours le même
Que celui qu'un beau jour lui donna Romulus
Qui la fonda ainsi que son frère Rémus,
Comme on nous le raconte en un bien vieux poème ;
Mais ne veux aujourd'hui vous parler de ces gens,
Héros félon les uns, félon d'autres brigands ;
Il me vient à l'esprit Messires autre chose,
Adonc plus près de moi venez ouïr ma glose.
Après longtemps après Romulus et Rémus,
Advint Jules César Empereur et grand homme,
Qui de ses ennemis fit autant de vaincus,
Et fut, c'était adroit, très bien gouverner Rome.
Il fournit à ion joug force peuples divers,
Et même les Anglais, je le dis dans ces vers.
Après Jules César, et depuis la naissance
Du Christ — Rome eut aussi fort bon gouvernement
Quand par les douze Pairs elle fut notamment
Gouvernée, on peut dire avec grand'compétence.
Car ainsi que paraît l'indiquer la raison,
D'un seul homme l'esprit n'a le loin horizon
De plusieurs, — ce qui fait que leur haute justice
Dans les pays chrétiens resplendit protectrice.

Puis vint Constantin III après ces douze Pairs,
Qui de Rome Empereur, régna beaucoup d'années.
Puis quand Constantin III tourna l'œil à l'envers,
Son fils Augustinus, alors plein de journées

Lui succéda soudain, et devint Empereur.
Cela lui descendait d'ailleurs par héritage,
Et certes de ses jours dans Rome avec honneur
Les Sages, sept en nombre, oui sept, pas davantage
Eurent dans la cité romaine leur séjour,
Et si voulez savoir leur nom par parenthèse,
Je vous les dirai tous pour peu que ça vous plaise ;
Et les voilà posant chacun d'eux à leur tour.
Le premier fut nommé Sother le légifère,
Qui veut dire en anglais homme portant la loi
Avec honneur toujours et sans pensée arrière ;
Et c'est ce qu'il faisait vous en donne ma foi,
Car il eut préféré certes se faire occire,
Que d'être en désaccord par action ou dire
Avec les rudiments de la simple raison.
Le fécond que je vois poindre à notre horizon
Est Marcus Stoycus, — du droit gardien fidèle,
Il écrivait les plaids ; et c'était un modèle
De probité vraiment ; il ne prenait jamais
Dà ! que le striés montant de son dû pour ce faire
Heureux pour nous, chrétiens, si lors de nos procès
Nos Procureurs ainsi mitigeaient l'honoraire !
Le troisième avait nom Crassus dit Ausulus
Ou Maison de repos, — que vous dire de plus ?
Sinon qu'il arrangeait les affaires douteuses,
Étant un parangon de leçons vertueuses.
Le quatrième était appelé Judeus,
Et son prénom, le fais, était Antonius,
Ce qui, je vous le dis, voulait dire Puissance ;

D'un caractère égal et de grand'consistance,
Il était sans chagrin, et sans anxiété,
Et son cœur était gai comme l'oiseau d'été.
Summus Philopather — qui dirait l'Amour même,

Sachez-le bien, ainsi se nommait le cinquième ;
Quand on aurait voulu sans pitié l'égorger,
Il n'en n'aurait pas moins en face du danger
Aimé l'humanité soit de cœur soit de bouche ;
Son vouloir ne craignait pas la pierre de touche.
Le sixième des sept avait nom Stypio,
Et le dernier enfin se nommait Sithero.
De leur savoir, remplis étaient les catalogues,
Aussi tous deux avaient le surnom d'astrologues.
Mais maintenant, je veux laisser là ce détail,
De mon conte pour mieux vous ouvrir le portail.
À cette même époque où vivaient ces sept Sages
Dans Rome, il y avait un noble Sénateur
Ayant large fortune et de puissants lignages,
Et dont tout l'alentour annonçait la grandeur.
Sa maison, en effet, une maison princière
Bien que dehors les murs mêmes de la cité,
Était un résumé des splendeurs de la terre,
Ses portes, de grand prix, en disaient la beauté.
Ce noble Sénateur vertueux et digne homme
Se nommait Favinus, et n'avait son pareil
Pour la vertu, l'éclat dans la ville de Rome,
Car il éclipsait tout comme fait le soleil.
Sa fuite était nombreuse, et grande sa puissance :
Il avait pris pour femme une égale en naissance ;
Car dans ces temps passés, on regardait bien plus
À l'éducation qu'au nombre des écus ;
De nos jours la vertu n'est rien sans l'opulence,
Si qu'on épouse l'or bien plus que la naissance.

Adonc ce Favinus, ce noble Sénateur,
Avec la digne épouse ainsi chère à son cœur
Pendant quinze ans vécut, sans que du mariage
Il advint un enfant cimenter le bonheur

Des deux époux amants : si qu'en pèlerinage
Ils allaient bien souvent afin de prier Dieu
Leur envoyer un fruit, et d'exaucer leur vœu ;
Car un enfant, pour eux c'était la grande affaire,
Mieux valait un enfant que tout l'or de la terre.
Voilà qu'enfin un jour, ainsi le voulut Dieu,
Comme pieusement elle quittait l'église,
Elle sentit soudain, jugez de sa surprise !
Un enfant remuer dans son sein tout en feu ;
Si qu'elle fit des pas bien plus courts, et que même
Elle fut fort malade, et devint pâle et blême.
Ses femmes, cependant, eurent de la frayeur
En la voyant ainsi prise par la douleur,
Mais sans lui dire rien, elles la ramenèrent
Doucètement chez elle, et puis tout disposèrent
Pour la reconforter ; c'est qu'elle avait bon cœur,
Était courtoise à tous, secourable au malheur,
Aimait fort le bon Dieu, si qu'elle savait plaire
À chacune, à chacun vu son doux caractère.
Quand donc en peu de temps on se fut aperçu
Qu'Agéa, — c'est son nom, — avait enfin conçu
Un enfant, — qu'elle avait fait l'acte d'une femme,
Dieu [eul fait le plaisir qu'en ressentit la Dame,
Ainsi que Favinus ; si je ne dois mentir
Dirai qu'il éprouva certes autant de plaisir
Qu'en pourrait éprouver Empereur sur mon âme !
Aussi la choya-t-il avec amour sa femme !
Et quand cette Agéa du temps félon le cours
Approcha de son terme un peu plus tous les jours,
Le noble Favinus prépara sans doutance
Tout, pour mieux célébrer l'imminente naissance ;
Et Dieu voulut encor que la belle Agéa
Eut un fils que ton sein bien portant dégagea,
Si que ce Favinus ne se sentant de joie,

Ne se connaissant plus, comme au délire en proie,
Vitement fit quérir quatre femmes, pas moins,
Pour le gouvernement du petit homme en herbe.
Et l'enfant fut l'objet de tant, de tant de foins,
Qu'il devint par la fuite un jeune homme superbe.
L'enfant fut élevé sans quitter la maison
De ce bon Favinus, qui, ça passe croyance,
L'aimait tant qu'il n'eut pu s'en séparer, je pense,
Sans risquer, ma parole, en perdre la raison.
À vous dire le vrai, c'était un petit être
Tout menu, tout gentil, vif autant que salpêtre ;
On lui donna pour nom Berinus, ou Bérin,
Mais étant trop gâté, lui survint du chagrin,
Comme vous l'apprendrez en oyant son histoire,
Car à notre début si mangeons trop de miel,
Plus tard nous courons risque avoir amer et fiel.
Or, aussitôt qu'il put marcher, parler et boire
Tout ce qu'il convoita, si j'ai bonne mémoire,
Tout lui fut accordé ; mais c'eut été bien mieux
D'avoir su protester contre son : Je le veux !
Car il devint plus tard hargneux et trouble-fête
Et dans ses jeux d'enfant il vous cassait la tête
D'un camarade, si ne lui plaisait le jeu ;
Ou bien jusqu'à la mort le transperçait morbleu !
Ce qui fait que partout chez son honoré père
On le craignait ainsi que la peste ou le feu ;
Ceux-là qui n'avaient pas le bonheur de lui plaire
Étant victimisés par lui, pas de milieu !
Ce dont s'éjouissait beaucoup Monsieur son père,
Et par malheur aussi, dois le dire, sa mère,
Bien que tous les hauts faits de cet enfant gâté
Fussent fort mal vus par la généralité.

Quand Bérin eut passé sept ans, qu'il crût en âge,

Il fit maints mauvais coups, et commit maint outrage,
Car telle était hélas ! Sa verve pour le mal,
Qu'en fait de méchants tours il n'avait son égal,
Aussi bien lésa-t-il maint et maint pauvre hère
Mais Favinus son père, et Madame sa mère
Ne s'inquiétaient point de ses débordements,
Et quoiqu'on se plaignît de ces actes méchants,
On n'y gagnait jamais que prou, je puis le dire,
Car Favinus était si puissant dans l'empire
Qu'il était craint partout, si qu'on laissait passer
Tous les torts de ce fils impossible à dresser.
Ajoutons que Bér yn autant que sa paresse
Aimait le jeu, les dés, et qu'il perdait sans cesse ;
Qu'il passait bien des nuits dans d'assez mauvais lieux,
Et qu'il rentrait chez lui presque aussi nu qu'un gueux,
Mais n'avoir plus d'habits ne l'inquiétait guère,
Il savait bien qu'à neuf le vêtirait sa mère !
Ainsi vécut Bér yn jusques à dix-huit ans,
Pilier d'affreux tripots, héros de guet-apens,
Quand parfois il faisait action trop atroce,
Favinus l'étouffait, passait dessus la brosse,
Avec vergettes d'or ; — si que ce Favinus
Fut cause que son fils fut sevré de vertus ;

Ainsi de leurs enfants par trop grande indulgence,
Des pères font souvent du gibier de potence ;
Si d'un jeune cheval ne modérez le trot
Il ne saura jamais comment aller à l'amble,
Si ne mâtez de même aussi chaque défaut,
Ils iront au galop avec par trop d'ensemble.
C'est ainsi qu'il en fut à l'égard de Bér yn ;
Après l'avoir laissé, petit, faire à sa tête,
L'arrêter dans sa course eut certes été vain,
Car il avait du mal atteint déjà le faite ;

Seulement la Fortune a pouvoir surhumain
Pour enrayer le fort des heureux de la terre,
En les jetant broyés soudain dans une ornière,
Comme, oyez ! il advint bientôt à ce Bérlyn.

Voilà donc qu'Agéa sa noble et digne mère
Étant malade fit quérir Monsieur son père,
Pour causer avec lui, l'entretenir d'un vœu
Avant dire à ce monde un éternel adieu.
Lorsque Favinus vint, qu'il vit pâle sa femme
Doux choix de son amour, la moitié de son âme,
Ce n'est merveille si son cœur fut en grand deuil,
Car il voyait la mort planer au-dessus d'elle ;
Cependant des époux cet époux le modèle
S'efforça d'interdire une larme à son œil,
Pour montrer à sa femme un tranquille visage,
Et de sécurité lui donner meilleur gage.
Mais Agéa levant son doux regard sur lui :
« Messire ! » lui dit-elle, « est-ce là la manière
Nous consoler tous deux, adoucir notre ennui
Que d'avaler un pleur rentré fous la paupière ?
Déposons, croyez-moi, comme un trop lourd fardeau
Le chagrin qui nous vient aux portes du tombeau,
Et sachons tous les deux parler de nos affaires
Car s'avance la mort, et du temps n'en ai guère. »
— « Parlez ! » dit Favinus, « laisserai mon chagrin
Autant que je le puis reposer en mon sein,
Mais jamais, non jamais, je le sais chère femme,
Jusqu'à mon dernier jour n'oublierai votre mort. »
« Adonc, noble Messire, » en faisant un effort
Dit Agéa, « soyez bon envers ma pauvre âme,
Lorsque dans peu mon corps de ces lieux sera loin,
Vous qui fûtes pour moi, le ciel en est témoin,
Toujours si généreux ; ne donnez de marâtre

À notre cher enfant, qui depuis qu'il est né,
N'a presque rien appris, est peu discipliné,
Car une marâtre est toujours acariâtre.
Un homme ne devrait se remarier, mais
Il devrait vivre seul, oui seul, à tout jamais
Messire, c'est ainsi du moins que je le pense ;
Maintenant que savez mon vœu, j'ai confiance
Que vous y songerez. »— « Certes, » dit Favinus,
« Après vous, je n'aurai de femme jamais plus ! »

Le Prêtre maintenant étant venu près d'elle
Pour ouvrir le ciel même à cette âme fidèle,
Favinus prit congé, — comme aussi ses amis
Alliés et parents ; chacun à tour de rôle
Lui donna le baiser qu'on donne in extremis,
C'était triste et touchant, croyez-en ma parole.
Agéa cependant regarda tout autour
Espérant découvrir l'objet de son amour,
Béryn, pour l'embrasser dans ce moment suprême ;
Mais il était dehors, ce qui fut peine extrême
À son cœur maternel ; car aux jeux de hasard
Il était ce Béryn pour ne rentrer que tard.
Si que par la cité s'en fut une suivante
D'Agéa, le chercher. Pendant cette tourmente,
Béryn jouait sa robe, et le regard en feu
Tempêtait et jurait le sacré nom de Dieu.
La suivante aussitôt se hâta de lui dire :
« Vitement au logis, il faut venir Messire,
Votre mère est mourante, et si la voulez voir
Vivante encor, venez, il n'y a, vous affure,
Pas un instant à perdre. »— « Et qui t'as d'aventure
Permis me relancer de la sorte au terroir,
Impertinente Kitt ? » dit Béryn en colère.
— « Messire, ici je viens au nom de votre père ! »

— « Retourne à la maison, ne trouble plus mes jours, »
Dit Béryn ; « puisses-tu prospérer à rebours !
Va-t-en sotté, va-t-en, va-t-en à tous les diables, »
Poursuivit-il avec des jurons effroyables,
Jurant Jacques et Pierre et les saints du bon Dieu,
Va-t'en, et garde-toi de chiffonner mon jeu.
Si tu n'étais ici de la part de mon père,
Je te ferais passer le goût du pain, mégère !
Que ma mère fut morte, oh ! oui ! l'aimerais mieux
Que de risquer ainsi perdre tous mes enjeux ! »
Disant ces mots il mit la suivante à la porte
Avec ce vœu bénin : « Que le diable t'emporte ! »
Et puis violemment sur le tapis soudain
Jetant les dés, du coup perdit son Saint Frusquin.
Alors sur les gagnants en frémissant de rage,
Il bondit, se rua, cana tout, fit tapage,
Mais ses vils compagnons qui craignaient Favinus
N'osant pas riposter s'en furent mordicus !
Toujours prêts cependant à la fin de l'orage
Rejouer avec lui, lui gagner ses écus !

Dès qu'Agéa fut morte, on le sut par la ville,
Et quand sonna le glas pour elle, il fut facile
Voir comme on l'estimait ; — mais son fils, mais Béryn
N'y prit garde vraiment ; et n'en eut nul chagrin :
Il s'en fut rechercher de nouveaux camarades
Avec lesquels il but Dieu fait quelles rasades ;
De son père Béryn, je le dis, faisait si,
À Dieu même, je crois, il eut porté défi !

D'Agéa Favinus fit pour les funérailles
De grands préparatifs, force Prêtres, Prélats,
Y furent conviés ; — nombre de victuailles
Furent mises à sac dans ces tristes ébats ;

Pour la femme d'un Roi jamais plus de largesses
On ne les vit ; jamais on ne dit plus de messes.
Pendant un mois et plus du jour de son trépas
Dans un cercueil de plomb de Favinus la femme
Resta dans la maison ; mais Bérÿn ne vint pas,
Et ne dit un pater, un avé pour son âme :
Sa pensée était toute à la dépense, au jeu,
À la luxure aussi ; car si l'on n'y prend garde,
La jeunesse, c'est sûr, n'a pas de sauvegarde ;
D'emblée elle se rue au vice palsambleu !
Adonc il me paraît que dis avec justesse
Que quiconque sans frein a passé sa jeunesse
Ressemble à l'arbre qui n'étant pas émondé
Ne peut plus se plier, croît mais dégingandé,
Incapable porter des fruits, mais en revanche
Très démesurément allongeant mainte branche.
C'est que nous savons tous que dans les premiers ans,
La verge fait pousser la vertu des enfants ;
Quand une plante est verte, il n'est pas difficile
Sous nos fragiles doigts de la rendre docile ;
Mais laissez-la pousser à son gré quelque temps,
Nos bras pour la courber relieront impuissants :
Favinus ne put donc, et ce fut grand dommage,
Quand Bérÿn devint grand le soumettre au pliage ;
Car chaque jour Bérÿn se levait et dînait
Sans se laver ; et puis vite s'en allait
De vers ses compagnons, et sans vergogne aucune,
Jouer insolemment ses habits, sa pécune ;
Et puis il revenait au logis vers le soir
Tout débraillé souper, et dormir comme un loir :
Telle était de Bérÿn la manière de vivre,
Quand il ne se battait alors qu'il était ivre,
Et c'est pourquoi saignait le cœur de Favinus
De le voir de sa mère oubliant les vertus

Aller le jour, la nuit courir la prétentaine,
Sans égard pour la morte, et sans montrer de peine ;
Et de par la cité tout le monde en jasait
Et trouvait ce Bérυν par trop mauvais sujet.

Un jour lorsque Bérυν vint vers son domicile
Assez tard ; — Favinus crut qu'il serait facile
Par bonté, par douceur le ramener au bien,
Donc il le sermona, mais las ! n'en obtint rien !
Si que ce pauvre père avec visage blême,
Le cœur gros de chagrin se sépara de lui.
Ne puis vous dire ici quel il fut son ennui,
Croyez-le, dans ces jours sa peine fut extrême.
Bref et pour en finir, vous dirai qu'Agéa
Fut dûment enterrée. — Il y avait déjà
Trois ans que Favinus vivait veuf et sans femme,
Ce qui, faisait, le dis, honneur à sa grande âme,
Lorsqu'un beau jour on vint instruire l'Empereur
Que Favinus était plongé dans la douleur
Toujours, toujours, toujours, et sans fin et sans cesse,
Pleurant cette Agéa, l'objet de sa tendresse ;
Ce qui fit qu'Augustin de Rome l'Empereur
En fut marri, chagrin jusques au fond du cœur,
Si bien qu'il convoquât de suite les sept Sages,
Et tous les Sénateurs avec leurs parentages,
À l'effet discuter, examiner ce cas,
Savoir si Favinus au-delà du trépas
À Madame Agéa devait être fidèle,
Et rester sans solace à sa douleur cruelle.
Le Conseil décida que pour un grand malheur,
Le seul remède était un aussi grand bonheur !
Et lorsque l'Empereur eut su cette nouvelle
Il se dit : Favinus de par une autre belle
Doit certes être guéri ; — si que comme il avait

Je dirai sous la main, beauté qu'il adorait
En tout bien tout honneur, plus que sa propre vie,
Mais qu'il ne pouvait point épouser cette fois
Puisqu'il était déjà de l'hymen sous les lois,
Il voulut, c'était bien, que cet objet d'envie,
Cette femme modèle, et ce morceau si beau
Devint de Favinus la perle, le joyau.
Or désirs d'Empereurs en toutes les contrées
Comme désirs de Rois sont des choses sacrées.
Adonc ce Favinus tenté par cet appeau
Je le dis, c'est un fait, ne se ressouvint guère
De Madame Agéa sa défunte première,
Non plus de sa promesse à jamais rester veuf,
Que voulez-vous cet homme avait le goût du neuf ?
Si bien que tous ses soins furent plaire à la femme
Qui se nommait Ramé ; que vive fut sa flamme,
Si qu'il ne trouvait da ni repos, ni plaisir,
S'il ne pouvait toujours et la voir et l'ouïr ;
Que rien n'était plus beau pour lui que son visage,
Si bien qu'on l'accusât d'être en plein radotage.
Mais vrai ! que voulez-vous ? Nous sommes le jouet
Du destin qui de nous se moque s'il lui plaît !
Aussi bien, entre nous, je le dis sur mon âme,
Jamais ne vécut homme affolé d'une femme
Plus que ne le devint de Ramé, Favinus ;
Ajoutez à cela, je vous le dis en sus,
Que la dame Ramé sachant, c'était peu brave,
Combien ce Favinus, il était son esclave,
Sut très bien profiter de l'amoureux pouvoir
Qu'elle obtenait sur lui pour en faire à sa tête ;
Et contre Béryn pour attirer la tempête
Elle inventait, la dame, au gré de son vouloir
Quelque ruse subtile ou quelque stratagème
Pour faire le Béryn ainsi qu'on dit au même.

Et plus ce Favinus se courbait sous Ramé,
Plus elle s'escrimait, cette femme maîtresse
Afficher de l'humeur, si bien qu'à point nommé
À bien elle amena son dessein la traîtresse !
Ce que ne trouve beau, certes en l'état normal,
Mais chez dame Ramé, c'était un peu moins mal,
La dame obéissant aux vœux de sa nature,
Qui n'était, entre nous, douce, je vous assure.
Mais encor que Ramé de la forte intriguât,
Ce n'est dire que femme ait la griffe du chat,
D'autrui ne touchons pas indûment la blessure,
Et prenons, comme il est, le monde d'aventure ;
Disons-le cependant, l'esprit et la raison,
Et l'éducation, tout fait que les marâtres
Ont peu de charité, font très acariâtres
Envers les malheureux enfants de la maison,
Que pour les évincer elles emploient la ruse,
Se laissant offenser pour avoir une excuse
Plus tard, mener à bien leur lâche trahison.
Maintenant de Ramé plongeons un peu dans l'âme ;
Et voyons le désir secret de cette femme ;
Pour le dire, en passant, c'était, ça se conçoit,
Jeter entre le fils et le père du froid
D'abord, et puis ensuite, et sans miséricorde
Semer la zizanie, attiser la discorde,
Car elle savait bien que l'aimant comme un sot,
Favinus la croirait si dans une occurrence
Elle accusait Bérυν un beau jour d'une offense,
Et qu'elle aurait ainsi pardieu le dernier mot !

Cependant ce Bérυν décousue et sans suite
Continuait toujours son indigne conduite,
Fine mouche, Ramé lui fit force mamours,
Lui donna beaucoup d'or, des habits de velours,

Lui donna qui plus est de bien bonnes paroles
Pour mieux dissimuler ses instincts malévoles ;
Elle eut mangé pourtant son cœur sans pain ni sel,
Mais elle sut cacher si bien sa félonie,
Et joua si ferré toujours son jeu cruel,
Que Bérbyn ne fut pas en voir la vilénie.
Donc voilà qu'une nuit que le dit Favinus
Était au lit avec Ramé sa jeune femme,
Il la prit dans ses bras, lui dit force rébus,
L'appela son amour, son trésor et son âme,
Et sa joie, et son bien, voire son paradis,
Et lui dit : « Pourquoi donc avez-vous des soucis,
Êtes-vous aussi triste alors que je vous aime
D'un amour sans égal, et d'une ardeur extrême ?
Parlez, » poursuivit-il, « parlez, dites cher cœur
Qui peut ainsi causer cette sombre douleur ?
Si c'est en mon pouvoir, oh ! soyez en certaine
Sitôt que la saurai s'éteindra votre peine. »
Sur ce, Ramé gémit, et d'un ton pleurnicheur
Du fiel qui l'oppressait débarrassa son cœur :
« Si j'ai tant de chagrins, mon Dieu ! ce n'est
merveille ! »

Dit-elle en soupirant de sa bouche vermeille :
Je perdis le repos quand je vous épousai,
Mais contre le hasard lutter, ce n'est aisé,
Donc je dois supporter mon fort sans trop me plaindre,
Et sur moi ne laisser mes maux par trop déteindre. »
Alors par des propos vagues et tortueux,
Elle enflamma le cœur de l'époux amoureux,
Ne saurais dire ici ses paroles hargneuses,
Ses coups de patte adroits, ni ses plaintes piteuses,
Suffit que vous fâchiez que de ce Favinus
Elle empauma l'esprit Que vous dire de plus ?
Elle lui fit tourner sans pitié la cervelle,

Pleurant ou piaillant, mais toujours reliant belle ;
 Elle en fit tant et tant, le prit d'un ton si haut,
 Qu'elle le fit échec et l'emporta d'assaut.
 Hélas ! sur moi malheur ! » en pleurant, criait-elle,
 Hélas ! suis mariée et c'est peine éternelle !
 Voyez, s'il arrivait qu'il m'advint de par vous
 Un enfant ! oh ! mon Dieu, que ferais-je entre nous ?
 Puisque votre Béryn d'un premier mariage
 Étant le fruit, aura droit à votre héritage ?
 Il faudrait donc alors que mon malheureux fils
 Pour gagner du savoir, il s'en fut à l'école,
 Car il mourrait de faim ce fils sur ma parole !
 La belle destinée ! oh ! pour moi que d'ennuis,
 Comme votre Béryn si mon fils devait être
 Vaudrait mieux pour lui dà ! certes ne jamais naître ;
 Car Béryn, votre fils, et vraiment c'est hideux,
 Ne revient au logis au plus qu'un jour sur deux ;
 Depuis les trente jours que nous faisons ménage,
 Par pitié, quinze fois, sans doute davantage
 Lui donnai des habits neufs pour remplacer ceux
 Perdus, prétendait-il, dans ses tripots affreux.
 Oh ! s'il était mon fils ! j'aimerais mieux, l'avoue
 Le voir mis à néant, que grouiller dans la boue :
 S'il continue ainsi, voyez-vous, notre avoir
 Entier y passera ; ça fait mon désespoir.
 Si n'en étiez marri, par Saint-Jean ! suis sincère,
 De ce jour il irait loin d'ici se refaire,
 Et ne serait vêtu, j'en prends à témoin Dieu,
 S'il s'avisait encor perdre sa robe au jeu. »
 — « Merci ! très grand merci, ma gentille épousée
 Pour ce sage discours ; bonne est votre visée, »
 Repartit Favinus ; ce sera faute à lui
 Si de voir Béryn nu je dois avoir l'ennui ;
 Aussi bien, je le sais, sa conduite est vilaine,

À des jeux de hasard il perd, chose certaine,
Beaucoup d'or et d'argent ; donc à vous grand merci
De m'avoir éclairé ; — n'ayez plus de souci. »
Le lendemain Bérbyn se leva de bonne heure,
Et jetant les hauts cris, demanda des habits ;
De son appel en vain retentit la demeure,
Nul serviteur ne vint ; la fortune avait pris
Sa route ailleurs, bien sûr. — En entendant ton fils
Crier et tempêter Favinus se réveille,
N'ayant rien oublié du sermon de la veille,
Donc il se lève vite, et s'en va de ce pas,
Trouver Bérbyn son fils qui ne l'attendait pas,
Et sans plus de façon ayant pris une chaise
Lire au cœur cependant, ainsi lui dit sa thèse :
Je viens pour te donner, mon noble fils Bérbyn
De gentille manière une leçon utile,
Prends pitié de toi-même, et fois ton médecin,
La cure, si tu veux, ne sera difficile.
Pour toi l'âge viril est venu, très cher fils,
Il est temps et grand temps que changes de conduite,
À vingt ans ton esprit n'a pas la moindre suite,
Tu ne fais rien, Bérbyn, car tu n'as rien appris,
Adonc si tu voulais chercher la sapience,
L'honneur et la vertu, voire la bienséance,
Tu causerais, vois-tu, grand plaisir à mon cœur.
Quitte une bonne fois tous tes jeux de malheur,
Et ta ribauderie, ainsi que tes marelles,
Tes vilains compagnons, tes femmes de ruelles,
Et rentre, mon doux fils, rentre dans le giron
Des gens de bien, mais si tu fais le fanfaron,
Aussi vrai que le Christ sur la croix rendit l'âme,
Pour le salut de nous pécheurs, par Notre Dame !
Tu devras te tenir dà sur tes propres pieds,
Car ne veux plus souffrir un tel état de chose,

Ni te vêtir à neuf de deux jours l'un, ne glose.
Que si tu veux quitter tous ces disgraciés,
Tes compagnons d'orgie, et suivre la sagesse,
Te donnerai ta part, je t'en fais la promesse
Des biens dont le bon Dieu me fit un jour l'octroi,
Si tu ne veux changer, mets cela dans ta tête,
Tu n'auras, crois-le bien, mon doux fils, rien de moi.
Avec tes jeux de dés, dis ! toi que rien n'arrête,
Après ma mort crois-tu maintenir mon honneur ? »
Lors Béryn s'assombrit, et d'un ton fort revêche
Répondit à son père : Est-ce un sermon ? un prêche ?

Je ne vous savais pas, oui-da, prédicateur !
Mes habits, mes habits que je portais naguère
Faites-les moi donner, Monsieur mon très cher père,
Mes compagnons de jeu m'attendent, je le fais,
Et de mon pied léger sans plus tarder, je vais
Les rejoindre, le veux ; pour tous vos héritages,
Ne quitterai mes dés, ni tous mes débraillages,
Faites de vos argents pendant que vous vivez
L'emploi qu'il vous en plaît, tout ce que vous voulez,
Quand ils me reviendront à mon tour, à ma tête
Moi j'en ferai l'emploi, — nargue de la tempête !
Alors je fêterai les jeux et les amours !
Tu — Dieu ! qui vous a fait la leçon très cher père !
Pour me traiter soudain de si brusque manière ?
Je fais d'où vient le vent que prospère à rebours
La femme qui si bien fait confisquer vos jours !
Vous êtes affolé de cette péronnelle,
Tout le monde le dit, gare à votre cervelle !
Dire qu'un homme fsage, aussi de bon conseil,
Se laisse d'une femme écraser sous l'orteil !
Maudit soit-il le jour où cette acariâtre
En fîtes votre épouse, en fîtes ma marâtre,

Sous son jupon avez laissé, j'en suis fâché
Votre nom, votre honneur, et c'est un grand péché !
Sur cela Favinus se leva de sa chaise
Et l'envoya rouler au loin, par parenthèse,
Jurant dans sa fureur par le Dieu tout puissant,
Qu'il se repentirait de son dire indécent
Son fils Bérÿn. Mais lui, rude en sa vaillantise,
Ne tint compte de rien. Je veux une chemise ! »
Dit-il, « j'en ai besoin. » Puis il chercha partout
Pour en aviser une, et n'en trouva du tout.

Lors allant fureter, fouiller dans ses défroques,
Dans sa mauvaise humeur il s'affubla de loques,
Et put voir cette fois nu quel homme il était,
Ce qui je l'avouerai, le mit fort en colère,
C'est que, dit entre nous, sans pudeur il montrait
Ce que l'on cache aux yeux par-devant, par-derrière.
Alors il s'avança de vers Monsieur son père :
« Voyez dà, » lui dit-il, « comme suis fagoté,
Si pour moi c'est honteux, c'est une indignité
Pour vous ! » Mais Favinus le laissa parbleu faire,
Et beugler bel et bon, le tout sans souffler mot,
Ce qui fit que Bérÿn pensa tout aussitôt
Que ce n'était point las ! une plaisanterie,
Et que son père da n'entendait raillerie.
Maintenant, se dit-il, je ne le vois que trop,
Que Madame ma mère elle a quitté ce monde !
Alors il commença dans sa douleur profonde
De la vie à trouver bien amer le sirop.
Bérÿn ! mon bel ami ! prends garde à ta blessure,
Elle est béante, et vive en sera la piqûre,
Si tenais pour certain ce qui doit t'advenir,
Maintes et maintes fois souhaiterais mourir.
Il n'est bâton si sûr qui dans l'ire vous mette,

Que lorsqu'on est battu par sa propre baguette,
Le poirier a fleuri faute, faute Béryn !
Mais de tomber sur toi le fruit est en chemin ;
Dans la saison d'été tu ne fus sur tes gardes,
L'hiver vient qui t'apporte épreuve par tes hardes !

Par pudeur ce Béryn ne fut dans la cité,
Mais il prit le chemin désert du cimetière,
Ayant pour ennemie une belle mégère,
Hier encore amie, — il était dépité,
Et comme un fou bouillait de honte et de colère.
« Hélas ! » disait Béryn, « où donc avant ce jour
Était-il mon esprit, que le diable m'emporte !
Je ne sus vraiment que ma mère était morte !
Maintenant, le crains bien, j'aurai des raisons pour
En acquérir la preuve — hélas ! la messagère
Qui venait me parler pour la revoir ma mère —
Avant que sur ses yeux la mort ne vint s'asseoir,
N'ai daigné l'écouter, quelque fut son vouloir,
Sans pitié ni remords je l'ai mis à la porte
Avec un 'je le veux !' de bien vilaine sorte !
Hélas ! pauvre je suis ! oui, je suis demi-nu ;
J'ai dormi lourdement, oui, c'est un fait connu !
Hélas ! oh ! j'ai bien faim ! oh ! quelle affreuse peine !
Pour l'homme qui me voit suis un objet de haine. »
Tel était de Béryn l'assez peu gai refrain
Lorsque du cimetière il suivait le chemin.
Quand Béryn à la fin arriva dans l'église,
Que de sa bonne mère il fut près du tombeau,
Il changea de couleur, et le dis sans feintise
Il devint pâle et blême, et certes n'était beau.
La douleur le frappa d'une rude manière,
Si que sans connaissance il tomba sus ! à terre !
Il y resta longtemps avant de s'éveiller,

Ses cinq sens étaient morts, ne faut s'émerveiller ;
Quand il revint à lui, crois qu'il vit sans lacune,
Que des petits, des grands se fiche la fortune.
Lors il frappa des pieds, s'arracha les cheveux,
Et des pleurs, de vrais pleurs coulèrent de ses yeux.
Moult il se repentit d'avoir laissé sa mère
Avec grand'dureté quand elle était sur terre,
S'accouda sur sa tombe, et d'un regard piteux
Remonta son passé — passablement hideux.

Maintenant, fit Béryn, ô Dieu rempli de gloire !
Qui de rien avez fait tout, c'est là de l'histoire ;
Ciel et terre, homme et bête, enfin tout au total,
La pensée aussi bien que l'ignoble animal,
Puisque dans le guignon suis tombé par ma faute,
Vous demande pardon, aide, grâce, secours,
Pour folie et méfaits... car vous êtes mon hôte,
Et les débordements les pardonnez toujours !
Mettez, vous le pouvez, ma douleur et ma peine
Dans la balance avec mon présent désespoir,
Ma prière, Seigneur, ne la rendez pas vaine,
Que je ne sois réduit toujours broyer du noir.
La fortune m'a pris d'abord ma pauvre mère,
Depuis en m'enlevant l'amitié de mon père
Elle m'a laissé nu, mais Seigneur des Seigneurs
Vous pouvez les mater ces cruelles rigueurs ;
La fortune à présent me laisse l'existence
Pour me vexer, c'est sûr, parce que j'ai souffrance,
Que suis sevré de jeu, de joie et de plaisir
Et que serais heureux, si je pouvais mourir.
Maintenant ce Béryn le laisse à sa misère,
Au culte un peu tardif de sa défunte mère ;
Il me plaît retourner à Madame Ramé
Qui se mit à penser quand tout fut consommé,

Que Béryn fut parti, qu'on pourrait par la ville
 La blâmer le laisser — promener sa guenille,
 Voilà pourquoi virant de bord cette Vénus
 Dit à son cher époux, au noble Favinus :
 À propos de Béryn qu'avez-vous fait, Messire !
 Parce qu'en plaisantant, de lui j'ai pu mal dire,
 Voilà que vous souffrez qu'il s'en aille partout
 Nu comme un ver, ce n'est pas du tout de mon goût ;
 Que dira-t-on de moi ? mon cher, de par la ville ?
 On dira que vous ai tant remué la bile,
 Que je vous ai forcé renvoyer votre fils,
 De grâce faites-le revenir au logis. »
 — « Nenni ! » dit Favinus, « pour ce qui me regarde,
 De sitôt le mander ici je n'aurai garde ;
 Puisque de mes avis il fait si peu de cas,
 Son état quel qu'il soit ne m'inquiète pas ;
 De sa conduite on fait quel est l'affreux programme,
 Et s'il va dévêtu, ce n'est pas à vous, femme,
 Qu'on s'en prendra, bien sûr, mais seulement au jeu
 Qu'il aime à la folie, et dont il fait son Dieu ! »
 — « Vous êtes dans l'erreur, » dit Ramé, « sur mon âme
 Je le sais bel et bon on m'accusera moi ;
 Adonc si vous m'aimez, gentil Sire, pourquoi
 Ne pas le ramener au logis ? le proclame,
 Vraiment ce serait mieux. Vous essaieriez, cher cœur,
 Plus tard le corriger en usant de douceur.
 Faites-lui donc donner nouveaux habits de grâce,
 Qu'entre Béryn et vous la discorde s'efface. »
 Ainsi parla Ramé, toutefois dans son cœur
 Poitrinant pour Béryn sa haine et sa fureur.
 « Eh bien ! » dit Favinus, oubliant ma colère,
 « M'en vais aller chercher Béryn, — mais foi de père !
 L'eusse laissé tout seul à son fort malheureux
 Si ce n'était Ramé pour plaire à vos beaux yeux ! »

Immédiatement donc suivant sa parole,
Avec un, deux ou trois suivants ou serviteurs,
De la ville il s'en fut de l'un à l'autre pôle
Dans tous les mauvais lieux hantés par les joueurs,
S'informant de Béryn, mais là, pas plus qu'ailleurs
Ne pouvant le trouver ; dans ce moment de crise
On arriva soudain au porche de l'église,
Si que les serviteurs entendirent Béryn
Qui disait aux échos son immense chagrin.
Favinus en plongeant son regard sous la voûte,
Vit la tombe où gisait Dame Agéa sans doute,
Car tout à coup son œil il se voila d'un pleur,
Et puis il s'écria du profond de son cœur :
Agéa ! mon trésor ! la moitié de mon âme,
Agéa ! mon ancien et mon nouvel amour !
De nos deux cœurs hélas ! pourquoi faut-il qu'un jour,
Un jour affreux ! la mort ait séparé la flamme,
Car dans ces jours passés et perdus à jamais,
Mes plaisirs furent grands, autant que mes regrets. »
Et puis se rappelant de son Béryn la mère,
Et comme elle était bonne, avenante, et sincère,
Il vint près de Béryn le cœur gros d'un soupir.
Mais sitôt que Béryn eut reconnu son père,
Il ne voulut rester, il voulut déguerpir ;
Si bien que Favinus lui dit : De par la ville
Nous t'avons, mon doux fils, cherché, ne t'en va pas.
À mon cœur, malgré moi, si donnant un soulas,
Je t'ai parlé tantôt d'une humeur peu facile
Pour t'engager à suivre un peu mieux la vertu,
Tu n'aurais dû le prendre autant à cœur, vois-tu,
C'est pourquoi laissons là tout levain de colère.
Je vois bien ta douleur par rapport à ta mère,
Par ainsi calme-toi ; fais trêve à ton chagrin,

Que les plaisirs décents soient tes plaisirs, Béryn.
Au logis trouveras, ne te mets pas en peine,
Harnais pour ton cheval, vêtements par douzaine ;
Que si tu veux, Béryn, devenir Chevalier,
J'irai voir l'Empereur ce soir pour le prier
T'accorder cette grâce ; et toute la dépense
Qu'il faudra, la serai, je t'en répons d'avance :
Car, vois-tu, tant qu'aurai, mon cher fils, de l'argent,
De rien ne manqueras, je me fais ton agent. »
« Mon père, grand merci ! » dit Béryn d'un air triste,
« Mais la Chevalerie est fort peu de mon goût ;
Pourtant à m'obliger si votre cœur perfide,
Après m'avoir oui, le pouvez malgré tout.
Tenez, père, tenez, vous avez une femme
Que tendrement aimez ; si, je l'ai pour certain,
Vous avez des enfants par elle, sur mon âme,
Depuis l'aube du jour jusques à son déclin,
Elle complotera pour semer la discorde
Entre nous deux ; cherchant, et sans miséricorde
À happer pour les siens votre or et votre argent,
Car si royalement vous vivez, mon cher père,
De votre fils Béryn si vous faites l'agent,
Votre femme elle aura des trésors de colère
Sur le père et le fils à déverser, c'est sur !
Jusqu'à ce que pour elle enfin le fruit soit mûr,
Que votre volonté par elle subjuguée,
Lui soit à tout jamais acquise et déléguée.
Pour arriver au but confiant de ses désirs,
Cette femme userait vos jours en déplaisirs,
Et d'excès en excès cette tendre colombe
Alors vous lancerait sans pitié dans la tombe.
Je ne veux pas cela. Donc pour arranger tout,
De me faire Marchand, j'ai dessein, c'est mon goût ;
Et j'abandonnerai mon héritage, père,

Et le relâcherai pour toujours sans colère,
En échange, pourtant, de cinq larges vaisseaux
Ayant pour chargement de belles marchandises,
Afin mener à bien mes futures entreprises,
Et gagner de l'argent, de l'or à frais nouveaux.
Si vous y consentez, dites-le-moi, mon père,
Et faites en dresser contrat chez un notaire. »

Favinus fut charmé dans le fond de son cœur
De voir son fils Bérbyn dans un mode aussi sage,
Il lui dit cependant : « C'est un enfantillage
D'abandonner ainsi pour un si grand labeur
Honneurs et dignités. » Pourtant la joie à l'âme
Il partit au galop pour rejoindre sa femme,
Et sitôt qu'il la vit, avec précision
Il lui dit de Bérbyn la résolution.
Ramé ne put cacher, quoique bien fine mouche,
Son immense bonheur, sa satisfaction,
En apprenant ceci, jouant l'affection,
Elle embrassa soudain Favinus sur la bouche,
Et puis le câlina, lui disant : « Favinus
M'accorderez ce que je désire le plus,
Rentrerez, n'est-ce pas, dedans votre héritage,
De votre amour pour moi, me donnerez ce gage. »
Et puis, en minaudant ces amoureux discours,
Elle épluchait sa robe, en chatte bien apprise
Pour empaumer son homme ; avec grand'mignardise
Sur Favinus passant sa patte de velours.
Favinus n'y tint plus, il la prit par la taille,
Et de brûlants baisers sur son front fit ripaille ;
Lui disant : "Cher amour, compte qu'avant ce soir
Sans arrière-pensée aurai fait mon devoir. »
— « Grand merci ! » dit Ramé, « mon Souverain, mon
Maître,

Vous que pour mon soutien, me plais à reconnaître ;
Lui jurant ses grands Dieux qu'elle serait toujours
Pour lui gentille et bonne. Et sur ce beau discours
Qui devait être cru, tant simple était son style,
Ce Favinus s'en fut. Oh ! pourquoi Dieu du ciel
Ce monde est-il si plein d'amertume et de fiel ?
Oh ! pourquoi dans les champs aussi bien qu'à la ville
L'infâme trahison prend-elle domicile ?

Passons pour le moment l'éponge là-dessus
Revenons, s'il vous plaît au Seigneur Favinus.

Quand il revit son fils il aiguisa sa langue,
Dans sa tête arrangea, combina sa harangue,
Et pour le faire au même il le prit par la main,
Et puis en mi-bémol lui lança son latin :
Je te l'ai déjà dit, c'est un enfantillage,
Vouloir être Marchand, mon très cher fils Béryn
Puisqu'un jour, tu le fais, auras un héritage.
Car vois-tu, si tes biens, tu les perdais jamais
Plus que toi cher Béryn certes j'en souffrirais ;
Et puis si je mourais pendant ta longue absence,
Ma fortune pourrait t'être prise par chance,
Ou n'en aurais au plus qu'une bien faible part.
Mais d'un autre côté, je te le dis sans fard,
S'il me faut t'acheter ton futur héritage,
En frétant cinq vaisseaux, pour faire un tel naulage,
Ne fais comment m'y prendre à moins d'hypothéquer
Mes terres, et mes droits sur mon bien d'abdiquer.
Et tu ne voudrais pas dans cette circonstance
À cette extrémité me réduire, je pense.
Cependant dans ton cœur si tu nourris l'espoir
D'être Marchand, Béryn, je ferai mon devoir,
Dussé-je de très près toucher, c'est mon affaire,

À ma propriété ; ce que, je suis sincère,
Je ne ferais que pour contenter ton vouloir. »

Je ne peux pas ici m'arrêter pour vous dire
Leur conversation, ce qui doit vous suffire
C'est d'être informé que si bien vira de bord
Favinus, qu'aussitôt qu'ils devinrent d'accord,
Par-devant l'Empereur sans tarder davantage
Favinus emmena son très cher fils Bérÿn
Pour faire cession de ses droits d'héritage
Contre les cinq vaisseaux chargés de leur butin.
Adonc, ouvertement, et non pas à voix baffe,
Fut dressé le contrat par-devant l'Empereur,
Les Anciens de la ville, et plus d'un Sénateur ;
Cette publicité le rendant efficace.
L'acte de cession fut dûment cacheté,
Ainsi que le contrat, ou plutôt le traité
Du père avec le fils, et le tout prit sa place
Entre les mains d'un tiers jusqu'à ce que Bérÿn
Fut de ses cinq vaisseaux saisi ; ce fut la fin.

Qui quitta la séance avec la joie à l'âme ?
Ce fut ce Favinus ! il alla vers sa femme
Et lui dit : « Maintenant mon amour, mon doux cœur,
Est conclu le marché par-devant l'Empereur,
Il n'y manque plus rien, — rien que la marchandise,
Avec les cinq vaisseaux dont je dois livrer prise. »
« Cela ne manquera pas longtemps, » dit Ramé,
« Je brûle que ce soit un marché consommé. »
Et puis elle dansa ; puis tous deux avisèrent
Aux moyens d'y pourvoir, et très longtemps causèrent.
Oh ! que ce monde est faux ! N'est-ce pas une horreur
Le voir tromper son fils ce noble Sénateur !

Quand à la fin de tout ces cinq larges navires
Équipés et frétés furent pleins de sourires,
Favinus et son fils furent vers l'Empereur
Où maint Grand de l'État, aussi maint Sénateur
Se trouva d'aventure ; et se fit le partage
Des deux contrats. Bérÿn saisi des cinq vaisseaux
Fit de sa cession à Favinus hommage,
Et chacun fut content. N'en dirai davantage.
Favinus glorieux et jouant le héros,
À sa femme apporta l'acte d'investiture,
Et Ramé se trouva bien heureuse, vous jure ;
Car elle avait vaincu Favinus et Bérÿn,
Et le prix du vainqueur le tenait dans sa main.
Je quitte maintenant Favinus et sa femme,
Et de Bérÿn je vais voir quel fut le programme.

Quand pilotes, marins furent prêts, ce Bérÿn
À la grâce de Dieu fit mettre voile enfin
Devers Alexandrie ; un vent très favorable
Les porta gentiment pendant plus de deux jours,
Mais il ne se maintint, et ne fut pas durable,
Et sur eux descendit soudain durant le cours
De la troisième nuit une brume si forte,
Qu'ils ne pouvaient se voir, eux, non plus leur escorte ;
Et qu'on était heureux en telle occasion,
De sa mère avoir eu la bénédiction.

Pendant trois jours, sur eux tombèrent des ténèbres
Qui leur fit un réseau de voiles si funèbres,
Qu'un chacun et que tous, et sur chaque vaisseau,
Crut dans son désespoir être près du tombeau,
Si qu'au Dieu tout puissant ils firent leur prière,
Remettant dans ses mains leur âme en leur misère :
Le quatrième jour enfin leva sur eux

Un ciel plus homogène, un ciel moins nébuleux,
Mais un vent s'éleva si puissant, si colère,
Qu'il fit faire aux vaisseaux école buissonnière,
Les lançant dans l'espace, et les faisant marcher
Tout à rebours du port qu'ils prétendaient toucher.
Chacun sur le vaisseau fit grand'preuve d'adresse,
En manœuvrant pendant ces moments de détresse.
Notez que de la mer telle fut la fureur
Que, le premier, Bér yn, qui certes avait du cœur,
À toute sa mégnie offrit le bel exemple
Sous la voûte du ciel, de Dieu le plus beau temple,
De confesser tout haut ses péchés fort nombreux,
Et chacun confessa ses penchants vicieux,
Entre les mains de Dieu remettant d'aventure
Leur planche de salut, voire leur vie impure.
Le vent était si fort et si mauvais le temps,
La foudre avait des sons si fréquents, si stridents,
Que pendant cette nuit, une nuit bien atroce,
Ils ne furent ces gens, pas du tout à la noce.
Après cela pourtant Dieu voulut que le vent
Devint un peu plus doux, si que Bér yn trouvant
Qu'il serait bon savoir sans tarder davantage
Le fort de ses vaisseaux, fit venir un marin
Et lui dit de monter au plus grand mât soudain,
Et de ses yeux guigner au loin dans l'entourage,
Si les quatre vaisseaux il ne les voyait pas ;
Car sans l'aide de Dieu de chacun l'équipage
Avait, c'était certain, bien pu périr hélas !
En un temps le marin du haut du mât de hune :
« Dans ce jour, » a-t-il dit, « vous sourit la fortune,
Messire ; j'aperçois tous vos quatre vaisseaux
Fendant à qui mieux mieux le vaste sein des flots,
Et de plus, pas très loin, Messire, je vois terre ;
Si nous nous dirigeons vers l'orient, j'espère,

Que la marée aidant, nous y pourrons toucher,
Ou de très près au moins pourrons en approcher. »
« Lors, » poursuivit Bér yn, « béni soit Dieu le père !
Car où nos cinq vaisseaux jetteront l'ancre, espère,
Que ne pourrons avoir ni guerre à redouter,
Ni molestation ; — de ce, puis me vanter,
Que notre cargaison contient dans son essence
Marchandises de choix, et de grande importance,
Qui ne craignent en rien la prohibition,
Et que ne touchent pas lois d'exportation.
Pilote ! c'est pourquoi ne saurais trop le dire,
Le mieux que tu pourras devers la côte vire ;
Afin que lorsqu'en vue il seront nos vaisseaux,
Du port en même temps entrions dans les eaux ;
Lors tu pourras lacer une ou bien deux bonnettes,
Afin que sans danger nous approchions plus près ! »

Et lorsque de la côte ils furent tout auprès,
Que l'on distinguait tout sans secours de lunettes,
Pas un des matelots ne put dire, de fait,
Quel était le pays duquel on approchait ;
Si que Bér yn voulant dans cette circonstance
Des pensers d'un chacun s'éclairer par prudence,
Fit mander deux marins de chacun des vaisseaux
Pour avoir, en conseil, leurs avis spéciaux,
Et puis incontinent leur parla de la forte :
L'aspect de cette ville et plaît et reconforte,
Cependant ne savons, c'est un fait avéré,
Parmi ses habitants comment on se comporte ;
M'est avis, ce serait un moyen assuré
De connaître ces gens, que seul d'abord j'y fusse
Afin de m'enquérir de leur gouvernement,
Et prévenir ainsi par légitime astuce
Les torts qu'une imprudence amène trop souvent.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? Si croyez cette marche
Conforme à la raison, sus ! vers ce but je marche ! »
Tous ils furent d'accord, à l'unanimité,
Que ce moyen était le seul, en vérité,
Qui fut le plus prudent, et le plus profitable,
Et qu'il mènerait tout à bien, c'était probable ;
« Car, » poursuivit Bér yn, « si je suis reçu mal,
Ailleurs irons chercher monde plus amical. »

Mais vous tous maintenant qui lisez cette glose
De merveilleux allez entendre quelque chose :
Dans l'univers entier nul peuple ne vécut
Plus faux et plus trompeur ; et même ment qui fut
Plus rusé, plus retors que les gens de la ville
Où Bér yn s'en allait en quête d'un asile.
Ces gens avaient entr'eux pris un moyen subtil
Donner à l'étranger à retordre du fil,
Sitôt que dans leur port arrivait un navire
Chacun d'eux se cachait sans rime ni raison,
Immédiatement au fond de sa maison,
Et nul ne se montrait au-dehors. — à vrai dire,
Ce peuple cependant n'était pas bien malin,
À la méchanceté, mais il était enclin,
Ce qui tournait souvent pour lui de mal en pis,
Comme vous le saurez, si vous daignez me lire.

Bér yn se requinqua, se fit beau, m'est avis,
Ainsi qu'il appartient à Marchand bien appris,
Puis sur un palefroi bel à voir, je vous jure,
Un page à ses côtés, sut tenter l'aventure.
Il chevaucha d'abord le long de la cité,
Sans pouvoir rencontrer une âme, en vérité,
De chacun des côtés les portes étaient closes,
Ce qui l'étonna fort ; pourtant il fut plus loin,

Et reluqua bientôt arrangée avec foin
Toute fraîche et nouvelle, et couverte de roses
D'un Pourvoyeur public la gentille maison,
Si qu'il s'y dirigea ; le voulait la raison.
La porte cette fois étant ouverte grande,
Au galop il entra risquant la réprimande.

De ce logis le Maître était, ne fais erreur,
De toute la cité l'homme le plus trompeur,
Tout ce qu'il agrippait par trahison, par ruse,
Il vous le partageait, — ce n'était une buse
Pourtant, — avec les liens — les gens de son métier,
Gens de sac et de corde et du genre épervier.
Adonc notre Bér yn laissant là sa monture,
Devers l'intérieur s'avança d'aventure.
Et subito trouva l'homme de la maison
Qui jouait aux échecs, jeu de combinaison,
Avec un sien voisin, très madré personnage,
De son même acabit, et fait à son image.
Mais sitôt que le dit homme de la maison
Eut aperçu Bér yn, sitôt en pâmoison
Il laissa là son siège, et parla de la sorte :
« Ici, béni soit Dieu ! quel bon vent vous apporte ?
Que ne m'est-il donné, pour vous fêter, d'avoir
Toutes choses à gré pour mieux vous recevoir ;
Mais vous excuserez dans cette circonstance
Mes moyens exigus et leur insuffisance. »
Car il savait très bien le rusé magister
De Bér yn en voyant les vêtements et l'air,
Que sur les cinq vaisseaux qu'on voyait à distance,
Il devait bien avoir autorité, puissance ;
C'est pourquoi l'entourant des foin s d'un bon accueil,
Il le prit par la taille, et puis dans un fauteuil
Le força de s'asseoir ; — avec grand'déférence

Arrangeant le couffin, — en remboursant l'essence.
« Grand Dieu ! » poursuivit-il, « ce jour est un beau jour
Qui vous amène ainsi dans mon propre séjour,
Parlez ! en quelque chose et si je puis vous plaire,
Ordonnez ! Vous servir est ma plus grande affaire !
L'autre bourgeois finot s'en vint à pas de loup
Et très courtoisement auprès de son compère,
Et lui dit à voix baffe, et cependant bien claire :
« Ce très noble Étranger le connaissez beaucoup ?
Vous l'avez vu déjà ? » .— « certes, et comme à mon
frère

Je voudrais en tout point lui faire ici plaisir,
Car vrai, dans son pays, le dis en conscience,
C'est un homme de poids, un homme d'importance !
— « Seigneur ! dit le second des bourgeois, sans mentir
Vous trouverez chacun dans notre grande ville
Prêt à vous seconder, prêt à vous être utile. »
« C'est sûr ! » repartit l'autre. Et puis près de Béryn
Ce maître du logis de l'installer soudain,
Le priant instamment lui tenir compagnie,
Tandis qu'il s'en allait lui, veiller sa mégnie,
Afin que tout d'abord on eut foin du cheval.
« Pour tout cœur bien placé le foin d'un animal, »
Dit-il, « est le premier besoin que ressent l'homme
Il s'oublierait plutôt, quand il est gentilhomme !
Et puis, » ajouta-t-il, « je veux veiller au vin
Afin de m'assurer le meilleur, le plus fin. »

D'un accueil si soudain, de si franche nature
Béryn fut tout d'abord honteux, je vous assure ;
Cependant le bourgeois s'assit auprès de lui,
Sans façon le priant, s'il n'y voyait d'ennui,
De lui dire son nom, son pays, sa famille ;
Et lui ne trouvant pas la tâche difficile,

Répondit sur le champ : On me nomme Bérÿn,
 À Rome je suis né, si que je suis Romain.
 De plus j'ai cinq vaisseaux de ce port sous les brises,
 Cinq vaisseaux bien gréés, chargés de marchandises,
 Mais je m'étonne moult que l'homme de céans
 Ait pour me recevoir vraiment prit tant de peine,
 D'où cela peut-il donc venir ? »— « Chose certaine,
 Seigneur ! dit le bourgeois, ce sont vrais compliments :
 Maintes et maintes fois, sachez le bien, cet homme
 Visita vos marchés ; — et m'est avis qu'à Rome
 Il a reçu le jour. »— « Oh ! s'il en est ainsi
 Il se peut qu'il m'ait vu, comme le prouve ici
 Son accueil courtois ; — mais par le fils de Marie :
 Moi, ne l'ai point connu, le dis sans menterie ! »
 Sur ce, revint à point le Maître du logis.
 Or le madré compère avait, je vous le dis,
 De l'innocent Bérÿn interrogé le page,
 Il avait de l'enfant excité le langage,
 Et connaissait par A plus B tout son Bérÿn,
 Et sa mère Agéa, la Ramé, son chagrin,
 Si que serré sur tout, à tout pouvant répondre,
 Et certes ne risquant que l'on put le confondre :
 « Hélas ! mon doux Bérÿn ! » dit-il, en revenant,
 Dire que sous la pierre Agéa maintenant
 Gît froide, inanimée, — et n'est plus que poussière !
 L'Agéa de mon cœur, votre adorable mère !
 Dieu lui donne là-haut un éternel bonheur,
 N'ai jamais eu d'amie aussi chère à mon cœur !
 Et vous voilà Marchand ! Vous êtes mon confrère,
 Vous l'unique héritier d'un aussi noble père !
 Qui donc a pu vous mettre en tête un tel dessein ?
 À mon anxiété, répondez, ô Bérÿn !
 Je suis au désespoir, vrai, sur ma conscience,
 De voir que vous avez si misérable chance ;

Vous êtes sans amis, mais il faut ici-bas,
Faire fi du chagrin et chercher du soulas.
Puis d'ailleurs vos vaisseaux, cinq beaux vaisseaux, je
 pense,
Malgré vent et marée arrivés à bon port,
Bientôt dans votre coffre auront mis l'abondance,
Et devront, c'est certain, amender votre fort.
Quand nous aurons dîné, par la Croix ! je le jure,
En dedans, en dehors, irons les visiter,
Avec nous, nous prendrons du bon vin d'aventure,
Et puis nous boirons sec pour ne nous attrister. »
Ils s'assirent alors, puis d'abord se lavèrent,
Et sans désemparer abondamment mangèrent ;
Notre Bourgeois était un homme bien nourri,
Qui de voir un dîner n'était jamais marri.
Quand ils eurent fini, la nappe fut ôtée,
Puis sur la table on mit un fort bel échiquier ;
C'est lorsque le guignon de façon effrontée
Sembla contre Béryn s'attacher sans quartier.
Cet échiquier était un échiquier d'ivoire,
Avec échecs d'azur, aussi de couleur noire,
C'était frais, gracieux et pimpant au total.
« Ici, vous trouverez pour le moins un égal,
Qui pourra bien vous faire échec et mat Messire, »
Soudain, dit à Béryn, grimaçant un sourire,
Notre Bourgeois retors, en s'assumant l'air fin
D'un profond connaisseur. — « Possible ! » dit Béryn,
« Possible aussi que non !... je ne saurais le dire ;
Et n'était qu'il me faut aller vers mes vaisseaux,
J'essaierais voir du jeu quel serait le héros. »
Repartit le Bourgeois : « Il n'y a rien qui presse
Aller vers vos vaisseaux, ils ne sont point encor
Arrivés dans le port, l'assure dans mon for,
Car sans reproche j'ai par trois fois dans l'espèce

Envoyé m'enquérir de ce qu'il advient d'eux.
Plaçons donc les échecs, escrimons-nous tous deux,
Vous serez le premier à me faire une entaille. »
Et les échecs placés, commença la bataille.

Des trois premiers combats Bérbyn sortit vainqueur,
Au quatrième il fit échec et mat d'honneur !
Le bourgeois qui n'en put... Mais lui riait sous cape,
C'est que sous le Bérbyn, il tendait une trappe.
« Messire, » fit Bérbyn, « cessons, cessons ce jeu,
Vous le savez de relie, à ce, pas de milieu,
Si dans un jeu n'est pas égale la partie,
On n'y rencontre plus plaisir, mais apathie,
Donc je vais vous quitter, mais garde, sans mentir
De votre bon accueil le plus doux souvenir. »
— « Nenni, courtois Bérbyn, ce n'est pas chose à faire
Ne vous en irez pas ainsi, du moins l'espère ;
M'est avis qu'aux échecs lorsque je joue au jeu,
Ce n'est jouer vraiment si ne mets un enjeu ;
Ce n'est pas plus jouer que si d'une sonnette
On agitait le fil quand dans l'intérieur
Nul ne serait là pour répondre à la clameur :
Décocher dans le vide un dard à l'aveuglette
M'irait presque aussi bien ; mais pour le prochain jeu
Si vous voulez, Seigneur, que fassions un enjeu,
Et que des deux côtés convention soit faite
Que celui qui sera par l'autre échec et mat
Fera la volonté du vainqueur du combat,
Faute s'il se dédit d'ingurgiter en somme
Toute l'eau de la mer, — tope ! je suis votre homme
Croyant jouer bien mieux que le bourgeois, Bérbyn
De suite y consentit par la main sur la main.
Cependant que des gens qui faisaient galerie
Autour des deux joueurs savaient quelle avarie

Attendait ce Bér yn ; car ce Bourgeois était
D'échecs un beau joueur, — même le plus parfait
Qu'on eut trouvé, je crois, du pays à la ronde.
Mais en cela Bér yn ne connaissait son monde,
Il plaça les échecs, et prit un plus grand soin
Au jeu qu'auparavant, — il en avait besoin !
Le bourgeois réfléchit longuement avec calme
À chaque mouvement pour mieux gagner la palme
Si qu'en une heure ou deux il eut frappé Bér yn
Quelque peu sur la hanche, et si bien qu'à la fin
Bér yn eut le dessous. Il eut voulu maudire,
Ce Bér yn qui pestait plus que ne saurais dire,
Pourtant il fallait bien qu'il endurât son sort,
Il faut se résigner quand on n'est le plus fort.
Vaillant contre vaillant n'a pas même fortune,
L'un survit au combat, l'autre gît sur la dune.
Et maintenant un mot qui me vient à l'esprit,
Mot de philosophie, — et comme tel écrit :
Dès le commencement celui-là qui prend garde
À ce qui doit venir-à la fin par mégarde,
Ne va pas déplacer, m'est avis, le buisson
Par lequel la fortune adverse sans façon
D'emblée entre chez nous ! — Mais hélas ! la jeunesse
Dans l'univers entier n'a pas cette sagesse ;
Il en était ainsi de ce pauvre Bér yn
Qui se trouvait en train perdre son Saint Frusquin.
Bér yn jouait serré, mais toute sa prudence
Ne pouvait suppléer au défaut de science.
Le bourgeois cependant fit demander le guet,
« Aux Sergents il avait à remettre un placet, »
Disait-il ; et sitôt qu'ils furent dans la salle
Ils marchèrent de-ci, de-là, foulant la dalle
Comme s'ils ne savaient rien de rien, c'est un fait,
Quoiqu'ils sussent très bien du bourgeois le projet ;

Ne vous étonnez pas, de façon subreptice
S'ils guettaient ce Béryn pour le prendre au total
Sitôt que le bourgeois donnerait le signal ;
Car arrêter les gens tel était leur office.
Seigneur ! que voulez-vous que fasse un simple agneau
Parmi de vilains loups en voulant à sa peau ;
Il ne peut s'en tirer, la chose est bien certaine,
Qu'en laissant le pauvre des flocons de sa laine.
Ah ! mon ami Béryn, tu peux être grognon
Car tu nages, mon fils ! en plein dans le guignon !

La salle cependant de monde était remplie,
Béryn levant la tête, avec mélancolie
Vit les Sergents montrer leurs masses, — il comprit
Qu'il était fait au même, — et pour lui tout fut dit.
« C'est à vous de jouer, » dit le Bourgeois, « Messire,
Avancez ! Vous avez le dessous, je puis dire. »
Et chacun commença raconter à chacun
Le pacte, le contrat fait entr'eux en commun.

De se sauver pendant qu'il cherchait une chance
Sans pouvoir la trouver ; dans son impatience
Béryn tout ahuri joua ; lors à son tour
Le bourgeois enleva sur le champ une tour
Sans perdre aucun pion, ce qui rendit colère
Béryn, qui dans son for, je ne saurais le taire
Maudit le jour et l'heure où le bel échiquier
Avait du jeu chez lui rallumé le brasier,
Mais à quoi servait-il ce remords rétrograde,
Puisqu'il était en plein tombé dans l'embuscade ?
Du moment qu'il vit qu'il serait échec et mat,
Son teint devint blafard, et piteux son état.
Le bourgeois dit alors : « Sus ! Venez tous voir comme
À l'instant il est fait échec et mat cet homme. »

Sur ces mots il joua criant : « Échec et mat !
 Je reste, » ajouta-t-il, « le vainqueur du combat ! »
 Les sergents étaient prêts, et soudain par la manche :
 Ils saisirent Béryn. Pourquoi mettre la main
 « De la sorte sur moi ? » dit aux Sergents Béryn :
 « Ici de m'insulter avez-vous carte blanche ?
 Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit... » Dit le premier Sergent :
 « De la force il ne faut méconnaître un agent,
 Il ne faut barguigner, je parle comme un livre,
 Par devant l'Intendant sur l'heure il faut nous suivre ;
 Lui seul en sa sagesse, il peut juger du cas :
 Allons sus ! en avant ! sus ! emboîtons le pas ! »
 « Doucement, » dit Béryn, « que sert la violence ? »
 — « Point de raisonnements — et dans les rangs
 silence !
 Marchons, vite marchons et trêve aux altercas, »
 Reprirent les Sergents ; nous n'avons, c'est notoire,
 Aucun besoin ici d'entendre votre histoire. »
 — « Si fait ! si fait ! Messieurs, de grâce écoutez-moi,
 On n'arrête les gens sans leur dire pourquoi :
 Aux échecs j'ai joué ; — j'ai perdu la partie,
 C'est affaire à régler, dans ce, point d'argutie,
 Entre mon Hôte et moi, pourquoi vous en mêler ?
 Avec vous, c'est certain, n'ai rien à démêler ! »
 En gésolréutant de la maison le Maître
 Fit un cri fort hideux l'abominable traître !
 « Penses-tu me flouer dà ? » dit-il à Béryn,
 « Vois-tu, quoiqu'il arrive, il n'en sera rien certes,
 De moi ne recevras aucune injure ; — alerte !
 Va plus vite que ça, — près l'Intendant enfin,
 J'expliquerai mon cas. » — « Mon hôte, qu'est-ce à
 dire ? »
 Soudain reprit Béryn, — « c'est histoire de rire
 Ce que vous dites là quoiqu'assez peu courtois,

Vous m'avez répété tantôt, et mille fois
 Que connaissiez mon nom, mon pays, et ma mère
 — « Si je l'ai dit, c'est que, ça m'était nécessaire :
 Mais il n'en était rien. Voulais, c'était mon but
 T'attraper dans mes lacs, c'est fait ! maintenant zut !
 Je me moque de toi, je te tiens dans mon piège,
 Et tu n'en sortiras, je t'en donne mon pleige ! »
 En creusant chaque pas, tout en causant entr'eux
 Dans la salle du juge, ils entrèrent tous deux.
 Cet Intendant, ce juge, avait pour nom Évandre,
 Était rusé, subtil, n'avait pas le cœur tendre,
 Si qu'il était hardi celui qui devant lui
 Osait porter sa plainte ou narrer son ennui.
 À ses côtés était, lui servant d'acolyte,
 Un bourgeois très futé, Prévot de la cité,
 Hannibal de son nom, grand donneur d'eau bénite,
 Qui n'avait son pareil pour la subtilité.
 De Béryn l'Hôte alors narra d'une voix ferme
 Entre Béryn et lui ce qui s'était passé,
 Et ce qui du procès avait été le germe,
 Et comme quoi Béryn s'était cadennassé.
 — « Maintenant que tu viens d'entendre cette histoire, »
 Fit alors l'Intendant à Béryn, « je dois croire
 Que tu n'ignores plus quel est ton malheur ;
 Tu t'es cru le plus fort, et l'on t'a fait au même,
 À présent tu ne peux sortir de ce dilemme :
 Faire la volonté de l'Hôte ton vainqueur,
 Ou boire tout d'un coup, ou bien par écuellée,
 On t'en laisse le choix, de la mer l'eau salée.
 Entre ces deux moyens il t'en faut choisir un,
 Avise par toi-même ou consulte quelqu'un.
 Pour vous rendre à tous deux la meilleure justice
 Je ne saurais mieux dire : on ne te fera tort
 Si je puis l'empêcher ; mais choisis tout d'abord ;

Et ne me blâme en rien, dans le libre exercice
De tes pensers puisés au for intérieur,
Si de ces deux partis ne choisis le meilleur. »
Béryn fut atterré ; — ce n'était pas merveille !
Car il ne s'attendait à demande pareille.
Adonc à l'Intendant il dit : « J'en fais l'aveu
Vous répondre à l'instant, je ne le pourrais guère,
Laissez-moi la journée, et si le ciel m'éclaire,
Je répondrai demain avec l'aide de Dieu ! »
« Alors, » dit l'Intendant, « il vous faut pour ce faire
Donner caution, c'est du dernier nécessaire. »
« Écoutez ! dit soudain le Prévot Hannibal :
« Il a dans notre port cinq vaisseaux au total,
Si moi, comme Prévôt, pour notre garantie,
J'en opère saisie, on peut par sympathie
Lui laisser le délai qu'il désire obtenir. »
— « Bien parlé ! » dit Évandre, « il doit y consentir,
Cependant écoutons ce qu'il voudra nous dire. »
— « J'y consens, » dit Béryn, « puisqu'il le faut,
Messire ! »

Lors pour aller saisir les cinq vaisseaux soudain
Hannibal se leva, l'accompagna Béryn,
Et tous deux en causant tout comme ils faisaient route :
Je t'ai sauvé, Béryn, d'une immense déroute, »
Dit Hannibal, ta cause est meilleure à présent,
Et si de mes conseils tu fais cas suffisant,
Tu n'auras, je le crois, du sort pas à te plaindre,
Et de tout ce procès bien peu de chose à craindre.
Sans plus ample délai tu fais bien que demain
Il te faudra répondre au tribunal, Béryn,
Si tu n'as pas demain une réponse prête
Sur ta tête Dieu fait quelle immense tempête !
De fuite il me faudra leur livrer tes vaisseaux,
Je m'y suis engagé ; je ne puis m'en dédire ;

Mais pour leur chargement, pour ça, *nescio vos*,
Je n'en suis responsable. Or de chaque navire
À terre si tu mets le complet chargement,
Par contrat, je le prends, au plus haut prix vraiment ;
Que si tu veux d'abord visiter ma demeure,
Viens avec moi, c'est près d'ici que je demeure,
Tu verras, j'ai chez moi deux ou trois entrepôts
Qui de notre cité certes sont les plus beaux.
Quand seras convaincu de ma richesse extrême,
Aussi de mon côté quand j'aurai par moi-même
Vu ce que tes vaisseaux portent de précieux,
Nous ferons un marché superbe entre nous deux
Qui rendra rouge encor ton visage si blême ! »

« Grand merci ! » dit Bér yn, si n'enfreins pas la
loi,
De faire un tel marché, serai charmé ma foi ! »
— « À mon risque et péril, parbleu ! je fais l'affaire
Elle me va, Bér yn, je le dis sans mystère, »
Repartit Hannibal. Et sur ce, tous les deux,
Tout en continuant de deviser entr'eux
S'en furent d'Hannibal visiter la demeure,
À sa description du tout inférieure,
De marchandises pleine, et certes dépassant
Ce qu'il imaginait du Prévot commerçant.
Puis quand tout fut montré, qu'on eut vidé la coupe
Ils montèrent soudain tous les deux en chaloupe,
En hâte, de Bér yn pour gagner les vaisseaux ;
Et quand cet Hannibal en détail comme en gros,
Eut vu le chargement : « La marchandise est bonne, »
Dit-il, « ami Bér yn, ce serait monotone
D'en dire davantage. Allons faites chez moi
Débarquer tout cela, puis c'est là notre loi,
Vous choisirez parmi mon tas de marchandises

Ce qui pourra le mieux faire pour vos emprises,
Et tous vos cinq vaisseaux, ce sera merveilleux,
Seront vite remplis : — je ne puis dire mieux.
Que si ce marché-là vous voulez le conclure,
Tenez conseil avec vos hommes d'aventure.
Moi je ne puis rester plus longtemps avec vous,
Il me faut vous quitter ayant un rendez-vous ! »

Voyant que le Prévôt lui faussait compagnie,
Béryn soudainement appela sa mégnie,
Pour prendre son conseil ; mais d'abord il narra
Ses tribulations, sa honte et cætera,
Pour avoir aux échecs été lui fait au même ;
Et puis il demanda ce qu'en ce cas extrême
Il convenait de faire, enfin si mieux valait
Faire avec le Prévôt le marché qu'il offrait.
Chacun dit son avis, différant l'un de l'autre,
Car l'avis du voisin est rarement le nôtre ;
Or ce serait trop long que de vous dire ici
De chaque conseiller les mais, les car, les si,
Finalement suffit de dire que l'échange
Leur parut à chacun mieux sans comparaison,
Si qu'emboîtant le pas, se formant en phalange,
Ils furent d'Hannibal vers la vaste maison.

Maintenant écoutez, et vous allez entendre
La plus audacieuse et laide trahison
Que l'on puisse inventer, — que l'on puisse comprendre.

« Entre ! » dit Hannibal, sitôt qu'il vit Béryn
Avec sa compagnie, « entre et choisis soudain
Selon notre contrat tout ce qui peut te plaire. »
Or la maison était déserte en vérité,
Ce n'était difficile en faire l'inventaire,

Car tout avait été strictement emporté,
 Par ordre d'Hannibal, lorsque parmi la tourbe
 Des gens de ce Béryn, il mijotait sa fourbe.
 Quand le pauvre Béryn vit vide la maison,
 Qui contenait naguère, avant la trahison
 Du Prévôt, un faisceau de riches marchandises :
 « Je ne fais, » pensa-t-il, « que d'énormes sottises,
 Je suis perdu, c'est sur ; » et croyez que son cœur
 Ne fut, comme l'on dit, pas du tout à la noce ;
 Il se rua dehors dans une humeur atroce,
 Et se mordant la lèvre avec rage et fureur,
 Il se mit à courir avec vitesse et force
 Vers ses vaisseaux, étant séduit par cette amorce,
 Qu'ils n'étaient déchargés tous qu'incomplètement,
 Et qu'il pourrait sauver un peu du chargement.
 Mais las ! peine inutile, inutile vitesse,
 Il trouva que complète elle était sa détresse.
 Par l'ordre d'Hannibal venus secrètement
 Trois cents hommes avaient tout pris rapidement.
 Alors, vers Hannibal, Béryn d'un pas rapide
 S'avança furieux ; mais lui sans s'émouvoir
 Il fit face à Béryn :— « Pourquoi broyer du noir,
 Et puis à ta colère ainsi lâcher la bride ?
 Bel et bon tu le sais, tes vaisseaux sont saisis,
 Quand à leur chargement, il est mien, te le dis.
 Tenons notre contrat, nous avons fait affaire,
 On ne sait avec toi, parole, comment faire ?
 Tu veux, tu ne veux pas, ne sais que terminer,
 Tu n'es jamais content ; dans ma longue existence
 N'ai connu ton pareil ; — confiant dans l'inconstance,
 Même le noir démon tu le ferais damner !
 Oh ! Puisque je te trouve en une humeur pareille,
 C'est devant l'Intendant que nous irons. — Merveille !
 S'il ne nous fait justice immédiatement,

Et si notre marché n'a pas ton agrément. »
« Nenni ! » reprit Bér yn.— « Ça te pend à l'oreille. »
Repartit Hannibal, que le veilles ou non
Je m'en moque pas mal ! si le veux, je t'accuse,
Comme Prévôt le puis ; et tu n'as pas d'excuse
D'esquiver mon pouvoir. Ce n'est du galbanon !
Mais mon autorité certes est fort étendue,
Et ta vie, en mes mains, peut avoir courte issue.
Allons ! prends ton cheval et cesse tout ce bruit
Ne le sais-tu donc pas, dà ! que trop parler nuit ! »
Alors d'un cœur chagrin rentrant en lui sa peine,
Bér yn prit son cheval, puis à ses gens tout bas
Dit : « Vers mes cinq vaisseaux allez tout d'une haleine,
Viendrai quand je pourrai ; car suis dans vilains
draps ! »

Et maintenant je dis à ceux qui de ce conte
Se font les auditeurs, esclaves ou Seigneurs,
Ou de l'humanité plus ou moins serviteurs,
Que sagesse, vertu, prudence — en fin de compte
Ne servent à grand'chose, ou pour mieux dire à rien,
Si le hasard, le sort s'acharne comme un chien
Sur nous qui n'en pouvons. À quoi sert la richesse,
À quoi sert la bonté, voire la hardiesse,
Le haut lignage et l'or, l'esprit et la bonté ?
Je le répète à rien, — si le sort n'est maté !

Adonc et pour passer vite ment sur les choses,
Il fut dit, convenu, parmi toutes ces gloses,
Que Bér yn aurait tout le jour avant demain
Pour mieux se consulter ; — si qu'il se mit soudain
En devoir de gagner ses vaisseaux ; — mais bernique
Il en trouva plus d'un pour lui faire la nique,
Car par toute la ville on glosait, on riait

Parbleu ! de ce qu'au même il avait été fait ;
Et chacun à part foi se plaisait à l'idée,
Par la ruse agripper un peu de sa glandée.

Cependant ce Bérυν effrayé chevauchait
De colère étouffant ; son page le suivait,
Il n'était pas bien loin qu'un aveugle hydrophobe
Sans dire un mot le prit par le pan de sa robe,
En hurlant, en criant comme une virago
Ces mots sacramentels : « Haro ! haro ! haro ! »
Se supposant l'objet d'une plaisanterie
Bérυν piqua des deux ; mais avec brusquerie
L'aveugle le saisit des deux mains, et lui dit :
« Tu penses m'échapper, mais malgré ton esprit,
Et ta richesse aussi, de toi j'aurai justice,
Et tu ne fileras, je t'en donne notice
Qu'après avoir tâté quelque peu de la loi ! »
Bérυν voulut passer et forcer la consigne,
Il le voulut en vain, — la foule en double ligne
Lui ferma le chemin, criant en désarroi :
« Quoique riche il vous faut vous soumettre à la loi. »
— « Certes, » reprit Bérυν, « ne vais pas à l'encontre,
Mais quel tort ai-je fait ? Voyons ! qu'on le démontre !
— « De plaider, » dit l'aveugle, « ici n'est pas le lieu,
Car ici nous n'avons aucun juge pardieu !
Mais l'Intendant Évandre, il sera notre juge,
Et lorsque devant lui j'aurai sans subterfuge,
Tout bonnement narré mon cas et mon grief
Nous verrons si tu peux, excuser ton méchef.
Et maintenant mon Dieu, mon adorable Maître,
Merci de me livrer enfin cet affreux traître !
Tu te moques pas mal si je vais demi-nu,
Toi mon associé jadis, c'est bien connu,
Qui n'a jamais voulu, malgré mon vœu contraire

Me payer mon quantum après notre inventaire ;
Mais ne m'échapperas certes pas aujourd'hui
Et me paieras les fruits d'un long, bien long ennui ;
Car ainsi que le dit un proverbe vulgaire,
La vérité toujours a son jour sur la terre. »
Ainsi parlèrent-ils jusqu'à ce qu'au total
Ils furent tous les deux devant le Tribunal.
L'aveugle, le premier, s'exprima de la sorte
Messire l'Intendant, oh ! prêtez-moi, main-forte
Comme le veut la loi pour l'amour de Celui
Que vendit le Judas, — car voici qu'aujourd'hui
Je vous amène ici l'homme qui sur la terre
M'a fait le plus de mal, je ne saurais le taire.
Messire, devant vous, me suis plaint maintes fois
D'avoir été trahi, laissé tout de guingois,
Comme quoi, certain jour, un homme, un vilain homme
Sur son air qu'on aurait pris pour un gentilhomme
M'avait si bien leurré par des mots captieux,
Qu'ensemble, tous les deux, nous avons changé d'yeux ;
Eh bien ! l'homme ici près est la même personne ;
Il ne veut l'avouer, mais c'est la bailler bonne !
Moi je ne pensais pas avoir hypothéqué
Pour si longtemps mes yeux, car nous avons troqué
Pour un temps seulement ; — c'est la vérité vraie :
Mais parce que mes yeux n'ont pas la moindre taie
Le voleur les retient ; si que faute des miens,
Ma parole ! ne peux rien voir avec les siens.
Vous m'avez toujours dit, fidèle est ma mémoire,
Que pour ce tort affreux de méchanceté noire,
Vous ne pouviez rien faire avant que l'homme ici
Ne fut présent ; Messire aujourd'hui le voici :
Ne le laisserez fuir, pour cela je l'espère,
Car m'avez toujours dit pour calmer ma misère
Que si pouvais jamais le pincer le gremlin,

Il lui faudrait payer mon immense chagrin.
Puisque vous le tenez, quoique sans doute il bisque,
De le laisser partir ne courez pas le risque,
Avant qu'il n'ait rendu, ce vil astucieux,
Mes yeux, mes pauvres yeux ; je veux, je veux mes
yeux !

« Béryn ! » a dit Évandré, « entends-tu comme il plaide,
Avec subtilité... que Dieu te soit en aide ! »

Béryn resta muet, atterré, ne dit mot,
Et ce fut son salut ; on le verra bientôt.
Car s'il eut mal parlé de son rude adversaire,
Ou bien s'il eut dit non ; c'eut été grand'misère ;
Dès lors il eut été, devenant négatif,
Défait à tout jamais, c'est un fait positif :
C'est qu'ils étaient ces gens de grands jurisconsultes,
De la loi du *probat*, non de moyens occultes,
Se servant chaque jour ; si que l'affirmatif
Devait prouver son fait sans abrégatif.
Et voilà la raison qui faisait qu'à toute heure
Les gens de ce pays vous mettaient en demeure
Un homme pour un fait qui n'avait existé,
Mais qui venait en aide à leur perversité
Pour lui voler ses biens par quelque tromperie,
La règle de leur vie étant la fourberie.
L'aveugle savait bien qu'il eut perdu son temps
À poursuivre Béryn pour de la marchandise,
Ses vaisseaux étant pris, tout étant en suspens,
Selon lui c'eut été commettre une sottise ;
Mais en le poursuivant pour réclamer ses yeux,
Ou bien pour lui payer une amende à ce gueux,
Si Béryn les gardait, il avait l'avantage
Jusqu'à ce qu'il payât le tenir en otage ;
De l'aveugle voilà cependant par Saint-Luc

Quelle était la marotte et quel était le truc !

Béryn, répétons-le, demeura sans parole.
Prends garde, « dit Évandre, à ne faire une école,
Ne va pas oublier, Béryn, c'est capital,
Que tu réponds ici devant un Tribunal ! »
« Messire, » dit Béryn, « ça ne servirait guère,
Que répondisse ici, sans l'aide d'un conseil,
La présence d'esprit, des hommes le soleil
Me fait défaut d'ailleurs, et n'ai plus de lumière.
Voilà pourquoi j'implore auprès de votre Honneur
D'ajourner à demain, comme insigne faveur
Ma réponse à ces faits qu'à tort certes on m'impute,
Car vrai, je n'y saurais répondre à la minute. »
— « De par Dieu ! je l'accorde, et qu'il en soit ainsi !
Repartit l'Intendant ; tu peux sortir d'ici. »
Béryn donc prit congé croyant bien, vous l'assure,
Qu'il pourrait s'éloigner sans nouvelle aventure,
Mais à peine était-il monté sur son cheval,
Que voilà qu'une femme arrête l'animal !
Elle avait un enfant dans les bras cette femme.
Et bien forte la poigne ; — oyez ! voici sa gamme :
Messire ! avez bien tort de vouloir vous hâter,
Ne pouvez m'échapper, donc il vous faut rester,
Car bien que vous n'ayez l'air de me reconnaître,
Avec vous j'ai couché souventefois mon Maître !
Adonc vers l'Intendant vite il vous faut venir
Entendre le narré que serai sans mentir :
M'abandonner ainsi ! mais c'est une infamie !
Moi qui vous aimais tant ! sur ma faiblesse hélas
Malheur ! trois fois malheur ! Mais la femme en tel cas
Quand elle aime est toujours atteinte d'ophtalmie !
Oh ! j'ai beaucoup souffert depuis tantôt deux ans,
Mais devant l'Intendant, maintenant vous attends

Béryn tout confondu, ne sachant plus que faire,
Étant poussé, pressé de par le populaire ;
De nouveau fut contraint à son corps défendant
Une troisième fois d'aller vers l'Intendant !

Maintenant, oyez tous, c'est presque à n'y pas croire
Comment cette drôlesse arrangea son histoire.

Avec un teint blafard et de pâles couleurs,
Une voix étranglée et nageant dans les pleurs,
Elle dit : « Devant vous j'ai comparu, Messire,
Oh ! bien souventefois ! pour me plaindre et vous dire
Comment, sans nul secours, ni consolation,
Le père de mon fils, abomination !
S'est détourné de moi, me laissant dans sa haine
Enceinte que j'étais, patauger dans la peine,
Si que, dans ma misère, et pour nourrir ce fils,
Dans mon malheureux sein que l'infâme avait mis,
Il m'a fallu souvent vendre mes pauvres hardes,
Car n'avais pour manger que de vieux choux, les
 cardes ;

Jamais, femme, je crois, n'ayant sou, ni denier
N'a vécu de si peu dans l'univers entier,
Et cependant, Seigneur, j'étais une luronne
Qui pour gagner sa vie eut certes eu la main bonne,
Mais comme il me fallait soigner l'enfant d'abord,
Ne pouvais travailler, car c'eut été sa mort !
Et voyez-vous, Seigneur ! aujourd'hui c'est merveille
Que fois encore vivante après douleur pareille !
Allaiter ton enfant, ça me fendait le cœur
C'était comme un couteau qui dans mon sang, horreur !
Tournait et retournait ; car hélas ! pauvre mère,
De lait n'en n'avais plus assez dans ma misère !

Aussi mon incarnat, qu'est-il devenu ? Vert !
Avec ma pauvre taille, il a fui de concert ;
Et maintenant voyez ! celui qui par son vice
A causé tout le mal, il est là, devant vous,
Froid, et du ciel, je crois, dédaignant le courroux,
Ne doit-il pas payer tous les mois de nourrice ?
Puisqu'il est mon mari, qu'il n'a pitié de moi,
Punissez-le, Seigneur ! pour son manque de foi ;
S'il ose dire non, tenez voici mon pleige,
Sortirai du procès, aussi blanche que neige. »

L'Intendant prit le gage, et puis avec douceur :
« Cette plainte est piteuse, et fait grand mal au cœur, »
Dit-il, « au tribunal, ici, c'est fait notoire,
Maintes fois cette femme a conté son histoire,
Mais sans un défendant que pouvait ton effet ?
Et maintenant, Bér yn, que ré ponds-tu de fait ? »
Bér yn abasourdi demeura sans parole.
« Bér yn ! » dit l'Intendant, « dors-tu ? Dis !
veilles-tu ?
Morbleu fais ta défense, et fut-ce à l'impromptu
Ré ponds-nous une fois, rattrapant ta boussole
Si la femme a dit vrai. » — « Seigneur ! » reprit Bér yn
Sans l'appui d'un conseil, je perdrais mon latin
À répondre, c'est sûr, à votre courtoisie
Je viens donc demander, ce n'est par fantaisie,
De remettre à demain ma réponse à ce cas. »
— « Je veux bien t'accorder encore ta demande, »
Repartit l'Intendant ; — « mais si ne ré ponds pas
Demain ! comprends le bien — gare ! gare à l'amende,
Car de nouveaux délais certes tu n'en n'auras ! »

Lors Bér yn prit congé. Ce n'était pas merveille
Si son cœur commença comme vin en bouteille

À fermenter d'angoisse — à se gonfler d'ennui
Dans les choses du monde il perdait tout appui.
Il était tourmenté de chagrin, de déboire,
Et qu'il méritait ça, lui disait sa mémoire.
Béryn donc lentement s'en fut vers son cheval,
Et regarda partout, mais ne vit rien de mal.
« Précieux Dieu du ciel ! » lors, dit-il à son page,
« M'est avis, c'est certain, que nul homme à mon âge,
Ne se vit tout vivant dans un bournier pareil
Plongé, sans un ami de qui prendre un conseil.
Et cela le mérite ; j'ai dédaigné ma mère,
Elle pour moi si bonne eut dû m'être si chère !
Voilà pourquoi sur moi comme des champignons
Pullulent tour à tour et pleuvent les guignons !

Il est tant de démons dans cette grande ville,
Remplis de trahison, et d'humeur peu facile,
Qu'ils me perdront, c'est sûr. Maintenant plût à Dieu !
Que je susse comment me garer de leur jeu ! »
Sur ce dire, il mena son cheval vers son page,
Et lui dit : « Conduis-le là-bas vers les vaisseaux
Et fais-le moi garder pas très loin du rivage
Par quelqu'un de nos gens, dans un calme repos,
Moi je m'en vais à pied essayer si peux faire
De vers mes cinq vaisseaux école buissonnière,
Sur le chemin que suis, — sans risquer la prison,
Et d'être appréhendé sans rime ni raison. »
L'enfant prit le cheval, abandonnant son maître
À des réflexions ayant leur raison d'être,
Qui n'étaient pas du tout douces à caresser,
Et qu'il eut bien voulu probablement chasser ;
Car je dois l'avouer, nu comme un ver en somme,
Il eut bien souhaité, voyez-vous être à Rome !
Et ce n'était merveille en ce pays maudit,

Il risquait perdre tout, tout y compris l'esprit.

Maintenant écoutez comme en tournant sa roue
À rebours, la fortune à ce pauvre Béryn
De piteuse façon, fit une laide moue,
Puis encor le plongea dans un affreux pétrin.

Adonc Béryn s'en fut lentement vers la grève
Où ses vaisseaux étaient, mais sans donner de trêve
À ses chagrins cuisants cependant il s'assit
Moitié mort de chagrin sur une stalle, et fit
À Dieu du fond du cœur cette triste complainte :
« Dieu plein de gloire au ciel, daigne écouter ma plainte,
Toi qui de rien fis tout, pourquoi donc souffres-tu
Que ces maudits sur moi tombent à l'impromptu
M'accusant, tu le sais, dans ton omniscience,
De crimes inouïs malgré mon innocence ? »

Pendant que ce Béryn ainsi se lamentait
Sans bruit un happe chair près de lui se glissait,
Il avait nom Machaigne. Or, pour la circonstance,
Cet homme, fin matois, cuirassé d'impudence
Pour engueuser Béryn, c'est un fait positif,
S'était en un manteau comme un contemplatif
Drapé, portant en main ainsi qu'un patriarche
Un long bâton noueux pour soutenir sa marche ;
De par la ville car il avait su déjà
Les tribulations de ce fils d'Agéa !
De Béryn s'approchant, notre faux philosophe
D'un ton mielleux lui fit cette douce apostrophe :
« Le puissant Dieu du ciel qui de rien a fait tout,
Vous bénisse, gentil Seigneur, et que surtout
Pour supporter vos maux, votre douleur immense,
Il vous donne pouvoir de prendre patience ;

Si voulez me narrer de vos maux le pourquoi,
Dieu permettra peut-être à mon infime Moi
Par mes pauvres conseils de vous tirer de peine,
Comme l'ai fait souvent pour d'autres ; car par Dieu !
J'ai grand'pitié de vous ; — puis, le sais, quand on traîne
Une douleur secrète, et qu'on porte en tout lieu
Sans la communiquer jamais à son semblable,
On rend la maladie à peu près incurable ;
De vos chagrins, Messire, ôtez donc les verrous,
Parlez ! ne craignez rien ! et déboutonnez-vous ! »

« Grand merci ! » dit Bérbyn, « vous me semblez sincère,
Vous fais gré compâtir, Messire, à ma misère,
Mais si je dois ici vous confesser mon cœur,
Ne fais vraiment à qui me fier là ! d'honneur
Car l'homme qui ce jour m'accueillit à sa table,
Il m'a fait arrêter. » — « Ah ! c'est épouvantable !
Repartit le Machaigne. Quoi ! vous feriez celui
Qui depuis ce matin avez si long ennui ?
De moi ne craignez rien, vous plains courtois Messire ;
Dans cette grande ville il demeure, à vrai dire,
Nombre de gens tarés, et menteurs effrontés,
Dont les actes sont ceux de coquins éhontés,
Mais suivez mes conseils vous agirez en sage,
Et tout d'abord parlez de fuite à l'Intendant,
À Dieu, plus qu'à ses saints, nous dit un vieil adage,
Il est bon s'adresser ; et l'avis est prudent.
L'Intendant, voyez-vous, est un homme rapace
Tirant bon an, mal an grand profit de sa place,
longtemps il a voulu posséder un couteau
Joli, je vous assure, ou pour mieux dire beau,
Ce couteau m'appartient, s'il peut vous être en aide,
Pour cinq marcs seulement, tenez, je vous le cède ;
À l'Intendant alors vous pourrez le donner,

Et puis pour vous aider sortir de votre impasse,
Et vos procès divers à bien les amener,
Promettez ajouter vingt livres si ça passe,
Qu'il accepte le don, Messire, êtes sauvé,
Et pouvez, tout joyeux, au ciel dire un avé
Car vaut mieux rattraper partie au bout du compte,
Que de perdre le tout, on a moins de mécompte.
Et je veux avec vous m'en aller de ce pas
Pour le trouver, et pour lui dorer votre cas,
Vous ferez mon cousin, ça sera je l'espère,
Un bon point pour lui faire arranger votre affaire,
Et quand j'aurai tout dit, alors vous subito
Vous lui ferez cadeau de ce joli couteau ! »

Béryn le remercia du fin fond de son âme,
Et la main dans la main fut scellé le programme.
Béryn crut qu'il était en chemin d'être heureux,
Tout lui parut aller cette fois pour le mieux,
Et comme on dit souvent marcher sur des roulettes :
Mais il n'en était rien ! Qu'était-ce ? Des sornettes !

Tous deux en devisant s'en allaient cependant
Devers le Tribunal où siégeait l'Intendant.
Béryn qui dans Machaigne avait grand'confiance,
Possédait le couteau, rempli du fol espoir
Qu'il cesserait bientôt de voir le monde en noir.
Mais avant de quitter la salle d'audience
Son espoir se fondit dans un grand désespoir ;
Et sitôt que devant l'Intendant vint Machaigne,
L'espoir de ce Béryn vit la fin de son règne ;
Car le Machaigne étant tombé sur les genoux :
« Intendant ! » cria-t-il, « je me confie à vous,
Pour moi daignez, Messire, être juge équitable,
Contre ce vilain traître, — un homme abominable.

Faites-le surveiller de bien près, — autrement
Il pourrait bien quitter la place impunément.
Oh ! mon digne Intendant ! de la miséricorde !
Vous m'avez entendu vous défiler ma corde,
Me plaindre amèrement depuis sept ans, chaque an,
À cause, le savez, de mon père Mélan
Qui fut à Rome, hélas ! avec sept dromadaires
Énormément chargés pour tenter des affaires ;
Depuis ce temps, — sept ans ! oh ! Oui ! sept ans et
plus !

De mon père avoir vent bien en vain je voulus,
Mais maintenant j'en fais, oh ! je puis bien le dire,
Plus que je ne voudrais en savoir, bon Messire !

Quand Béryn entendit ce discours mensonger,
« Las ! de ce mauvais pas comment me dégager ? »
Pensa-t-il dans son cœur ; et de son pied l'empaigne
En avant fit un pas, mais soudain le Machaigne
Le saisit par la manche, et lui dit : « Nenni dà !
Tu ne fileras pas, arrête ton dada —
N'ai pas fini d'ailleurs encore mon histoire,
Et si tu m'échappais j'aurais trop grand déboire. »
Disant ces mots il prit l'autre manche à Béryn,
Et puis vers l'Intendant se retournant soudain :
« Daignez de mon histoire ouïr la fin, Messire,
Car les hommes ont beau d'ombre s'envelopper,
Un meurtre se découvre, et l'horreur qu'il inspire
Au scrutin d'un chacun ne saurait échapper ;
Faites fouiller cet homme, et sur lui, mon bon juge,
Trouverez le couteau, ce n'est un subterfuge,
Que mon père portait en quittant son comptoir,
Quand il s'en fut à Rome un bien malheureux soir ;
Le coutelier qui fit ce couteau, dans la ville
Reste, de le trouver il sera bien facile,

De mon dire il viendra prouver la vérité. »
Suffoquant de colère, et plein d'anxiété,
Sans plus tarder Bér yn dans ce moment suprême
À l'Intendant remit le couteau de lui-même.
« Mon ami ! » dit alors l'Intendant à Bér yn :
« Il faut bien réfléchir dans un cas si vilain,
Et je dois t'avertir qu'autrement ne puis faire
Qu'insister fortement pour que dans cette affaire
Tu nous livres le corps de son père Mélan,
Sa marchandise aussi, sinon gare au carcan !
À vise maintenant, avise à ta défense,
De ma bouche demain recevras ma sentence,
Tu peux te retirer ; — tu vis sur un volcan ! »

Quand Bér yn eut quitté l'Intendant de la sorte,
Que de ce Tribunal il eut franchi la porte,
Il jeta les yeux sur le vilain bâtiment
Et ferme le maudit, et très amèrement ;
Souhaitant mainte fois dans un accès de rage,
Que le feu consumât l'abominable cage.
« M'est avis, » se dit-il, « qu'homme jamais ne fut
De la forte trahi, ni jamais plus le but
Des Judas que le suis. — Divine Providence !
Que mon cœur est chagrin ! Las ! depuis mon enfance
Je n'ai voulu jamais me tourner vers le bien ;
De hanter la folie — aujourd'hui vois combien
J'eus grand tort ; — J'eusse pu certes dans ma jeunesse
Quand j'en avais le temps apprendre la sagesse,
Mais baste ! ne voulais pas être gouverné !
Ah ! maudit ! maudit soit le jour où je suis né !
Maintenant suis cinglé de par ma propre verge,
Les maux entrent chez moi comme dans une auberge,
Et de tuer mon corps pour empoigner mon bien,
Mes damnés tourmenteurs trouveront le moyen !

Et c'est demain, demain, oui demain quand j'y pense
Qu'ils doivent prononcer, disent-ils, ma sentence !
Plût à Dieu maintenant que je fusse au tombeau,
De mes chagrins n'aurais à porter le fardeau !
Vraiment j'étais aussi par trop de mon jeune âge !
Quand un jour m'avisai laisser mon héritage,
Parce que n'aimais pas Ramé !... j'ai mérité
D'être à mon tour traqué de par l'adversité !
Quand elle se mourait j'ai délaissé ma mère,
J'ai nargué maintes fois aussi mon noble père,
Est-ce merveille donc si j'en ai du chagrin !
Et contre la sagesse et contre le destin
J'ai guerroyé toujours ! Hélas ! pauvre Bér yn !
Oh ! puissant Dieu du ciel, jamais, jamais un homme
Ne fut fou comme moi ; — pourquoi quittai-je Rome ?
Moi des biens de mon père, un digne Sénateur
Héritier légitime — à sa mort possesseur !
Si j'eusse eu de l'esprit et de la bienséance,
Mon lot serait parmi les Barons que je pense !
À la chasse avec eux partagerais leurs jeux,
Et des dames aussi les déduits amoureux.
Hélas ! Si j'avais su ! Mais je ressemble à l'homme
Vexé par une puce un peu trop gastronome,
Pour mieux la suffoquer il allume un flambeau,
Et puis doucettlement l'approche de sa peau,
Tout juste pour toucher l'endroit qui le démange ;
Sans faire attention qu'il est dans une grange :
Or le feu s'éparpille et gagne en un moment
Qui gît là dans un coin la meule de froment !
Et moi j'ai fait ainsi vu Ramé, ma marâtre,
Et parce qu'elle était d'humeur acariâtre,
J'ai tout sacrifié dans mes instincts pervers
Pour m'en débarrasser : oh ! regrets bien amers !
J'eusse dû pour un temps souffrir dans le silence,

Oh ! que stupide fut ma stupide vengeance !
Maintenant me voilà grâce à ce couteau
Prêt à perdre la vie Oh ! mon fort n'est pas beau !
Et cependant pour moi ne serais mal à l'aise,
Mais pour mes gens, hélas ! c'est bien une autre thèse !
Après les frais du plaideur de tout mon pauvre bien
Pour les sustenter tous il ne restera rien.
Advienne que pourra — pour moi très peu m'importe,
Mais que je plains hélas ! ces gens de mon escorte !
Ils n'ont rien fait du tout, qu'être hélas de moitié
Dans mon malheureux fort oh ! que j'en ai pitié ! »

Et comme ce Bérin formulait cette plainte,
Il vit venir à lui virement sans contrainte,
Un pauvre Estropié, béquille sous le bras,
Genou tenu très ferme avec un échelas,
Ou plutôt une échaffe, — avec des mains tordues,
Des narines aussi grossièrement fendues.
« Hélas ! » se dit Bérin, « dois-je être de nouveau
Vexé, mécanisé par ce vilain museau ! »
Et de fuite il s'enfuit de la mer vers la grève,
Mais cet Estropié ne se donna de trêve
De le poursuivre alors, en gagnant du terrain
Sur lui, qui n'en pouvait ; ce qui fit que Bérin
Eut grand'peur, non pas tant d'un déluge de gaules,
Que d'avoir quelque engin encor sur ses épaules,
Placé de par cet homme !. aussi bien courut-il
Comme un lièvre qui veut échapper au péril ;
Mais notre Estropié que lui courait plus vite,
Et connaissait aussi bien mieux que lui le gîte,
Si qu'au bout d'un détour, c'est vous en dire assez,
Avec le dit Bérin il se vit nez à nez.
Bérin resta muet comme atteint de délire.
Alors l'Estropié lui dit : « Très cher Messire,

Ne me craindriez mie, et n'auriez nul émoi,
Si connaissiez mon cœur, mes sentiments, ma foi.
Que l'aimiez ou non aurez ma compagnie,
De vos tourments je veux conjurer la mégnie,
Et si vous conduisez d'après mes bons avis,
De tout vous sortirez vainqueur, je vous le dis.
D'abord, sachez-le bien, c'était d'un imbécile
De débarquer tout seul, et venir par la ville ;
Si vous eusse aperçu, vous eusse mis au fait
De ce que dans la ville il vous arriverait,
Avec ces faux marchands qui de par vos sottises
Ont su déménager toutes vos marchandises ;
Si vous étiez resté que diable ! en vos vaisseaux,
Il n'eut pas plu sur vous un déluge de maux,
Et vous ne feriez pas dans toutes vos misères
Par leurs suggestions viles et mensongères ! »

Béryn fit un soupir priant de tout son cœur
Qu'en paix on le lascia pour l'amour du Sauveur !
« Brave Monsieur ! » dit-il, « ne soyez en colère,
Mais laissez-moi passer je suis si pauvre hère !
Tenez, je vous assure et vous donne ma foi
Que demain quand j'aurai plaidé, s'il reste quoi
De tous mes cinq vaisseaux soit devant, soit derrière,
Un quelque chose, vous en aurez votre part,
Mais pour Dieu ! Laissez-moi me tenir à l'écart !
Et pendant que Béryn se mit à parler vite ;
L'Estropié plus près, de manière insolite
S'approcha de Béryn, du pan de son manteau
S'emparant ; mais Béryn en sentant cet étai
Laisser furtivement glisser de son épaule
Le manteau, préférant, c'était pour lui plus drôle
Perdre le dit manteau, que rester capturé
Par ce nouvel ami qu'il croyait trop madré.

L'Estropié vit tout, et le prit par la manche
De sa veste en dessous.— « Hélas ! » pensa Bér yn
« La ruse seule peut me donner ma revanche,
Et sus ! il déchira sa manche de sa main. »
L'Estropié pensa : sera perdu cet homme,
S'il n'a pas un conseil ; et comme il est de Rome
Et que j'en suis aussi, — bien qu'il ne soit pas fort,
Moi je veux l'arracher à son malheureux fort !

Ce pauvre Estropié pouvait, la chose est sûre,
À voir plus de cent ans, douce était sa figure,
Il avait longue barbe, un air franc, jovial,
Et paraissait vraiment un brave homme au total.
Il avait nom Geoffroi. Ce Bér yn pâle et blême
À grande peur de moi, » se dit-il à lui-même,
Je voudrais cependant l'aider de mon pouvoir,
Et calmer, si je puis, son fauve désespoir.
Il est fou, je le fais, mal appris et peu sage,
Mais pour cela doit-il s'abattre mon courage ?
Et voilà qu'il bondit vers Bér yn de nouveau,
Vers Bér yn qui courut jusques au bord de l'eau,
Alors et seulement se tournant en arrière,
Il vit l'Estropié sur son dos le compère !
« Hélas ! » pensa Bér yn, « maintenant suis perdu
À moins de me noyer n'échapperai mon dû ;
Ne ferai-je pas mieux de chercher un asile
Dans la mer, plutôt que retourner à la ville ? »
Geoffroi pendant ce temps avait cerné Bér yn :
« Doux Messire ! » dit-il, « me direz-vous enfin
Pourquoi vous me fuyez ? — Du ciel de par la Reine
Qui dans son saint Giron, porta sans nulle peine
Notre Seigneur Jésus, ne vous ferai de mal.
Asseyez-vous, voyons ! près de moi sur la grève,
À vos craintes et puis si ne donnez de trêve,

Appelez tous vos gens ici, ça m'est égal,
Ils feront les témoins de notre causerie,
Car ne veux pas user, moi, de supercherie,
Mais bien vous conseiller du mieux que je pourrai,
Adonc consolez-vous, et soyez rassuré. »

Et quand jusqu'à la fin Geoffroi, c'est bien notoire,
À ce craintif Bérbyn eut narré son histoire,
Bérbyn, malgré sa crainte, eut au fond de son cœur
Quelque velléité de croire à son honneur,
Et se laissant toucher par si douce éloquence,
De sortir d'embarras conçut quelque espérance ;
Dieu ! dit-il, me conseille enfin par sa bonté !
C'est que ce même jour, le dis en vérité,
Près de moi font venus avec gentil langage,
Nombre de gens subtils, porteurs d'un doux visage,
M'offrir, me disaient-ils, tant leur faisais pitié !
Leur secours spontané, leur bien chaude amitié,
Donc suis moins à blâmer si vos bonnes paroles
Me font suspectes, si les prends pour mots frivoles ;
Sur un de mes vaisseaux pourtant sans barguigner,
Si voulez, de ce pas, Monsieur, m'accompagner,
Par vos conseils je veux quelque peu me conduire,
Oui, j'y suis décidé, — dût-il même m'en cuire ! »
— « Pour lors, » fit ce Geoffroi, « dans vos vaisseaux si
moi

J'entre avec confiance, et me fais une loi
De les mettre à qui avos méchants adversaires,
Et que je rétablisse en un mot vos affaires,
Vous les faisant gagner vos procès plus ou moins,
Soit par mon éloquence ou soit par des témoins,
Et que vous obteniez, oui da, pour leur offense
Dommages — intérêts, — et le tout par mes foins,
Dites ! quelle sera Bérbyn ! ma récompense ? »

— « Si je puis me fier à vous, » reprit Bérjn,
« Serez content de moi, de ce soyez certain. »
— « Par ma foi ! » dit Geoffroy, « je vous suivrai quand
même ! »
— « Mais quel est votre nom ? » dit tout à coup, Bérjn ;
« Je veux savoir le nom du seul ami qui m'aime ! »
— « Je me nomme Geoffroi, du soir jusqu'au matin, »
Reprit l'Interpellé ; mais ici dois vous dire,
Que je ne suis pas né dans ces marches, Messire,
Quoique sois habitant depuis jà bien des ans
De cette ville où j'ai subi bien des autans ;
Car je me suis raidi contre leur infamie,
Et de leur fausseté je n'en ai voulu mie.
C'est qu'il n'est, voyez-vous, dans l'univers entier
Hommes plus corrompus, ne puis pas le nier,
Et comme ne voulais céder à leur empire,
J'ai dû bon gré, malgré, tomber de mal en pire.
Mille livres au moins telle était la valeur
De ce que possédais ; il m'a fallu d'honneur
Leur tout abandonner pour me sauver la vie,
Et par crainte de pis, ce n'est objet d'envie,
J'ai dû, depuis douze ans, que vis au milieu d'eux,
Me déguiser ainsi, dans cet état affreux
Pour leur en imposer ; roulant en ma mémoire
Les faire au même un jour, leur causer du déboire ;
Et maintenant, j'espère, et ce par mon esprit,
Nous secourir tous deux ; — entre nous soit-il dit !
Mes membres, voyez-vous, ne font de pacotille
Ils sont sains, ils font bons-au diable la béquille !
Ce disant il jeta la béquille à la mer,
Et puis sur un bahut falta d'un bond léger ;
Et puis montra ses mains tout à coup détendues,
Et puis, et de nouveau, les fit palper tordues.
Car Geoffroi vrai, c'était un homme vigoureux,

Et qui portait son âge, et de crâne manière,
Car la nature était dans ces temps plantureux
Pour tous et pour chacun une fameuse mère !
Tout maintenant hélas ! s'épuise et dépérit,
Tout, hormis le mensonge ; — oh ! celui-là fleurit,
Et pousse chaque jour de plus en plus superbe,
Ainsi que chaque jour grandit la mauvaise herbe !
Que dirai-je de plus ? Sinon que ce Geoffroi
S'assit près de Bérjn. Les Romains par ma foi !
Regardaient ce Geoffroi de façon singulière,
Et s'émerveillaient tous d'à ! de son savoir-faire.
« Maintenant, » dit Bérjn, soudain à ce Geoffroi
« Si pouvais me fier, en vous si j'avais foi,
Et si vous connaissiez un homme d'influence,
Ayant et grand savoir, aussi grande éloquence,
Et qui fut apte enfin me défendre demain,
Apte à me retirer de cet affreux pétrin,
Dans lequel je patauge ; — ah ! sur mon âme, dis-je,
De cet homme pardieu ! deviendrais l'homme-lige ! »
— « Oh ! non ! ce serait trop ! sus ! » repartit Geoffroi,
« Seulement donnez-moi, s'il vous plaît, votre foi,
Que si vos ennemis à vos pieds les amène
À confesser leurs torts ; — à vous rendre de plus
Ce qu'ils vous ont happé ; marchandises, *quibus*,
Qui courent et très loin déjà la prétentaine,
M'emmènerez à Rome, — autant pourtant que Dieu
Vous donnera beau temps pour virer vers ce lieu ! »
Dit Bérjn : « Cependant avant que vous accorde
Ce que me demandez, par esprit de concorde ;
M'est avis que serais en trois lettres un sot,
Avec tous mes gens, si je n'avais pas un mot. »
À Geoffroi sur cela, sus ! faussant compagnie,
Notre Bérjn s'en fut consulter sa mégnie,
Leur racontant à tous son degré d'embarras,

Ses arrestations et tous ses altercas ;
 Mais sa mégnie, hélas ! avec un œil stupide
 Le regarda tout comme on regarde le vide.
 « Voyons ! » leur dit Béryn, « ce que m'a dit Geoffroi,
 Vous l'avez entendu ; parlez, conseillez-moi ! »
 Ces Romains toutefois de crainte de mal faire,
 N'ayant par devers eux qu'une obscure lumière,
 Relièrent tous muets, ne soufflèrent pas mot,
 Leur compréhension n'ayant pas de falot !
 Lors Béryn se leva ressentant peine amère,
 Puis à Geoffroi s'en fut faire cette prière :
 « Pour l'amour de Celui qui mourut sur la Croix ! »
 Lui dit-il, (il avait des larmes dans la voix !)

« Mes gens ne pouvant pas m'indiquer un remède,
 Daignez me secourir et me venir en aide,
 Autrement je serai perdu, c'est bien certain. »
 Et lorsque ce Geoffroi vit les pleurs de Béryn,
 Il en eut tant pitié, qu'il lui dit : « Cher Messire,
 Ne vous ferai faux bond, et je puis ici dire
 Que j'emploierai pour vous ma peine et mon labeur
 Pour vous faire sortir s'il se peut du malheur,
 Comme vous l'ai promis. » — « Promîtes davantage ! »
 Reprit Béryn alors : « promîtes que par vous
 Serais mis à jamais à l'abri de leurs coups. »
 — « Calmez-vous, » dit Geoffroi, « calmez-vous, soyez
 sage,
 Ne devez demander que ce qu'humainement
 Je puis faire pour vous ; mais très certainement
 Vous serez secouru, vous l'assure, foi d'homme !
 Mais quand tout sera fait, m'emmènerez à Rome !
 Adonc pour cimenter cet accord en commun
 L'un l'autre embrasons-nous, des deux n'en faisons
 qu'un. »
 Ce qui fut dit, fut fait ; et puis Béryn de suite

Fit apporter du vin ; on but, oyez la suite.

« Sire Bérjn ! il faut avant tout, » dit Geoffroi,
« De la nécessité c'est la première loi,
Me raconter d'abord en tous points vos affaires,
Afin que quand lirai jusques dans leurs mystères,
Je puisse apercevoir doute, ambiguïté,
Et le pour et le contre, enfin chaque côté.
Avec cet exposé des faits, — nargue du reste !
Avec l'aide de Dieu notre Seigneur céleste,
Eux relieront derrière ; — et nous ayant le vent,
Nous irons, voyez-vous, nous irons de l'avant :
Car voici le moment terrible qui s'approche
Où va se dégorger leur immense sacoché ;
Assez et trop longtemps leurs laides actions
Ont du ciel amassé les malédictions,
À cause de vos maux et de votre détresse,
De leur impénitence, et leur scélératesse,
Je m'en vais leur servir un plat de ma façon
Qui pour ces traîtres là sera bonne leçon ;
Car par leurs fausses lois ils ont détruit en somme
Ou bien mis à néant, ou bien occis maint homme ;
J'espère, voyez-vous les obliger bientôt
Avant la fin du jour, dont voyons la lumière,
À vous dédommager, Messire, comme il faut ;
Car leurs cinq sens ces gens ils ne les emploient guère
Qu'à s'emparer des biens d'un homme, ou comme un
chien
À lui ravir la vie ; et cela n'est pas bien !
Ils ont mis en pratique une coutume affreuse,
À la raison contraire, et vraiment scandaleuse,
Quand un de ces maudits accuse un étranger
D'une chose sans nom qu'il se plaît à forger,
Cette chose fut-elle à vrai dire aussi fausse

Qu'il est vrai le bon Dieu ! du moment qu'il le hausse
Pour élever la voix cet imposteur maudit,
Sus ! viennent cent témoins confirmer son récit.
Les lois de ce pays, elles ne font pas neuves,
S'appliquent par témoins, par témoins et par preuves ;
Pour connaître d'un fait, d'enquête ils ne font,
Pour toute enquête ils ont un dédain très profond.
Si vilaine d'un tort t'avises de te plaindre,
Le cas fut-il patent, si qu'on ne put pas feindre
L'ignorer que partout on le fut plus ou moins,
Malgré ce, ne pourrais le prouver par témoins,
Car tu ne trouverais un homme dans la ville
Qui voulut t'en servir parole d'Évangile !
Ainsi tous ces gens-là se tiennent par la main,
Pour assurer leur vol qu'ils appellent leur gain.
Aussi quant à plaider contr'eux vaine chimère !
Ne le conseillerais pas à mon propre frère ;
Non plus que de nier leurs accusations,
Car eux ils nageraient par ces mutations
En plein affirmatif, et prouveraient de reste
En un seul tour de main, cela ne fait conteste,
Le faux le plus flagrant être la vérité.
Devenant négatif auriez la faculté
Vous, de plaider contr'eux, mais cela pour la forme,
Chez eux le négatif est procédure informelle.
Et cependant ce doit à l'esprit d'un chacun
Être grande merveille outrage si commun ;

Car leurs lois, c'est un fait, et rudes et sévères
Ont pour la fausseté châtimens exemplaires.
Le mensonge est puni de la peine de mort
Si le vent en arrive au Seigneur de la ville,
Ésope de son nom ; qui, certes il n'a pas tort,
N'estime que très peu leur fausseté subtile.

Voilà pourquoi ces gens qui font de fins matois,
À l'un d'eux affirmant n'importe quelle chose,
Affirment en chorus, d'une unanime voix
Le fait ébouriffant, l'ébouriffante glose,
Qu'à leur esprit retors un chacun d'eux impose ;
Ils se mettent ainsi par ce moyen surnois,
Du danger imminent d'Ésope à grand'distance ;
Ne jamais les hanter, serait de la prudence,
Car le faux, car le vrai, rien ne saurait tenir
Contre leur fourberie, ils ont l'art de mentir ;
Il faut donc nous servir d'insolubles réponses,
Leur présenter des mots tout hérissés de ronces,
Quand paraîtrons en cour devant ces gueux demain,
Autrement ce serait fait de vous, cher Béryn,
Vos biens vous seraient pris, ils y portent envie,
Et pour les mieux garder ils vous prendraient la vie. »

« Maintenant, ô Seigneur qui trônez dans les cieux, »
Dit Béryn en pouffant des soupirs douloureux,
« Accordez-moi demain, accordez-moi la grâce
De répondre à ces gens de manière efficace ;
Et toi mon conseiller, ô toi digne Geoffroi !
Viens à mon aide, n'ai d'espérance qu'en toi ! »
— « Donc Béryn ! redis-moi, » dit Geoffroi, « je te prie,
Les accusations qu'avec effronterie
Ont fait pleuvoir sur toi tes ennemis nombreux,
Afin que fois demain prêt à répondre au mieux. »
« Ils m'ont tant accablé de chagrin, de colère, »
Reprit Béryn, que vrai ne saurais comment faire
Pour pouvoir raconter le pourquoi des ennuis
Qu'ils m'ont fait éprouver, malheureux que je suis !
Suis perdu sans espoir si de quelque manière
Geoffroi tu ne me fors enfin de cette ornière ! »
— « De par Dieu ! » dit Geoffroi, « puisque je t'ai promis

De t'aider, les auras, fois en sûr, mes avis,
Ne te faillirai pas, bien que tu ne fois sage,
De ne pouvoir sur toi m'éclairer davantage :
Pourtant écoute-moi, Bér yn, un tantinet,
Et fais attention, car grave est le sujet.
Le très Royal Seigneur dont le nom est Ésope,
Je te l'ai déjà dit, et qui dans la cité
Demeure, a de sagesse une telle enveloppe,
Qu'en l'univers entier son grand nom est cité,
Pour sa profondeur et pour son intégrité.
Il est si vieux, si vieux, si vieux que par vieillesse
Il n'y voit plus du tout jà depuis soixante ans,
Pourtant par son esprit, par sa grande sagesse,
Sa probité sévère, il gouverne céans ;
Et qui dans la cité fait le moindre grabuge,
Est puni de par lui l'inexorable juge ;
Et puni sans délai ; — lui, ne pardonne pas !
Qu'on soit ou pauvre ou riche, ou faiseur d'embarras
Rien n'y fait, sous son pied il se courbe le crime,
Et quelqu'il soit reçoit sa peine légitime.
Contre ses ordres nul n'irait mettre un veto,
Quand il ordonne, il est obéi subito ;
Et sous le ciel il n'est certes aucun philanthrope
Qui pourrait l'amender en un seul point Ésope !
Les sept Sages de Rome unis tous contre lui
Ne pourraient tous les sept lui causer un ennui,
Tant son savoir est grand, sublimes ses harangues ;
C'est qu'il n'ignore rien, il fait toutes les langues,
L'Hébreu, le Chaldéen, le Grec et le Latin,
Le Français, le Lombard !. que vous dirai-je enfin ?
Il est grand philosophe et poète lui-même,
De ses prédécesseurs il fait le moindre thème,
Lois civiles ainsi que lois de droit canon,
Et Sénèque et Sydrac, et chaînon par chaînon

Du grand Roi Salomon le plus petit proverbe,
Et la sublimité de ce grand mot : 'Le Verbe !'
Les sept sciences n'ont de mystères pour lui,
Il connaît la magie et s'en fait un appui
Pour citer devant lui de l'Enfer les Puissances,
Charmes de tout espèce, et toutes Apparences !
Car, entre nous, il a trois cents ans, — même plus,
Ce qui fait qu'il fait tout mieux que savants en us.
Né dans le Danemark, il fut instruit en Grèce,
Laissant derrière lui tous ses rivaux en lesse ;
D'abord il avait peu de biens sous le soleil,
Encor qu'il fut savant, rassis ainsi que rage ;
Quant à la taille svelte, aux traits de son visage,
En Grèce on eut cherché vainement son pareil.
Il y avait alors un Roi, très noble Sire,
Qui n'avait d'héritier mâle, je dois le dire ;
Il n'avait qu'une fille, une perle vraiment
Et qu'il aimait ce Roi tout à fait tendrement.
De ce Roi cet Ésope était donc au service,
Et lui plaisait beaucoup, si que Sa Majesté
Le traita, c'était bien, comme un enfant gâté,
Le fit monter, monter jusqu'au plus haut office,
Puis lui donna sa fille, en fit son héritier,
Pour régner après lui sur son peuple en entier.
Et comme la fortune avait pour cet Ésope
Ce que l'on nomme un faible, avant la fin de l'an
Ce Roi fort bon enfant dans un subit élan
Dans les bras de la mort fut tomber en syncope.
Depuis ce temps, voilà vingt-sept ans, je crois plus,
Qu'Ésope règne ainsi par ses grandes vertus,
Et nul ne lui reproche une feule injustice,
Quoique maintes fois vu son horreur pour le vice,
De son peuple partie ait voulu l'exiler,
Et dans d'autres climats le forcer de filer ;

Mais sa mâle énergie et sa grande sagesse,
Sa bonté, sa droiture, et voire son adresse
Ont préservé son trône, et le préserveront
Tant qu'il vivra cet homme à l'esprit si profond ;
Car qui dans cette ville a procès ou querelle
S'en va trouver Ésope, et toute la séquelle
Du cas la lui raconte ; et ça le soir avant
Le jour où l'intimé doit paraître devant
Le Tribunal lui-même — et le pouvoir propice
D'Ésope lui procure une prompte justice ;
Mais si celui qui va vers Ésope est menteur,
Pleuvent soudain sur lui la honte et le malheur !
Béryn ! il faut mon cher, aller devers Ésope
À voir l'oreille au guet et n'être pas myope ;
Avec grand foin entends les accusations,
Et viens me les redire et sans omissions,
À moi qui suis, Béryn, ton conseil et ton guide,
Et surtout vas-y vite, et ne fois pas timide.
Mais comme nulle part, en aucune cité
Il n'existe un palais si plein de majesté,
Si beau dans son ensemble, et qui se développe
Si curieusement que le palais d'Ésope,
Et qui dans ses dessin sait tant d'étrangeté,
Je dois te raconter, graver dans ta mémoire
Les secrets merveilleux, car c'est à n'y pas croire,
Qui font dans ce palais. Quand tu t'approcheras
Du castel principal que soudain tu verras,
De la grille d'honneur ne va pas à la porte,
Cette porte est gardée, et par très forte escorte,
Cependant ne prends peur ; sur ta droite à nouveau
Longe doucement les murs du vieux château,
Jusqu'à ce qu'à tavue il s'offre une fenêtre :
Entre là, si tu peux, et vif comme salpêtre
Sans être épouvanté marche, marche en avant,

Alors non loin delà, tu verras se levant
Devant tes yeux surpris une assez grande herse,
Hardiment va vers elle, et soudain la traverse
Jusqu'à ce que tu fois à la fin parvenu
Dans un lieu le plus beau dans le monde connu.
De marbres entr'eux joints, les murs de cette salle
Sont d'un jet élancé, de grandeur colossale,
Et les colonnes font du cristal le plus pur,
Le plancher est tout d'or, et du plus fin azur,
Tandis que le plafond du haut, de calcédoine
Est le plus beau fleuron de tout le patrimoine.
De cette salle mais pour passer à travers
Il faut filer aussi vite que les éclairs,
Ou bien se décider à laisser là sa vie,
Ce qui n'est à coup sûr pas un objet d'envie.
Car là dedans il est une pierre de feu
D'une telle chaleur que comme un boute-feu
Sans vergogne elle atteint tout ce qui s'en approche ;
La salle prendrait feu, n'était que d'elle est proche
Une pierre ayant nom Dionyse ou Denis,
Pierre extrêmement froide ; — aussi si tu bondis
Légèrement, Béryn, tu ne souffriras mie,
Les deux pierres étant, par secret d'alchimie,
D'une proportion et d'une affinité
De chaleur et de froid donnant égalité.
Il te faut traverser sans lanterner, la salle,
Tu visageras lors une porte banale,
Entre, surtout ne fois épouvanté de rien,
Quoiqu'il puisse advenir, tu t'en trouveras bien ;
Que si tu crains, Béryn, cependant quelque chose,
Poitrine ton émoi, te le dis, et pour cause,
Il rôde dans ces lieux avec des yeux hagards
Et sans être attachés deux jeunes Léopards,
Si respirez trop fort, de sang ils sont en quête,

Ils se rueront sur toi pour te saisir la tête,
Fais donc attention respirer doucement,
Juste autant qu'il le faut pour vivre seulement.
Quand tu seras sorti de cette immense salle
Te trouveras soudain sans le moindre intervalle
Dans un jardin si beau, si plein de chants exquis,
Qu'on se croit transporté dans le saint Paradis.
C'est l'œuvre, entends-tu bien, du païen Ptolémée
Dont le savoir n'était pas celui d'un pygmée ;
Car il connaissait tout, et la terre et le ciel,
Et la nécromancie, et le surnaturel,
Aussi par son adresse en ce jardin unique
En or comme en argent, enfants de sa fabrique,
Vivent bêtes, oiseaux ayant le sentiment,
Grognant ou bien hurlant ou chantant gentiment.
Au milieu du jardin est un arbre chef-d'œuvre
Moins facile à créer certes que le grand-œuvre,
Il contient en argent et dans l'or le plus fin
Les feuilles de chaque arbre, et ce n'est du fretin !
Le jardin est toujours ravissant de verdure,
Tout plein de fleurs de Mai qui forcent leur serrure,
Et répandent au loin parfum tellement fort,
Que le trop respirer serait humer la mort.
Je te narre, Béryn, ces sublimes merveilles
Afin que restent froids tes yeux et tes oreilles.
Quand tu seras enfin, vois-tu, dans ce jardin,
De frayeur si ton cœur ne bats pas le tocsin,
Et que tu suives bien les avis que te donne,
Tu n'aurais certes rien à craindre de personne,
Et ne dois t'alarmer si tu vois huit jongleurs
Dont quatre dorment, mais dont quatre font veilleurs,
Et qui sont tellement dans la nécromancie
Passes maîtres ès arts, qu'en leur suprématie
Ils vous font apparaître, oh ! c'est prodigieux !

Terribles animaux et serpents monstrueux,
Bipèdes effrayants,-dont la vilaine foule
Au cœur du plus vaillant peut donner chair de poule.
Entr'autres animaux existe un Lion blanc
D'espèce très féroce et grand buveur de sang,
S'il voit un étranger pour en faire carnage
Il s'avance sur lui, — cinq cents hommes, je gage,
Ont passé par ses dents ; — mais toi tu passeras
Sans être molesté, sans risquer le trépas,
Si fais ce que te dis ; il n'en faut davantage !
L'arbre dont t'ai parlé, comme une cloche est rond,
Ses branches et rameaux descendant jusqu'à terre
Y traînent largement ; son contour est profond,
Frôles — le seulement d'une touche légère,
Et sain et sauf tu peux narguer tous les périls,
Tant l'arbre a de vertus, tant ses sucs font subtils !
De ce que te dis là, Béryn, tu dois conclure
Que te frôler à l'arbre est ce qui, d'aventure,
Sitôt dans le jardin, doit t'importer le plus,
Adonc à le trouver ne fois long par Jésus !
Puis à gauche un peu loin, tu verras une entrée
Étroite tout d'abord, mais qui plus aérée
Et plus large devient, quand on arrive près
De la chambre où se tient Ésope en son palais,
Chambre pour la beauté qui n'a pas sa pareille,
Car de l'univers c'est la plus grande merveille.
Lorsque tu seras là conduis toi sagement,
Car là tu dois entendre, et non pas vaguement
Les accusations contre toi que l'on porte,
Et que devant Ésope il faut que l'on rapporte,
Garde dans ton esprit tout ce que l'on dira,
Et viens me le narrer dans son nec plus ultra,
Si le bon Dieu là haut alors nous vient en aide,
À tes ennuis, Béryn, trouverons un remède. »

« De ces merveilles là, » dit tout à coup Bérin,
« Ne voudrais pas tâter, et c'est un fait certain
Qu'aimerais mieux encor perdre mes marchandises
Que de chercher sortir sauf de telles emprises ! »
« Oh ! s'il en est ainsi ! » reprit alors Geoffroi,
« Par dévouement pour vous, Messire, j'irai Moi.
J'ai promis vous aider à sortir de détresse,
Adviene que pourra ! remplirai ma promesse.
Adieu donc ! certes avant que n'ait chanté le coq,
Ici je reviendrai, . porteur, de par Saint Roch !
Je l'espère du moins, d'assez bonnes nouvelles ;
Soyez gais maintenant ! chantez vos vilanelles ! »

Et Geoffroi prit congé. — Mais qui fut triste alors ?
Bérin et sa mégnie, et la tête et le corps.
Sitôt qu'il fut parti leur advint la doutance
De son prochain retour, et la désespérance.
Vaudrait mieux être morts, pensaient-ils tous ces gens
Que d'avoir devant nous tant d'affreux guet-apens,
Que de manquer de pain chaque jour de la vie,
Ou bien devenir serfs quoiqu'on n'en ait envie !
Telle fut leur pensée autant dura la nuit,
C'était comme l'on voit assez triste déduit ;
Mais lorsque Chanteclair entonna son cantique,
Ce fut bien pis encore, et changea la musique
En cris de désespoir, en malédictions
Sur les flots, sur les vents, et sur leurs actions
Qui toutes n'étaient pas sans doute méritoires,
Et qui leur attiraient ces funestes déboires,
Ces gens, tous et chacun voyant d'un mauvais œil
La vie, eussent voulu dormir dans le cercueil.
De ce que de Geoffroi se prolongeait l'absence,
L'un l'autre ils se disaient : « Selon toute apparence

Ce Geoffroi nous trahit, il ne reviendra pas,
Il nous faut aviser à sortir d’embarras. »
Lors quand au ciel encor scintillait une étoile,
Tous ces fieffés poltrons entr’eux tinrent conseil,
Et tombèrent d’accord tous de mettre à la voile
Avant que fut levé ce jour là le soleil.
Les voilà donc hissant, apprêtant leurs cordages,
Cherchant en d’autres lieux abriter leurs courages,
Lors que sur son échasse apparut ce Geoffroi,
Leur criant du rivage :— « Arrêtez donc ! c’est moi ! »

En entendant Geoffroi, Bérÿn à sa mégnie
Prescrivit d’arrêter, de descendre un bateau :
« Que diable ! il ne faut pas lui fausser compagnie, »
Pensa-t-il, « il se peut qu’il y ait du nouveau
Car plus que ma mégnie, oh ! oui, s’il cil sincère,
certes il peut m’être utile, et c’est ce que j’espère ! »
Mais Bérÿn, voyez-vous n’en était pas sûr... quoi ?
Ces Romains qui n’aimaient pas du tout le Geoffroi
Le hissèrent pourtant malgré leur répugnance,
Mais tout en maugréant contre lui d’importance.
Geoffroi n’ignorait pas qu’il n’était de leur goût,
Aussi dans l’océan jeta-t-il sa béquille
Avec colère et dit : « Sous roche quelle anguille
Y a-t-il donc Bérÿn que soyez après tout
Aussi triste vraiment ? Soyez donc un bon drille !
Si vous laissez aller au chagrin vertu choux !
Que feront-ils vos gens que se régler sur vous ?
C’est que d’être marri vous n’avez nulle cause,
Car dès avant ce soir, fiez-vous à ma glose,
Vos ennemis feront à vos pieds de par moi,
Et vous vous en irez quitte et vos marchandises
Les aurez à nouveau, vous en donne ma foi !
Et vous aurez aussi, — ce seront bonnes prises

De vos dits ennemis grand nombre de remises
Eux — ils seront charmés, trop charmés d'échapper
À tout ce que sur eux vous pourriez agripper :
Car telle est l'équité des lois de la contrée,
Que celui d'une plainte en cour qui fait entrée
S'il à tort, à l'amende est toujours condamné,
Quelque puissant qu'il soit, fils de Roi fut-il né ;
De tous les ennemis semés sur votre route,
Vous aurez donc raison, cela ne fait pas doute,
Avant ce soir, oui tous, se soumettront à vous,
Et tous vous les verrez à plat à vos genoux,
Par le temps que j'aurai mis aux abois leur meute,
Et rendu bonne enfant leur prétendue émeute...
Pour nous donner courage à happer ce succès,
Nous, pensons à dîner, et surtout buvons frais. »

Geoffroi lors demanda de l'eau, des victuailles,
Et du bon vin aussi, c'est le nerf des batailles,
En disant : Ceci est sain de dîner à prêtent,
Car l'Intendant, du moins c'est ainsi que l'estime,
Pourra bien être en cour avant l'heure de prime,
S'y présenter à jeun ne serait amusant. »
Le soleil cependant jeta son doux sourire
Sur la nature entière annonçant un beau jour,
Mais quelque chose que Geoffroi put faire ou dire,
Tout le temps du dîner ces Romains dans leur ire
Semblaient guigner Geoffroi pour quelque mauvais tour.
Donc après le dîner à l'écart ils se tinrent,
Et longtemps, bien longtemps entr'eux ils s'entretinrent,
On parla de jeter Geoffroi par-dessus bord,
Mais de peur de Bérbyn on ne fut pas d'accord.
Cependant à Bérbyn Geoffroi se mit à dire :
« Prenez garde à vos gens, m'est avis on conspire
là-bas à l'autre bout, et si votre vouloir

Vous ne l'imposez pas, — adieu votre pouvoir !
Sans juste fermeté, c'en est fait d'un navire ! »

Pendant que se passaient ces choses, le Prévôt
Vers les vaisseaux à l'ancre arrivait au grand trot.
Mais oyant tout ce bruit, voyant toutes les voiles
Qu'on mettait en travers, comme on étend des toiles,
Sus ! sus ! vite il s'enfuit, car dit cet Hannibal :
« Pour moi qui suis Prévôt, tout ceci va fort mal,
Tous ces cinq beaux vaisseaux dans de si grands
désordres

Je les ai sous ma charge, ils font tous sous mes ordres,
Et s'ils quittent le port perdrai mes droits sur eux. »

Il courut vers la ville, — avec un cri hideux
Il fit part à chacun de ses chaudes alarmes,
Et puis les excita tous à prendre les armes,
Faisant carillonner cloches, sonner clairons,
Disant que les Romains fuyaient comme poltrons,
Si que d'hommes armés il en eut bientôt mille,
Et plutôt plus que moins. Alors vers la flottille
Il s'en fut aussitôt ; ce que voyant Bérjn :
« Mon Geoffroi, » lui dit-il, « nous sommes en ta main,
En toi seul, rien qu'en toi reste notre espérance,
Si nous en réchappons nous t'en devons la chance ! »
« N'ayez peur ! » dit Geoffroi, « mais prenez des ciseaux,
Et plus vite que ça qu'on me coupe la barbe,
Ma chevelure aussi de suite qu'on l'ébarbe ! »
Lors avec des ciseaux, des rasoirs, des couteaux,
Chacun se mit à l'œuvre, épluchant sans vergogne
Et chevelure et poils ; si qu'en fin de besogne
Aux yeux de tous Geoffroi parut plus fou qu'un fou.
Hannibal cependant, vif comme un sapajou,
Appuyé qu'il était par sa fière milice,
Sommaît Bérjn d'aller vite en cour de justice.

Geoffroi fut le premier qui, de cet Hannibal
À l'avant du vaisseau, répondit au signal :
« Ah ! ça, Dieu vous bénisse ! » a-t-il dit, « — cher
Messire ! »
« Eh ! Béryn ! » reprit-il, « ici viens donc, viens rire !
Tu vois bien tous ces gens harnachés, triomphants,
Et si bien ficelés, — tout ça, c'est mes enfants !
Je les ai fait hier, — te le dis à l'oreille !
Aussi vois-tu, Béryn, ce n'est du tout merveille
S'ils viennent aujourd'hui dès que luit le Soleil
Pour nous aider, pour être aussi de ton conseil !
Ah ! mes propres enfants ! bien aimés de mon âme !
Soyez, soyez bénis ! que ma foi vous enflamme ! »
S'écria ce Geoffroi de l'air le plus niais,
Se mettant à danser ainsi qu'un grand dadais.
Hannibal en voyant de Geoffroi la figure,
Comme il était rasé, quelle caricature
Il présentait à l'œil, crut que c'était un fou,
Aussi de se fâcher ne pensa-t-il que prou ;
Mais toujours abordant— « Puisque t'es notre père, »
Par farce lui dit-il, « quelle est donc notre mère ?
Et comment, en quel lieu fûmes-nous engendrés ? »
— « Hier ! » reprit Geoffroi, « sous les cieux azurés :
Ce que je dis n'est pas une coquecigrue,
En jouant, vous le dis entre nous, dans la rue
Au gentil petit jeu que l'on appelle Quek,
Une corde d'un fou pour me serrer le bec
Avec un nœud coulant était sur une perche,
Et moi, devais trouver, c'était original !
L'objet qu'on désirait quand on me disait : 'Cherche !' »
« Mais, ne le sais-tu pas, » répartit Hannibal,
« Ce jeu, son dénouement avait pour but te pendre ! »
— « On le disait autour de moi, j'ai pu l'entendre ! »
— « Mais alors comment donc, dis, es-tu réchappé,

Comment n'es-tu pas mort ? » dit Hannibal dupé !
« Puis répondre à cela, sans consulter personne.
Je possédais trois dés dans ma bourse mignonne,
Car je ne suis jamais, moi, dépourvu de dés,
Quand mes sorts font mauvais, et très dégingandés,
Quand je n'ai pas le sou ; — ces dés sur la pelouse
Je les jette tous trois. Deux retournèrent as !
Mais oyez maintenant ! il m'advint une épouse
Dans le troisième dé ; ne doutez pas du cas.
Une jeune souris, gentille, appétissante,
Adorable en un mot vint avaler ce dé,
Ça lui gonfla la peau, — si que cette innocente
Devint grosse de vous de par mon procédé ;
Et de cette façon jusqu'alors inconnue,
Vous êtes devenus mes chers, mes beaux enfants,
Et que vous — ne vois rien de si beau sous la nue,
Surtout avec vos airs madrés, ébouriffants ;
Or mes charmants enfants avant que la soirée
N'ait tout doucement regagné sa chambrée,
Peut-être je pourrai vous procurer vraiment
À chacun et à tous beaucoup d'avancement,
Car si nous plaidons bien aujourd'hui, serons riches,
Et quand avons de l'or, nous ne sommes pas chiches ! »

Hannibal et les siens rirent, et de bon cœur,
De ce débordement de folichonne humeur,
Ils le tenaient pour fou — ces drôles de sonnettes
Étaient certainement pour eux des amusettes ;
Mais lui, cachait ainsi qu'on le verra, son jeu,
Et n'était aussi sot qu'il le semblait morbleu !

Cependant que Geoffroi faisait ainsi des farces,
Et pour les égayer n'épargnait les grimaces,
Béryn et sa mégnie à la fin étant prêts,

Furent dans les bateaux, dans le fond inquiets
Des procès sur l'issue ; ayant peu d'espérance,
Mais paraissant avoir assez de confiance,
Suivant le bon conseil qu'avait donné Geoffroi,
Conseil qui maintenant à leurs yeux faisait loi.
Donc avec Hannibal vers la cour de justice
Ils s'en furent avec du Prévôt la milice.

Lors au Prévôt Bérin s'adressant : Hannibal !
À quoi sert, » lui dit-il, « ce luxe de gens d'armes,
Nous sommes des Marchands qui ne faisons de mal,
Pouvons-nous motiver de si vives alarmes ? »
— « Tout beau ! » dit Hannibal, — « on m'avait dit

Messire

Que vous vouliez filer sans nous en avertir,
Si vous eussiez fait ça, je puis bien vous le dire,
Vous eussiez tous perdu la vie, et sans mentir
L'eussiez bien mérité ! » — Bérin crut par prudence
Ne devoir souffler mot. — Mais Geoffroi d'abondance :
« Perdu la vie ! oh ! bah ! » dit-il, « c'est un peu fort
Vous abusez vraiment de Madame la Mort !
Vous êtes trop futés, vous tous de cette ville,
Vous faites les fendants, c'est toujours très facile,
Avant même d'avoir commencé l'altercat ;
Peut-être avant le soir ferez hors de combat !
Vous prétendez savoir, vous qui grouillez sur terre
Le métier du marin, vous ne le savez guère ;
Vous ignorez surtout ce que chaque matin
Aussitôt qu'il se lève accomplit le marin. »
— « Mon brave et digne ami, » de façon dédaigneuse
Repartit Hannibal, « votre langue coureuse
Voudra peut-être bien m'instruire à ce sujet,
Mais d'abord, dites-moi, Tudieu ! pour quel objet
Au beau milieu du mât font des voiles carrées ? »

— « Pour rendre le vaisseau plus léger pour le vent. »
 — « Pour quel objet vos gens laissant là leurs chambrées
 En bateau venaient-ils lever l'ancre en avant ? »
 — « Pour être plus voisins du cabaret cher frère ! »
 — « Pourquoi soulèvent-ils au moyen du grua
 Les pierres ?— « Eh ! parbleu ! pour lester le vaisseau,
 Et sur lui du soleil appeler la lumière ! »
 — « Pourquoi, veux le savoir, ferment-ils à bâbord ? »
 — « Pour éveiller le Maître au premier mot, s'il dort ! »
 — « Tu fais réponse à tout c'est un rude compère, »
 Repartit Hannibal, que le fils de ta mère !
 — « Messire ! avez raison, oui, c'est la vérité
 Que vous énoncez là, car vous êtes futé ! »

Ce Geoffroi bavardait ainsi qu'une caillette,
 Et d'Hannibal était le joujou, l'amulette.
 « Béryn, » dit ce Geoffroi, « renvoie à tes vaisseaux
 Tes hommes à quoi bon les mener en justice,
 On ne se plaint pas d'eux les chers petits agneaux,
 À quoi peut te servir cet énorme appendice ?
 Plaide ta cause toi, c'est ton affaire à toi,
 Avec eux m'en aller, c'est mon idée à moi ! »
 — « Nenni ! » dit Hannibal, « tu resteras à terre,
 De ton espèce un fou n'est pas chose vulgaire,
 Toi tu dois nous rester ; de ce je suis certain,
 Vu ta science ès lois tu plaideras soudain
 Toute cause ! » Il le prit, ce disant par la main.

« Pour cela, » dit Geoffroi, « c'est du plus grand notoire !
 Eh ! Béryn ! qu'en dis-tu ? — Permets-tu qu'au prétoire
 Je la raconte moi dignement ton histoire ? »
 Ce drôle de discours plût à cet Hannibal,
 Qui se mit à blaguer Béryn tant bien que mal.
 Le Béryn, cependant, pendant ce dialogue,

(Il savait sa leçon !) parut d'humeur de dogue.
De nouveau ce vilain Geoffroi l'asticota.
« Ne pouvez-vous, » dit-il, « répondre un iota,
Un non, un oui, n'importe, un mot de quelque espèce,
Ne pas répondre, mais c'est une impolitesse ! »
— « Laisse ton bavardage, imbécile, ignorant !
Tes bêtises aussi roulant comme un torrent ! »
— « M'appelles-tu Bérbyn ! ignorant, imbécile,
Parce qu'avec toi fus d'humeur par trop facile ?
Quand nous quittâmes Rome avais plus que moitié
Des marchandises, Moi ; — maintenant c'est pitié
Tu voudrais prendre tout ! pourtant te fais promesse
Qu'avant qu'il ne soit nuit, si tu n'as mon secours,
Ta part sera perdue, et cela pour toujours ! »
— « Ton secours ! » dit Bérbyn, « n'en veux d'aucune
espèce,

Va-t-en vers les vaisseaux, va-t-en crâne tondu
là-bas, je te ferai tantôt donner ton dû !
« Avec toi, » dit Geoffroi, « j'irai, j'irai mal peste !
Que tu veuilles ou non, à plaider serai preste,
Et tu pourras connaître enfin à tes dépens,
S'il est bon dédaigner comme tu fais les gens ! »
— « Qu'il en soit donc ainsi ! » dit avec un sourire
Hannibal, le prenant gentiment par la main.
« M'est avis, » reprit il, « que tous nous allons rire,
À commencer par vous cher Messire Bérbyn. »
Ah ! si cet Hannibal avait su dans quel piège
Il tombait le nigaud, certes il eut aimé mieux
À pas récalcitrants au milieu de la neige
Aller jusqu'en enfer le pauvre malheureux !
Plutôt que d'amener ce Geoffroi doucereux ;
Car dans le cours du jour quand se plaïda la cause,
Cet Hannibal devint de plus en plus morose,
Souhaitant que Geoffroi sur terre ne fut né,

Et se mordant les doigts de l'avoir amené !

Maintenant qui de vous veut rester pour entendre,
Saura, car je ne veux, longtemps vous faire attendre,
Comment Béryn s'y prit pour son plaid, et comment
À la cour de justice il s'en fut crânement.

Comment cet Hannibal qui ne devinait mie
De Geoffroi le projet, avec grand'bonhomie
Avec lui l'emmena. Pourtant cet Hannibal
À Geoffroi demanda, mais d'un ton amical
Quel il était son nom. Par ma foi l'on me nomme
Depuis hier au soir, je te le dis, foi d'homme !
Gylhochet ; — c'est un nom que je trouve fort beau. »
— « Et, » reprit Hannibal, le lieu de ta naissance,
Est-ce une ville, un bourg, un village, un hameau ? »
— « Ma foi, quand je naquis je n'en eus connaissance,
Et depuis ce temps là ne l'ai su, Dieu merci !
L'amour de la patrie étant une nuisance ;
Je ne fais rien de rien, sinon que me voici. »
À ces mots Hannibal pouffa dame ! à cœur joie,
« Béni soit Dieu ! » dit-il, « qui l'a mis sur ma voie,
C'est bonheur d'avoir ça, sous la main, près de foi,
C'est épatant ce fou, c'est un morceau de Roi ! »

Ils s'en furent ainsi vers la cour de justice
En riant, bavardant ; mais quand au Tribunal
Ils arrivèrent, jà pour remplir son office,
Y trônait l'Intendant, et dans l'étroit local
Se trouvaient rassemblés les huppés de la ville,
Espérant faire entrer chacun dans sa sébile
Un bon lambeau des biens apportés par Béryn.
Chacun d'eux se faisait large part du butin ;
L'un voulait les vaisseaux, l'autre les marchandises,
D'autres ne demandaient qu'empoigner les valises,

Quelques uns demandaient de Bérÿn les deux yeux,
D'autres voulaient savie, et d'autres ses cheveux.
Pendant que se heurtait de ces vœux la cohue,
Bérÿn fit son entrée en fort bonne tenue,
Ainsi que ses Romains vêtus couleur de sang,
Mais qui paisiblement s'assirent sur un banc.

Lorsqu'à ce brouhaha succéda le silence,
Bérÿn se tint debout, et puis dit en substance :
« Messire l'Intendant ainsi que l'ai promis,
Hier, viens aujourd'hui racheter ma parole,
Accordez-moi justice, et soyez bènevole,
N'en demande pas plus. »— « Je le dois par Thémis ! »
Répondit l'Intendant, « et du haut de ce siège
Ayant donné ma foi, je dis : 'Ainsi ferai-je !' »
— « certes il aura son droit fut-ce en dépit de toi,
Que tu veuilles ou non, » fus ! repartit Geoffroi,
Car une feule fois fois injuste,-foi d'homme !
« J'irai vers mon cousin, vers l'Empereur de Rome,
Nous avons tous les deux bu bien souvent du vin,
Et mon appel à lui ne serait appel vain. »
En donnant ce fragment de sa chaude faconde,
Ce Geoffroi sur un banc dominant tout le monde
À tous, comme à chacun, fit voir à l'impromptu
Sa barbe ridicule et son front dévêtu,
Si qu'on le tint pour fou dans tout cet assemblage,
Tant il était bouffon son grotesque visage.
L'Intendant, les Bourgeois se moquèrent de lui,
Mais cela ne parut lui causer nul ennui.
Voilà que le crieur quand on eut fait silence,
Appela le Bourgeois — de la première instance ;
Le Bourgeois qui, la veille, avait avec Bérÿn
Au noble jeu d'échecs joué. — Debout soudain
De la cour le Bourgeois comparut à la barre :

« Messire l'Intendant, » a-t-il dit, « en ce jour
De justice envers moi ne soyez pas avare,
Et serai satisfait, le dis devant la cour.
Cet homme devant vous que Bér yn l'on appelle,
Avec moi fit hier un sérieux contrat,
C'était que qui des deux ferait échec et mat,
(Nous jouions aux échecs, ce n'est pas bagatelle !)
De l'autre se mettrait à la discrétion,
Que s'il ne se rendait, lors il aurait à boire
Toute l'eau de la mer ; c'est la convention
Que nous fîmes tous deux ; si l'on ne veut me croire
Pour river mon dire ai des témoins Dieu merci ! »
Et sur ce, dix Bourgeois dirent dix fois : « Voici ! »

Lors soudain à Bér yn dit l'Intendant Évandre :
« Il te faut maintenant, ne sert de plus attendre,
Répondre. Prends conseil ; fais vite ; j'ai fini ! »

Bér yn ne souffla mot. Alors Geoffroi de dire :
« Il me semble que c'est de justice un déni,
Vous nous dites de prendre un conseil Eh ! Messire,
Ne suis-je donc pas là ? Ne suis-je assez futé
Pour dire en un clin d'œil l'auguste vérité !
Sur un mot, sur deux mots irons-nous nous défendre ?
Nous ne le voulons pas ; c'est dit, Seigneur Évandre.
Il y a certes ici d'autres accusateurs,
Qu'ils viennent nous narrer leur contes, ces conteurs !
Si ne donnons à tous une prompte réponse,
Du Pape je veux bien que l'on m'envoie au nonce ;
Car vrai, je vous le dis, je suis plus avisé
Que vous ne croyez tous, plus que vous suis rusé,
Car aucun d'entre vous que pourtant je fais rire,
Ne fait pertinemment ce que moi je veux dire ! »

Chacun se mit à rire, et là de tout son cœur,
Au discours de Geoffroi, de ce rude causeur ;
Chacun, hormis Bér yn, qui, frappé de surprise,
Se tint coi, pensant bien que tout n'était bêtise
Dans ce qu'il entendait ; aussi très sagement
Sut-il se gouverner ; dans cette feinte ivresse
Que simulait Geoffroi voyant de la sagesse
L'aurore éblouissante en son commencement.

« Maintenant, » dit Bér yn à l'Intendant : « Messire,
Je comprends et fort bien ce que parler veut dire,
De ce Bourgeois l'affaire, oh ! je la fais par cœur !
Veuillez faire venir un autre accusateur,
Afin que sur le tout avant que me prononce,
Je puisse consulter, et vous faire réponse. »

« Accordé ! j'y consens ! » repartit l'Intendant,
Pour le mettre dedans exprès lui demandant
S'il ne voulait du fou pour le tirer d'affaire
Dans son extrémité. Mais Bér yn de se taire !
Se levèrent alors tous les accusateurs,
Hannibal le premier de ces vils imposteurs
Se mit à débiter dans un long monologue
Son histoire d'un air mi-doucereux, mi-rogue.
« Hier, mes doux Seigneurs, lorsque j'étais ici
Bér yn et ce Bourgeois, le savez Dieu merci !
Se chamaillaient entr'eux ; ce n'est pas mon affaire :
Comme votre Prévôt je fus chargé de faire
Des vaisseaux de Bér yn saisie, afin qu'il put
Sur la terre et sur l'onde aller au large, et fut
Aujourd'hui même ici, tout prêt à vous répondre,
Et non pas en prison rester à se morfondre.
Or, tous deux en marchant pour aller aux vaisseaux,
Nous sommes convenus, je ne dis rien de faux,

Que de Bér yn pour moi j'aurais la marchandise,
À la charge par moi lui remplir à sa guise
À nouveau, ses vaisseaux avec ce que j'avais
Dans mes deux, trois maisons sises près des marais.
Or je suis toujours prêt à remplir ma promesse,
Bér yn peut envoyer s'il veut avec prestesse
Pour garnir ses vaisseaux prendre ce qu'il voudra
Dans ce qu'en mes maisons adonc il trouvera ;
C'est en termes pareils, sans autre protocole
Que nous fûmes d'accord, j'en donne ma parole ! »

Se levèrent soudain, d'un seul jet, à la fois,
Deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix
Bourgeois,
Que ceux de l'autre cas ce n'étaient pas les mêmes,
Mais tous prêts à jurer fut-ce sur leurs baptêmes
Par le Dieu Tout-puissant, ça leur était égal,
La vérité des faits narrés par Hannibal,
Disant qu'ils étaient tous présents lors de l'affaire.

« Par Dieu ! » reprit Geoffroi, « ça n'est pas nécessaire,
De ma main droite ici, moi je le prouverai ;
J'ai voyez-vous jadis, été, c'est avéré,
Dans quatre grands combats où j'acquis quelque gloire,
Du combat d'aujourd'hui, du moins j'aime à le croire
Je sortirai vainqueur. Regardez et voyez ! »
L'Intendant, les Bourgeois soudain se retournèrent ;
Tout penauds sur leur bancs, mais les Romains
réitèrent ;
Et puis on chuchota : C »e n'est qu'un pied de nez ! »

Vint l'aveugle, après ce, débiter son histoire,
Priant Dieu lui donner gain de cause et victoire.

Étaient très peu contents et Bér yn et ses gens,
Entre l'espoir, la crainte, ils étaient en suspens ;
En Geoffroi n'ayant certes entière confiance,
Et ne sachant comment prendre sa manigance.

« Bér yn ! » dit cet aveugle, « approche et montre toi,
Car pour te confronter ici j'arrive, moi !
Toi qui retiens mes yeux d'une injuste manière,
Et me confisque à moi du beau ciel la lumière !
Tu devrais me les rendre, hélas ! mes pauvres yeux,
Me les garder ainsi c'est l'action d'un gueux.
Mon Magistrat venez au secours d'un aveugle
Qui ressent bien sa peine, allez s'il ne la beugle !
Ma cause est la plus juste, elle me tient au cœur
Immédiatement décidez la Seigneur !
Au bon Dieu qui nous voit je rends crânement grâce
De t'avoir amené Bér yn à cette place,
Et dans notre pays ! Depuis qu'avec mes yeux
Dont la possession depuis ce temps me manque,
Et que t'avais prêté pour voir un saltimbanque
Tu t'en fus en pays étranger — malheureux !
Oh ! de tes vilains yeux auxquels je ne tiens guère
Qu'il en a ruisselé de larmes bien amères !
Hélas ! oh ! qu'il est vrai le proverbe qui dit :
Que qui veut obliger par trop perd son crédit !
Si qu'en son écurie on prendra d'aventure
Sans lui rendre Bayard, son unique monture !
Et ce que je dis là Bér yn, le dis pour toi,
Tu fais bien qu'avec toi n'ai pas fait un échange,
Car je savais très bien que je perdrais au change ;
Rends-moi mes yeux, Bér yn, ces deux yeux font à moi ! »

Sur ce, quatre Bourgeois, quatre pas davantage
Se levèrent du fait pour porter témoignage.

Béryn lui se tint coi. « Mais, » dit soudain Geoffroi,
« De l'accusation, et de ton désarroi
Mon cher ! m'étonne moult ; si possédais la vue,
Tes affaires iraient au pas d'une tortue.
Tes yeux n'ayant pouvoir, tu ne peux plus voler,
Donc tu ne risques plus de te faire empaler !
Au contraire où tu vas la beugler ta misère,
Tu reçois charité ; c'est un meilleur salaire
Que celui que tes yeux que regrettes si fort,
T'eussent pu procurer jusqu'au jour de ta mort ! »

Les Romains et Béryn exceptés, — l'assemblée
Rit d'un rire homérique à cette dégueulée
De l'esprit de Geoffroi ; d'un déluge de pleurs
Se noyèrent les yeux des bénins auditeurs.

Sur cet effet burlesque advint soudain la femme
Ayant langue pendue, et sachant bien sa gamme,
Avec quinze Bourgeois, de commères flanqués,
Pour prouver la querelle et ses propos risqués.
Ayant entre ses bras, c'était obligatoire,
Un poupon bien appris — alors dans son histoire
Elle se regimba contre la dureté
Et le manque de foi, voire la fausseté
De Béryn qui l'avait quitté, c'était féroce,
Après avoir usé, cruelle vérité !
D'elle, pendant la nuit d'un premier jour de noce,
Et l'avoir engrossé de son autorité.
« Et depuis cette nuit, où le vis sur ma couche,
Il ne m'a pas offert un baiser sur ma bouche, »
Dit-elle, « ainsi qu'ai dit hier au Tribunal,
Une telle conduite est Meilleurs d'un brutal !
Donc donnez-moi raison ; quand on a fait, que diable !

À sa femme un enfant, il est juste, équitable
Que l'on pourvoie, et bien ! des deux à l'entretien
À moins que l'on ait moins de morale qu'un chien ! »

Et les quinze Bourgeois et les quinze commères
Dirent qu'ils étaient tous à la noce présents ;
La femme disait vrai ; ses vertus exemplaires
N'avaient pu de Béryn fixer les sentiments.
« Quoi Béryn ! » dit Geoffroi— « comme ça tu prends
femme

Sans le dire aux amis !... Mais, Béryn, c'est infâme !
Et quand un fils t'est né, me l'avoir caché... Mais
En toi ne me fierai, te le dis, déformais.
Va donc, cours embrasser ton héritier, ta femme,
Tous deux sont bien gentils, parole, sur mon âme !
Cette noce fut faite incognito, je crois,
Mais je la publierai de par-dessus les toits ;
Regarde donc ! ton fils fait honneur à ta couche,
De l'aristocratie il a ma foi la touche !
Je suis charmé qu'à Rome il nous vienne ton fils !
J'en ferai quelque chose, oh, oui ! je te le dis !
Lui montrerai d'abord la facile science
Dès le commencement de gagner sa pitance,
Et non pas dépenser sa jeune vie à rien.
Dans la rue il devra, ce sera pour son bien,
Ramasser tous les jours de la crotte de chien ;
Il sera cet état jusqu'à ce qu'il advienne
À hanter la taverne — un changement de scène.
Je lui ferai connaître encore le bel art
D'attraper une mouche au vol ; un peu plus tard
Quand il évitera déjà le gaspillage,
Lui montrerai comment mitaines et souliers
On peut les rajuster avec quelqu'avantage,
Il est bon de savoir un peu tous les métiers !

Je veux qu'il sache enfin, cela n'est pas vulgaire
Ce que fait la Souris à ses parents pour plaire,
Poui ! poui ! poui ! poui ! poui ! Poui !... Du Limaçon je
veux

Qu'il puisse à son loisir, sans lui crever les yeux,
Mettre la maisonnée on peut dire à la porte,
Ne fut-ce que pour voir comme elle, se comporte,
C'est chose curieuse ! — aussi comme un gros Chien
Veux qu'il puisse aboyer woua ! woua ! ça pose bien !
Je veux comme une Chatte, une sainte n'y touche,
Qu'il puisse miauler de sa gentille bouche ;
Comme Brebis bêler ; hennir comme un Cheval,
Mugir comme une Vache, — avec si gros total
De savoir abondant, pour l'amour de sa mère
Moi je le chérirai ce poupon comme un père ! »
Et vers le gros enfant soudain il s'avança,
Mais la mère à l'affût et plus vite que ça
Interposa sa main, si que, tout en colère :
« Je vous maudis tous deux et le fils et la mère, »
Dit Geoffroi ! « Je voulais enseigner à ton fils
Les métiers que je fais, afin que sans envie
Honnêtement, un jour, il put gagner sa vie,
Femme ! et tu ne le veux ! N'en prends plus de soucis,
Ne veux m'en occuper, — je n'en dis davantage ;
Mais par Dieu ! du mari, de la femme et du fils
Ne sais lequel des trois est vraiment le plus sage ! »

« Ne le saurais non plus, » repartit l'Intendant.
« Dans ton crâne, Geoffroi, seul gît la sapience,
Sous le feu de ta verve et de ton éloquence
On s'amuse à la cour, le fait est évident. »
Car bien que ce Geoffroi leur parla de manière
À fort élucider des procès la matière,
L'Intendant, les Bourgeois regardaient tous entr'eux

Et depuis nombre d'ans, parce que suis son fils,
Et qu'un fils veut savoir si son père est occis,
C'est chose naturelle : or jamais d'aventure
Ne rencontrai, l'avoue, aucune créature
Qui pût me renseigner... Mais hier, par bonheur
J'ai trouvé dans la main de ce hideux voleur
Le couteau qu'à mon père avais donné moi-même.
Puisque j'accuse ici ce Béryn, ce Bohême
Qu'on le charge de fers !. Je connais le couteau,
Allez ! c'est un couteau — je vous le dis, fort beau ;
Dans le pays chrétien pour trouver son semblable
On chercherait en vain. L'artiste incomparable
Qui de ses mains le fit est de notre cité,
Et pour son grand mérite est justement cité ;
Dans le manche il a mis trois pierres précieuses,
Un rubis, un saphir, choses délicieuses,
Plus une calcédoine, — une pierre de feu,
Que mon père aimait tant avant qu'il ne fut feu ! »

Sur ce, le coutelier vint montrer son visage,
Et dit à l'Intendant : « Ce Machaigne est un sage,
Il dit la vérité, seul je fis le couteau,
Et je mis dans son manche, ou plutôt sous sa peau
Les pierres que savez. Je remis à Machaigne
"Le couteau qu'il paya fort bien à telle enseigne !
Et maintenant j'ai dit, j'ai planté mon jalon,
Mais, du moins je le crois, coupable est ce félon ! »

Se levèrent alors par deux, par trois, par quatre,
(Car, quand le fer est chaud on sait qu'il faut le battre),
Des Bourgeois autrefois du départ spectateurs,
Quand Machaigne à Mélan, au milieu de grands pleurs
À son chagrin cuisant ne laissant pas de trêve,
À son père donnait ce couteau sur la grève !

« Avons-nous, » dit Geoffroi, « d'autres accusateurs, Messire l'Intendant ? » — Avec des airs gouailleurs Celui-ci répondit : « Gylhochet que t'en semble ? N'en est-il point assez ! » Et puis devers Bér yn Qui restait sans bouger, se retournant soudain : « Il faut, » dit-il, « Bér yn que ton esprit rassemble Ses moyens de répondre, il n'est pas de milieu ! Sinon tu pourras bien t'en repentir dans peu ! »

Avec les siens Bér yn eut une conférence,
Et pour mieux les entendre, et mieux les voir, je pense,
En tapinois Geoffroi se posta derrière eux ;
Et pour montrer un peu de son cœur généreux,
À ces Bourgeois il dit : « Si je ne fais en forte
Qu'il en cuise aux plaintifs ainsi qu'à leur cohorte,
Franchement vous pourrez me couper les cheveux.
Mon Maître prend conseil, mais il n'est pas fameux
Son conseil, à vrai dire, et si moi je ne l'aide
Il est enfoncé net ; mais je suis un bipède
Qui me suis obligé de par mon pauvre esprit
Le faire enfin sortir vainqueur de ce conflit ;
Et si dà, voyez-vous, nous obtenons justice,
C'en est fait de vous tous, à bas est l'édifice
Des mensonges par vous amassés, entassés,
Si qu'avant ce soir même ils feront trépassés
Tous vos prétendus droits, et que votre mégnie
Voudra, mais bien trop tard, nous fausser compagnie ! »

Les Bourgeois en oyant parler ainsi Geoffroi
Rirent à gorge chaude, et nul d'eux n'eut émoi.

« Gylhochet ! » dit Évandre, « il faudrait aller vite,
Pour blanchir ton Bér yn, et qu'ici je l'acquitte ! »

« C'est d'un sot, mon ami, » repartit Hannibal,
« Que prétendre lutter en esprit comme en force
Contre tous les Bourgeois devant ce Tribunal,
Il tel jeu ne fais-tu qu'on attrape une entorse ? »

Dit Machaigne soudain : « Y a-t-il du bon sens
Avec un fou lutter, nous tous honnêtes gens ?
Par Dieu ! Laissons tomber ce trop long bavardage,
Il est temps maintenant poursuivre notre ouvrage.
D'avance suis certain que ces infâmes gueux
Failliront à répondre ; et que ferons-nous d'eux ?
Je pourrais exiger d'un père pour la vie
Une vie ! à quoi bon ? Ces gens ont du *quantum*
Leur richesse pour moi n'est pas objet d'envie,
Mais ils paieront rançon ; c'est mon *ultimatum* !
Ils ont, vous le savez, de riches marchandises,
Leurs cinq vaisseaux aussi sont d'excellentes prises,
Qu'on fasse argent du tout, et que chaque plaignant
Sur la masse ait sa part — chacun sera gagnant ! »

« Ça s'appelle parler ! » tout à coup dit l'aveugle,
« C'est une vérité qu'il faut que haut on beugle,
Partageons entre nous ; ce serait grand péché
Si n'avions part égale !. Oh ! que c'est bien prêché ! »

Hannibal fut vexé de voir lever tels lièvres,
Et jusqu'au rouge sang il se mordit les lèvres.
« Permettez ! » a-t-il dit, « avant de partager,
Aux contrats primitifs il faut d'abord songer,
Moi, j'ai ma part déjà, car j'ai la marchandise,
On ne peut y toucher, elle m'est bien acquise,
D'un marché fort en règle elle est le résultat,
Là dessus, il ne peut y avoir d'altercat ! »

« Tout beau ! » dit le Bourgeois qu'on nommait
Syrphanes,
« Tout beau ! cher Hannibal ! tu connais les arcanes
De nos lois ; or nos lois vont par le grand chemin,
Non pas par des détours. Donc hier quand Béryn
Chez moi dîna, je fus le premier par prudence
À le faire arrêter. Comme Prévôt, d'urgence
Tu fus chargé, c'est vrai, de saisir les vaisseaux
Avec leur chargement, voire leurs appareils,
Le tout pour moi Plaignant ; — c'est dire des bêtises
Que prétendre toi seul garder les marchandises,
Je dois être servi le premier, c'est de droit,
Les hommes érudits le savent. Ainsi soit ! »

« Ah ! » soudain en pleurant interrompit la femme :
« Il est vrai ce dicton qui dit que le dernier
Qui vient à la gamelle est, comme en un clapier
Pris, et plus mal servi, je le dis sur mon âme !
Ainsi donc en est-il de moi ! Mais cependant
Me recommande à vous, Messire l'Intendant,
Vous connaissez ma cause, elle est bien véritable !
Je ne demande qu'un jugement équitable,
Je dois avoir ma part des biens de mon mari
Que diable ! et pour mon fils acquérir un abri !

Ainsi maugréaient-ils âpres à la curée,
Ces oiseaux maraudeurs visant la picorée ;
De moyens frauduleux se faisant un appui
Pour pouvoir sans vergogne user du bien d'autrui.

Béryn se consultait, son cœur était en proie
Au désappointement ; ses gens, eux, n'avaient joie,
Ils se croyaient trahis, bafoués par Geoffroi,
Et déliraient la mort tous, chacun à part foi.

« Seigneur Dieu Tout-Puissant ! » disaient ces pauvres
diabes,

Plus délaissés que nous, surtout plus misérables
Il n'en existe pas ! — « Possible ! » dit Béryn,
« Mais il nous faut répondre, et répondre soudain,
Voyons, éclairez-moi, dites ! que faut-il faire !
Faites tomber sur moi quelque éclat de lumière ! »
Sur ce, de pleurs amers, se noyèrent leurs yeux,
Ils voulaient promptement mourir ces malheureux.
Lors Geoffroi vint près d'eux avec un doux sourire.
« Aide-nous, » dit Béryn, « tu le promis, doux Sire ! »
« Et ne me dédis pas ! avec l'aide de Dieu !
J'ai des nouvelles d'eux, tenez voici leur jeu :
Pour partager vos biens entr'eux ils se chamaillent,
Croyant de bonne foi qu'étant indéfendu
Vous êtes, cher Béryn, certainement perdu,
Ils veulent tout avoir ; — il se peut qu'ils s'entailent !
Car chacun est rageur. J'espère avant ce soir
De leur espoir avoir fait un long désespoir,
Et rabattu beaucoup de leur outrecuidance.
Mais voyons les conseils de votre expérience,
Quels sont-ils, mes amis ? » Relièrent ces Romains
Immobiles des pieds, de la tête et des mains.
« Palsembleu dit Béryn, » nous ne savons que faire,
Mais en Dieu, mais en vous avons foi toute entière
Tiens, Geoffroi, nous ferons tout ce que tu voudras,
Aide-nous, bon Geoffroi, du mieux que tu pourras ! »
— « De par Dieu ! » dit Geoffroi, « je ferai mon possible
Vous aider de mon mieux par mon esprit flexible ! »

Les Romains à la barre allèrent, et Geoffroi
À leur tête marcha se prélassant en Roi,
Avec un air niais, des vêtements en loques,
Sifflant à chaque pas des virelais baroques,

Et jouant d'un bâton qu'il avait à la main.
L'Intendant, les Bourgeois à cet aspect soudain
Rirent à qui mieux mieux, à gorge déployée :
Approche Gylhochet ! tu viens à la criée
Vendre la peau de l'ours !... approche Gylhochet
Et fois le bien venu ; superbe est ton effet ! »

« Oh ! puisse ! » dit Geoffroi, « la même bienvenue
Que vous nous souhaitez descendre de la nue
Sur vos têtes à tous ; je le demande à Dieu,
Qui, l'espère du moins, exaucera mon vœu ! »

Ils le tinrent pour fou, — lui pour des imbéciles ;
Il leur prouva bientôt qu'il n'était pas un Giles !

« Trêve aux brocards ! Assez nocé, » dit ce Geoffroi,
« Nous avons d'autres chats à fouetter selon moi.
Si nous répondons mal, de fuite on nous sentence,
C'est raison de plus pour asseoir notre défense.
Mon Maître a pris conseil, et mon Maître est d'avis
Que je parle en son nom : je veux être concis.
C'est pourquoi Monseigneur l'Intendant il me semble
Que tous ces citoyens, ces Bourgeois que rassemble
Votre haut Tribunal feront bien de s'asseoir,
Et sans se trémousser d'écouter ; — c'est devoir !
Car vous le savez tous, si contre la droiture
Vous jugez, vous serez redressés d'aventure
Sur chaque tort commis, par quelqu'un de connu
Qui peut vous châtier, c'est un fait reconnu.
Tenez le droit chemin, ne prenez les ruelles,
Ce sont mauvais rentiers. Je viens à nos querelles.

« Le premier des Plaignants, Syrophanes de nom,
En jouant aux échecs hier avec mon Maître,

Fit un certain contrat que ne veux méconnaître,
À savoir que celui qui perdrait son pennon,
Serait échec et mat, en dernière analyse,
(Je n'étais pas présent, — souffrez que je le dise !)
De l'autre se mettrait à la discrétion,
Ou bien que de la mer, — c'était là l'option,
Il boirait l'eau salée... Ainsi, si ne m'abuse,
Est, entre les plaideurs, cette convention
Dont, Messire l'Intendant, il est fait mention
Dans l'accusation. Point du tout ne refuse
Être rectifié, si me trompe d'un mot ;
En vos mains, de la loi vous tenez le lingot. »

Évandre l'Intendant, et toute l'assemblée
S'émerveillaient d'entendre une tête pelée
Parler si bon langage... il y avait de quoi !
Après tous les propos saugrenus de Geoffroi !
Ébahis, ces Bourgeois commencèrent à craindre,
Il avait bien parlé, nul ne pouvait se plaindre,
Il avait répété fidèlement le cas,
certes il n'était pas fou, mais bien, sage, au contraire,
Eux seuls avaient été, se disaient-ils tout bas,
Faits au même par lui de la belle manière !
Ainsi chuchotaient-ils entr'eux ne riant plus,
Et penauds se mordant la lèvre mordicus !

Quand Geoffroi s'aperçut de leur pensée intime,
Qu'il vit qu'ils portaient tous âme pusillanime,
Il lui plut d'enfoncer plus en avant le clou,
Jusqu'à ce que — piqués, ils fussent, non pas prou !
« Messires Souverains ! » dit-il, « votre silence
Prouve que ne trouvez rien de mal en substance
Dans l'exposé succinct que vous ai fait du cas ;
Donc j'accepte ce fait : ne contredisez pas !

Maintenant veuillez bien peser notre réponse,
Vérité nous la diète. — Eh ! bien ! je vous annonce
Que mon Maître Bérjn, si dans le dernier jeu
Il fut vaincu, — c'était par son vouloir mortdieu !
Ainsi que vous allez, si voulez bien m'entendre,
Dans un moment, un seul, tout à fait le comprendre.
Sachez d'abord, sachez que dans votre cité,
Pour jouer aux échecs aucun n'est plus futé
Que mon Maître — et que moi (soit dit par parenthèse),
Quoique cela n'ait rien à faire à notre thèse ;
Vous tous qui m'écoutez, oyez la vérité !
Quand nous étions en mer, survint une tempête,
Qui des cieus bien des fois, nous fit toucher le faîte,
C'était tonnerre ici, c'était rafales là,
Et les flots étalant leur affreux falbala,
Ou bien en tourbillons crevant sur notre tête ;
Et le vent qui soufflait, oui qui soufflait toujours,
Et faisait plus de bruit que mille et un tambours.
Pendant quinze grands jours pour nous dura la fête !
Oh ! non jamais ne vis une telle tempête !
Chacun de nous croyait être à son dernier jour,
Si qu'on se confessait l'un à l'autre à ton tour,
Et qu'on faisait des vœux — de jeûner par exemple,
Ou de Jérusalem d'aller à pied au temple ;
Je l'avouerai, vraiment nous étions aux abois,
Jusqu'à ce qu'à la fin Dieu permit qu'une voix
S'entendit, qui disait que si Bérjn, mon Maître,
Voulait de tous les siens assurer le bien-être,
Il devait s'engager, s'engager par un vœu
Pour garant de sa foi prenant un saint, ou Dieu
En mettant pied à terre — à boire, et ce, d'emblée,
Sans eau fraîche surtout, de la mer l'eau salée !
En même temps la voix inaudible pour tous,
Lui donna le moyen de s'y prendre, entre nous,

Pour accomplir son vœu sans encourir disgrâce,
Et sans se faire mal, du bon Dieu par la grâce,
En arrêtant le cours des eaux fraîches partout,
Si que la mer ne put dà leur servir d'égout !
Ainsi fit donc Bérÿn mon très honoré Maître
En arrivant au port, à sa foi n'étant traître ;
Si qu'il dût s'occuper tout d'abord de son vœu,
Même avant de penser à son profit parbleu !
Les Marchands, le savez, lorsque dans leur voyage
Ils font à Dieu des vœux les remplissent d'abord
Tout aussitôt qu'ils sont arrivés dans le port,
Et complètent ainsi leur saint pèlerinage
Avant de voir enfants, mégnie et parentage,
Ni leurs femmes non plus ! — Donc mon Maître Bérÿn
Qui, ne l'oubliez pas, est ici pèlerin,
S'il fut échec et mat, ça n'a pas d'importance,
Il pensait à son vœu, cela ne fait doutance,
À son vœu pour lequel il faut un art subtil
Pour le mener à bien sans encourir péril,
Et le secours nombreux de beaucoup de bras d'hommes,
Tirés n'importe d'où, manants ou gentilshommes.
Messire l'Intendant, et Messieurs les Bourgeois,
Si l'on nous rend justice, et l'espère, et le crois,
Syrophane doit faire, et sans alternative
Les frais, les frais coûteux de cette tentative,
D'arrêter fleuves, eaux se vidant dans la mer ;
Mon Maître ici présent, Bérÿn, ça c'est très clair,
Est prêt à l'instant même en tout le satisfaire ;
Que s'il y fait défaut, Syrophane au contraire,
Doit ainsi que l'on dit payer les pots cassés,
C'est lui qui l'a voulu : c'est vous en dire assez !
Vous êtes sages tous, et comprenez mon prêche,
À quoi bon tant de bruit, de mots controversés,
Il n'y avait entr'eux, en êtes ressassés,

Pas le moindre contrat pour boire de l'eau fraîche ! »

Syrophane en oyant le narré de Geoffroi
Pâle, blême, soudain l'esprit en désarroi,
Regarda l'Intendant avec piteuse mine,
Ainsi que ses amis, il flairait sa ruine,
Et les supplia tous de lui donner conseil,
Que devait-il répondre en un guépier pareil ?

« Ma foi ! » dit l'Intendant, « ils sont pleins d'artifices
Ces Romains ; — ils ont tous des moyens subreptices
Qu'on ne peut renverser ; si bien que ne fais pas
Pour sortir d'embarras comment tu t'y prendras.
Tu connais bien nos lois ; — fi le plaintif échoue,
Le soufflet qu'il voulait appliquer, sur sa joue
Retombe ; il doit payer et l'amende et les frais.
Je te conseille donc si de ce cas mauvais
Tu peux te retirer en laissant là l'affaire,
Tenir quitte Béryn ; — tu ne saurais mieux faire,
Et ta défaite alors serait un vrai succès ! »

« De leur subtilité vraiment je m'émerveille, »
Repartit Syrophane, « en vis peu de pareille !
Mais puisque ça ne peut s'arranger mieux enfin,
Me laisse conseiller, et tiens quitte Béryn ! »

« Mais Moi ! » reprit Geoffroi, « n'entends de cette
oreille ! »

Et sans désemparer : « Messire l'Intendant, »
Reprit-il, « il vous faut nous rendre la justice,
Vous nous l'avez promis ; il ne serait prudent
D'ailleurs de l'éluder. — Donc rentrez dans la lice,
Vous connaissez très bien ce qu'ordonne la loi,
Donc d'un bon jugement faites-nous dà l'octroi,

Il est prêt à tenir son vœu mon digne Maître,
Son bon vouloir au moins devez le reconnaître ! »
« Pourtant, » dit l'Intendant, « je ne vois vraiment pas
Car l'avoue, à mes yeux très perplexe est le cas,
Que l'on puisse arrêter d'un coup toute l'eau fraîche ! »
— « Détrompez-vous, Seigneur ! » dit Geoffroi, « rien
n'empêche

Qu'avec de l'or, encor de l'or, toujours de l'or,
On n'y puisse arriver... Mais il faut un trésor,
Et ce n'est notre faute à nous si Syrophane
N'a trésors suffisants enfouis sous ses platanes.
Vite qu'il aille donc chercher sécurités,
Il lui faut à Bérυν compenser le dommage
Le tort et le délit, et l'indicible outrage
Qui lui font survenus par ses iniquités,
Et la perte de vente aussi des marchandises,
Et de ses cinq vaisseaux les illégales prises ;
À quoi bon lanterner ! De vous aurons raison
Que le vouliez ou non ; et pour péroration
Sachez ici, sachez ce que nous comptons faire :
Nous irons vers Ésope, et d'une façon claire
Nous mettrons sous ses yeux chaque point, chaque
erreur,

Et comme Ésope il est votre Royal Seigneur,
Entre nous il sera, lui, le Souverain Juge ;
Ésope a sa toujours flairer le subterfuge ! »

Et lorsque l'Intendant et les Bourgeois aussi
Virent comme Geoffroi conduisait tout ceci,
Par honte, aussi par peur de plus ample dommage,
Syrophane par eux, à sa confusion,
Fut forcé de donner à Bérυν un sûr gage,
Et de trouver aussi valable caution
Du jugement futur pour l'exécution.

« Maintenant, » dit Geoffroi, « que caution et gage
Pour le premier plaignant sont donnés, il est sage
De passer au second plaignant ; donc au Marchand
Répondre, est, croyez-le, notre désir ardent.
Il fit avec Bérbyn, ce n'est pas d'une buse !
Un marché consistant prendre le chargement
Pour lui, des cinq vaisseaux immédiatement,
À la charge remplir, du moins si ne m'abuse,
Du pont à l'entrepont tous les dits cinq vaisseaux
D'un vaste assortiment de marchandises rares,
Dans deux ou trois maisons se trouvant par monceaux,
Que Bérbyn choisirait d'Hannibal dans les lares !
Maintenant, m'est avis, allons chez Hannibal,
Dans ses maisons peut-être y a-t-il quelque chose
Qui soit à notre goût, en un mot qui nous chauffe,
Car s'il en est ainsi, tout est bien au total. »
« Ça va ! » dit Hannibal, « la demande est fort juste ! »
Et les Bourgeois de dire : « Il ne veut rien d'injuste ! »

Donc les voilà partis ! L'Intendant tout d'abord
Avec les assesseurs dans les maisons entrèrent,
Dans les coins et recoins, partout ils regardèrent,
Mais ils ne virent rien, tout y paraissait mort :
Ni feuille, ni souris, pas même un brin de paille,
Mais les poutres, le bois et la blanche muraille.
« M'est avis que Bérbyn, » s'écria l'Intendant,
« N'aura sur Hannibal s'il obtient gain de cause,
Qu'un très petit profit, — il ne reste grand'chose
Dans ces maisons- taudis pour mettre sous la dent.
Et tous les deux seront attrapés, je suppose ! »
Après ces mots il dit à tous et à chacun
Que l'on pouvait entrer, et n'y manqua pas un,
Tandis que lui sortait. Quand ces Romains entrèrent,

Ils virent qu'ils étaient perdus, et supplièrent
Geoffroi de les aider. « Le ferai ! » leur dit-il,
« Quelques rusés qu'ils soient pour eux est le péril ! »

Pendant ce temps Évandre avec un doux sourire :
« Ces Romains, Syrophane a droit de les maudire,
Mais le tiens pour certain, » dit-il à ces Bourgeois,
Qu'Hannibal les aura bien maté cette fois,
Car dans ses trois maisons, il n'est rien que le vide,
Or du vide on ne peut tirer rien de solide. »
— « Dites ! Que pensez-vous Monseigneur l'Intendant
De mon cas ? » dit l'aveugle, « il est bien évident
Qu'il faut qu'à Syrophane il accorde quittance,
Ce Béryn, ou de moi point n'aura d'indulgence ;
Et que le poursuivrai sans relâche, le gueux !
Jusqu'à ce que de lui je recouvre mes yeux ! »
Dit Machaigne : « Pour moi, je veux, j'aurai sa vie !
Ou plutôt tous ses biens ! à cela point n'obvie !
Quand il verra qu'il faut pour réparer son tort
Envers mon pauvre père, aller droit à la mort,
Il sera trop heureux me donner sa pécune
Pour s'en aller vivant ailleurs chercher fortune ! »

Cependant ce Béryn avec tous ses Romains
Était dans les maisons ; grands étaient leurs chagrins ;
Et tous priaient Geoffroi de leur venir en aide.
« À tous vos maux, » dit-il, « ici j'ai le remède. »
De deux papillons blancs comme en catamini
Sachant ce qu'il faisait, il s'était prémuni,
De fuite il les laissa voler vaille que vaille,
Jusqu'à ce que chacun agrippa la muraille.
Lorsque Geoffroi les vit comme fixés au mur,
Il appela soudain l'Intendant et les autres :
« Nous sommes, » leur dit-il, vraiment de bons apôtres,

D'avoir dans ces maisons où ne luit que l'obscur,
 Fait un choix Mais tenez, voici la marchandise
 Qui nous convient le plus, la mieux à notre guise,
 Voyez donc Hannibal ! voyez ces papillons
 Si bien rivés au mur, — il faut qu'on en remplisse
 À fond nos cinq vaisseaux, vous en donne notice,
 Veuillez donc réunir leurs nombreux bataillons.
 À deux mains, cher Béryn, reprends, reprends courage,
 Car tu dois prospérer ; — quand pour notre voyage
 Nous sortîmes de Rome — eh ! mon Dieu ! notre but
 Était nous procurer ces papillons de neige !
 Oh ! bien décidément la vierge nous protège !
 Et nous réussissonsitôt notre début.
 Car Tachezbien, vous tous, qu'un médecin de Rome
 Avec ces papillons produit un certain baume,
 Un onguent qui guérit, et sans faire souffrir
 La cécité d'emblée et les maux à venir !
 Le jour est court, — eil : long, ah ! oui, bien long
 l'ouvrage,
 Ne perdez pas de temps Hannibal davantage ! »

En entendant ces mots Hannibal dit soudain
 Tout bas à l'Intendant : Je suis dans le pétrin,
 J'empocherai bien peu, las ! de la marchandise,
 Suis dans de mauvais draps si je ne fais méprise !
 « Ainsi me paraît-il, » répondit l'Intendant,
 « On ne trouverait pas, c'est un fait évident,
 Allez de papillons pour fréter un navire ;
 C'est pourquoi suis d'avis, plus que ne saurais dire,
 Que tu rendes ses biens de fuite à ce Béryn,
 Pour rester en repos : même c'est une chance
 Si tu peux t'en tirer sans laisser dans sa main
 Quelque fleuron doré de ta riche opulence. »

Ils furent très vexés tous ces vilains Bourgeois
En oyant de Geoffroi le plaïd plein de sagesse,
Dans leurs propres filets ils tombaient cette fois,
Et leur subtilité n'enfantait que détresse.

Quand Hannibal eut eu consulté ses amis,
Et qu'il eut résumé leur différents avis,
Tous unanimement de Bérÿn s'approchèrent,
Et de cette façon ensemble lui parlèrent :
« Quand sur notre pays mîtes vos pavillons,
C'était seulement pour avoir des papillons ;
Eh bien ! nous vous disons sur notre conscience,
Que ne pourrions jamais avoir telle abondance
De papillons, — voilà pourquoi, ne sommes fous,
Nous sommes disposés à traiter avec vous,
Mais d'une autre façon. Dans cette circonstance,
Hannibal vous rendra pour votre gouvernance
Entier, le chargement, de tous vos cinq vaisseaux,
Et puis vous laissera désormais en repos. »
« Nenni dà ! » dit Geoffroi. « Foin de la patenôte !
Nous tiendrons le contrat, et vous tiendrez le vôtre !
Aurons raison de vous, que le vouliez ou non,
Tant qu'Ésope vivra ne crains rien nom d'un nom !
Car si vous déviez du droit chemin, nul doute
Que ne paierez les frais de cette fausse route. »
Ils donnèrent, sur ce, caution sans délai.

« Maintenant, » dit Geoffroi, — « ne quittons le balai,
Il nous faut nettoyer, et faire le déblai
Du cas, du vilain cas, de l'aveugle et pour cause.
L'aveugle a trop vécu, — je vais prouver la chose.
Il a mis, voyez-vous, sur le dos de Bérÿn
Certes sa propre faute, et son propre larcin.
Cet aveugle il a dit en narrant son histoire,

Qu'il y a bien des ans, si bonne est ma mémoire,
Avec Bér yn présent en ces lieux, il était
Associé de gains, de pertes, c'est un fait
Reconnu, comme on l'est, souvent parmi les hommes,
Ça se voit tous les jours dans le siècle où nous sommes ;
Et que c'est dans le temps qu'ils étaient bien entr'eux,
Que le marché se fit, et qu'ils changèrent d'yeux ;
L'aveugle ici présent, n'a pas dit, et pour cause,
Le pourquoi de l'échange ; eh bien ! voici la chose,
Je vais la raconter à grands comme à petits,
Daignez donc, attentifs, me garder vos esprits.

« Dans ce temps où l'aveugle, et Bér yn mon cher Maître
Étaient associés pour leur commun bien-être,
Et par tous les moyens, hors le péché mortel,
Il advint au pays si funeste disette,
Que consolation et soulas et risette
Furent exilés net ; — jamais deuil ne fut tel.
Le pauvre peuple était plongé dans la détresse,
Quand le bon Dieu là haut dont vive est la tendresse
Pour notre humanité, fit cesser ces douleurs
En envoyant sur terre un boisseau de bonheurs,
Froment, argent et fruits, mais en telle abondance,
Que le peuple affamé naguère, — fit bombance,
Se livrant à la joie, aux déduits et au jeu,
Ensemble réunis pour remercier Dieu
De leur avoir à tous rendu le cœur allègre,
Car le sucre est si doux quand il vient après l'aigre !
Or voilà qu'au milieu de la prospérité
Publique, — il arriva — c'était pendant l'été,
Un jongleur étonnant, et dont les tours d'adresse
Étaient ébouriffants de force et de souplesse.
Hommes, femmes, enfants tous couraient pour le voir,
Ne le pas voir était un cas de désespoir.

Voilà que ce jongleur fit savoir qu'à la ville
Il montrerait tel jour pour la dernière fois
Ses admirables tours, son art si difficile ;
Ce jongleur, je l'ai dit, était la fleur des pois.
L'aveugle, ici présent, aussi mon très cher Maître
Éprouvèrent tous deux désir de le connaître.
Les voilà donc partis ! — Mais soit par la chaleur
De l'été, soit par l'âge, ou bien par la longueur
Du chemin, cet aveugle à moitié de la route,
De fatigue tomba sans plus pouvoir bouger ;
Mon cher Maître Bér yn le voyant en danger
Lui dit : 'Mon cher ami devez coûte que coûte
Vous relever ; — après vous irez mieux sans doute.'
— 'Ne puis aller plus loin, — ne puis quitter ce lieu',
Répondit-il : 'Pourtant, je le dis de par Dieu !
Je donnerais, je crois, tout ce que j'ai d'espèces,
Pour voir de ce jongleur les superbes prouesses !'
— 'Voyons ! là !.. calmez-vous', lui dit soudain Bér yn,
'Reposez-vous un peu ;rebrousserons chemin
Après, vers la maison ; — je n'ai du tout l'envie
De vous abandonner, il y va de la vie !'
Dit cet aveugle alors : 'Je suis mieux avisé,
Vous pouvez m'obliger, le moyen est aisé,
Et mon désir si grand le pourrai satisfaire,
Bér yn ! allez là-bas pour admirer ces jeux,
Mais de grâce avec vous, prenez, prenez mes yeux,
Les vôtres laissez-les — j'en aurai foin compère !
Tous deux me serviront jusqu'à votre retour.'

« C'est ainsi que fut fait, — je le dis sans détour
Tout cet arrangement. Il ne fut fait en somme
Que pour reconforter et soulager cet homme.
Mais vous comprenez tous, que ce changement d'yeux :
N'était aisé ; c'était travail laborieux...

On fut forcé d'aller chercher de grands artistes,
De grands nigromanciers, de profonds cabalistes,
Donc quand tout fut complet, mon cher Maître Bér yn,
Avec ces yeux d'emprunt s'en alla son chemin ;
Et vit pour cet aveugle, et cela sans obstacle
De ce jongleur fameux l'ébouriffant spectacle.
Puis mon Maître revint bien vite au même endroit
Et trouva cet aveugle — un bien grand maladroit !
Se traînant sur ses mains comme une fauve bête,
Et tâtonnant, cherchant et se mettant en quête
Pour trouver les deux yeux de mon Maître Bér yn
Qu'il avait égaré par delà le chemin.
Aussitôt que Bér yn eut su la catastrophe,
Il demeura muet encor que philosophe ;
Mais l'aveugle échappa grâce à son émoi,
Et jamais il ne put l'amener où la loi
Était dans savigueur. — Mais comme en cette instance
Le fait il est prouvé, — ce, devant sa présence,
Il faut, » reprit Geoffroi, « que de Bér yn les yeux
Bien meilleurs, bien plus clairs et bien plus plantureux
Lui soient dûment payés. — certes il est prêt à rendre
À l'aveugle ses yeux, — mais diable ! il doit prétendre
À rentrer dans les fiens. — Maintenant, mes Seigneurs,
Il vous faut nous donner jugement des meilleurs,
Mon Maître ne doit pas risquer perdre la vue
Parce qu'il eut bon cœur ; — aussi pour la bév ue
De cet aveugle qui ne fut garder ses yeux,
Pour les lui rendre à lui, — car ils valaient bien mieux ! »

Dit l'aveugle : « Bér yn ! vois-tu je te tiens quitte
De l'accusation ; — tiens ! Finissons-en vite ! »

« Du tout, » reprit Geoffroi ; « donneras caution
Pour nous indemniser de l'accusation ;

Messire l'Intendant, n'entendons pas malice,
Nous sommes des Marchands, — donc rendez-nous
justice ! »

Sitôt qu'eut dit Geoffroi, quoiqu'il fut peu content,
Cet aveugle trouva des cautions pourtant ;
Car quoiqu'il fut aveugle, et quoiqu'il fut très chiche,
Ce fripon éhonté passait pour être riche.

« Maintenant écoutez, Messires, » dit Geoffroi,
« Trois plaignants sont déjà mis hors combat, je crois,
Venons au quatrième... Ah ! c'est une plaignante !
La femme de Béryn ! dit cette impertinente !
Eh bien ! Seigneur Évandre — il vous faut décider
Qui d'elle ou de Béryn a droit de commander. »
Et ce disant, Geoffroi regarda cette femme
Qui changea de couleur. « Tout beau ! tout beau !
Madame ;

Cela ne sert à rien, vous viendrez avec nous,
Une femme par Dieu doit suivre son époux ! »
Il voulut la saisir, — mais comme une tigresse,
Rageuse, elle bondit, disant dans sa détresse
Qu'elle ne plaiderait onques contre Béryn,
Mais qu'elle donnerait cautions, et soudain.

L'Intendant cependant à peu près immobile,
Dans un calme apparent se tenait fort tranquille,
Mais il bisquait pourtant ; — tous les plaignants battus
Étaient fort peu contents ; ils savaient mordicus
Qu'en étant déboutés chacun de leur demande
Il leur faudrait payer et les frais et l'amende ;
Ils connaissaient leurs lois. Geoffroi riait tout bas
De les avoir placé dans un tel embarras,
Car parbleu ! c'était bien facile à reconnaître,

Le jugement serait en faveur de son Maître ;
C'est pourquoi, leur dit-il : « Mes Souverains Seigneurs,
Laisant pour un instant ces quatre chamailleurs
Qui tous nous ont donné caution efficace,
De répondre à Machaigne ici me semble place.
Il dit que le couteau qui fut, c'est fait certain
Hier trouvé, le fais, sur mon Maître Bérin,
Est sien ; ça n'est pas faux. Comme plus ample preuve
Que c'est bien son couteau, la chose est allez neuve,
Il a la complaisance amener à l'appui
Le coutelier qui fit et la lame et l'étui,
Et qui fut incruster trois pierres précieuses,
Une pierre de feu des plus délicieuses
Dans le manche, et c'était si gentil, si nouveau,
Que dans la chrétienté n'eussiez trouvé plus beau
Couteau. Je le demande à qui de vous m'écoute,
N'est-il pas précieux dites ! un tel aveu ?
Qui peut le disputer ? Ni les hommes, ni Dieu !
Maintenant il est bon, le penserez sans doute
Du Passé remonter ensemble un peu la route,
Afin que vous sachiez comment le dit couteau
Le couteau de Machaigne, un couteau riche et beau,
Dans un jour bien néfaite il advint à mon Maître.
Ce tragique secret vous allez le connaître.

« Il ya maintenant sept ans — sept ans passés
Qu'un mardi — le mardi de la semaine sainte,
Lorsque de leurs péchés les hommes confessés
Laisent là les déduits, du bon Dieu dans la crainte,
Se mettant à jeûner, à prier plus souvent
Qu'en toute autre saison, — hormis je crois l'avent,
Le père de Bérin résolut de bonne heure
Se lever pour aller en quittant sa demeure
À l'église pieds nus pour prier le bon Dieu,

Il avait *in petto* son père fait ce vœu ;
Et pour rendre plus pure et plus chaste son âme,
Il n'avait pas couché la nuit avec sa femme,
Par respect pour l'époque, et par dévotion,
De Notre Seigneur Christ et pour la Passion.
Dans ce même mardi, ce Bérÿn ci, mon Maître,
À l'église s'en fut ; et n'y voyant paraître
Son père — il eut soupçon de quelque trahison,
Et sans plus s'attarder revint à la maison.
Il ouvre tout à coup la chambre de son père,
Et le trouve gisant, mort, tout nu sur la pierre ;
La couverture avait été prise du lit,
Il avait tout volé l'assassin, le bandit !
Ce Bérÿn ci, soudain jette un cri de détresse,
Et soudain sa mégnie auprès de lui s'empresse,
Ne dirai point ici le deuil et le chagrin
Que cet évènement produisit ; — mais Bérÿn
certes, à plus de douleur que chacun fut en proie.
Voilà qu'en se mettant du crime sur la voie,
Sur le cadavre chaud on trouva ce couteau,
La pointe était fixée au milieu du cœur même,
Et quand ce Bérÿn ci, les pauvres yeux en eau,
Retira ce couteau, — le visage tout blême,
De debout qu'il était il tomba comme un mort
Sur le sol, tant fut vif son chagrin tout d'abord !
Et cela devant bien des gens de sa mégnie,
Dont un grand nombre encore est de sa compagnie ! »
Et lors tous ces Romains, enseignés par Geoffroi,
Se levèrent chacun disant : « Je l'ai vu, moi ! »
« Et cependant, » reprit Geoffroi, « là, sur mon âme,
N'ai jamais soupçonné quel fut l'auteur infâme
De cet acte maudit, avant que devant vous
Machaigne ait avoué, — l'avez entendu tous
Que le susdit couteau, vil instrument du crime,

Est sien, et qu'il en fut possesseur légitime :
Du père de Béryn, de son atroce mort,
Il doit répondre donc — Décidez de son sort ! »

Quand Machaigne eut ouï toute cette aventure,
De par Geoffroi narrée, il se leva du banc
Son visagedevint et blême et pâle et blanc,
Lors il dit à Béryn : De vilaine nature
Ne veux plus t'accuser de faits, sire Béryn,
Et contre toi ne veux plus plaider, c'est certain. »

« Grand merci ! » dit Geoffroi, « grand merci, cher
Messire,

Mais ce n'est pas assez proférer ce beau dire :
Vous avez à trouver de bonnes cautions,
Pour compenser un peu nos tribulations,
Vous savez — tout cela votre loi le demande,
Devez payer les frais, et qui plus est l'amende,
Car nous vous poursuivrons, le savez au total,
Jusques à ce qu'advienne un jugement final ;
Messire l'Intendant donc sans plus d'interstice,
Immédiatement accordez-nous justice.
Devant Ésope nous sommes bien résolus
Porter nos plaidoyers : — que vous dire de plus ?
Les plaignants auront lors à payer double amende,
Voyons ! d'un jugement dà ! Faites-nous l'offrande ! »

Sitôt que l'Intendant entendit ce discours :
« La raison et la loi, le droit furent toujours
De ma conduite en tout la règle et le mobile,
Que je le veuille ou non ; » dit-il, « et par la ville
On fait qu'on peut compter sur mon intégrité. »
Pour manifester lors sa bonne volonté,
Il nomma sur le champ une grande jurande

De vingt-quatre Bourgeois, première qualité,
Les mieux instruits des lois dans la subtilité,
Il résuma pour eux et réponse et demande,
Impartialement, avec lucidité,
Et les chargea donner attention très grande
Aux plaidoyers divers, — et d'un commun accord
Formuler jugement véridique et sincère ;
Faute de quoi les biens qu'ils avaient sur la terre
Leur seraient confisqués ; — et sous peine de mort.
Et lorsque ces Bourgeois au nombre de vingt-quatre
Se furent retirés, entr'eux tous pour débattre
De ces causes les faits, ils eurent très grand'peur
S'ils ne jugeaient chacun d'une façon honnête
De risquer leur fortune, et qui plus est leur tête,
Car ils voyaient très bien, c'était pour eux douleur,
Que leurs tant doux amis avaient fait fausse route
Cette fois... et c'était évident sans nul doute ;
Or s'ils les condamnaient, ils seraient embêtés !
Mais s'ils les absolvait, eux, pourraient de leur tête
Se trouver raccourcis, — et ce serait fort bête,
Sans pouvoir les sauver d'être décapités !
Adonc après avoir pesé le pour, le contre,
Du côté de Bérbyn, nul n'allant à l'encontre,
Ils se rangèrent tous ; — donnant un jugement
Par lequel les plaignants à Bérbyn promptement
Devaient payer, chacun, une fort grosse amende,
Et se soumettre à lui corps et biens pour le tort
Qu'à ce susdit Bérbyn de chacun la demande
Avait pu faire ; et pour mettre à fin tout discord.
Et ce fut arrangé d'une telle manière,
Que Bérbyn eut doublé ce qu'il avait naguère,
Si qu'avec sa mégnie, et tout le tremblement
Vers ses vaisseaux il fut joyeux — très crânement !

L'Intendant, les Bourgeois, de la cour s'en allèrent
Chez eux ; et puis entr'eux, en cheminant causèrent
De ces Romains, pensant comme ils étaient subtils
D'avoir, pour les sauver de si nombreux périls,
Affublé de folie un homme en tout fort sage,
Et surtout pas le maître en l'art du persiflage.
« À quoi, » dit Hannibal, sert de déblatérer ?
Il faut nous résigner, et sans trop murmurer ;
Et cependant mon fort est peu digne d'envie,
Pour ce plaid d'aujourd'hui serai toute ma vie
Fort mal hypothéqué. Tous les autres plaignants
Syrophane et l'aveugle et la femme et Machaigne
Seront mieux avisés. À bon vin point d'enseigne ! »
Ces Romains leur rendaient à tous leurs cœurs
saignants,

Car un pareil bouffon, ou mieux un pareil sage,
Sur eux n'avait jamais su déverser l'outrage
Autant que ce Geoffroi dont l'esprit très futé
Les avait pris au piège à ce Béryn jeté.

Maintenant vers Béryn, et dans sa compagnie
Revenons, s'il vous plaît ; ainsi que sa mégnie
Dieu fait s'il est joyeux être sorti vainqueur
Des tourments de l'enfer, et d'un peuple voleur.
« Vraiment ! » a dit Béryn, « sans Geoffroi d'aventure,
Nous étions ruinés, cela c'est chose sûre !
Ainsi grâce à Dieu, grâce au Tout Puissant
Qui nous a secouru dans un cas si pressant !
Messieurs, devant vous tous, ouvertement l'atteste,
La moitié de mes biens, la donne sans conteste
À Geoffroi ci-présent, c'est ton bien déformais,
Et de le lui donner n'aurai regrets jamais,
Ainsi qu'il le voudra je veux qu'il en dispose,
Comme chacun de nous dispose de sa chose ;

Ne désire jamais me séparer de lui,
Ne pouvant oublier qu'il fut mon seul appui,
Partout je lui ferai partager mon aisance,
C'est un faible tribut de ma reconnaissance ! »
« Grand merci ! » dit Geoffroi, « merci, Seigneur Bér yn,
Votre offre est généreuse et bonne ; — mais enfin
Ce que m'avez promis, seul, je vous le demande,
Me mènerez à Rome ; — oui, cela m'affriande,
Je ne veux rien de plus ! » — « Cela s'accomplira ! »
Reprit soudain Bér yn, — « aussi l'*Et cætera* ! »
— « De par Dieu ! » dit Geoffroi, — « si nous marchons à
l'amble,

Nous, pourrons bien longtemps encore aller
ensemble ! »

Il s'en fut s'habiller, et sans plus de discours
Toute la compagnie au signal des tambours,
Des chalumeaux aussi, — même ment des trompettes
S'en fut dîner gaiement, devisant de bluettes ;
Et voilà que soudain au milieu du repas
Advint très richement mises, cinq damoiselles
De très noble famille, et vraiment des plus belles.
Si qu'on eut vainement cherché si frais appas.
Elles venaient ces cinq de par le Duc Ésope
Qui sur tout le pays régnait en philanthrope ;
Et chacune apportait un cadeau de valeur
Pour offrir à Bér yn et pour lui faire honneur.
La première portait une admirable coupe
D'or et d'azur très fins ainsi que sa soucoupe ;
La féconde portait épée en son fourreau
Avec un baudrier du travail le plus beau ;
La troisième portait avec désinvolture
De pourpre un beau manteau tout doublé de fourrure ;
La quatrième avait pour sa part un drap d'or
Tel que jamais mortel n'en vit pareil encor ;

La cinquième enfin s’avançant avec calme
Vers le trône, s’en vint déposer une palme
Comme un signe de paix et de sincérité
Pour ceux qu’on accueillait d’Ésope en la cité.
La coupe fut soudain découverte, — et l’épée
De l’acier le plus pur, superbement trempée,
Immédiatement mise hors du fourreau ;
Le drap fut étalé, déplié le manteau,
Puis, étant à genoux, de ces cinq la première
Dont les beaux yeux brillaient de clarté singulière,
Délivra le message et dit : « Seigneur Bérjn,
Notre Royal Seigneur Ésope, notre Maître,
Devant vous nous envoie et nous dit de paraître
Pour d’abord vous offrir ces cadeaux, — puis enfin
Pour vous féliciter de la grande sagesse
Tantôt par vous montrée — avec beaucoup d’adresse,
certes, et beaucoup d’esprit : — il attend que demain,
Dans son noble palais ne vous ferez pas faute
De venir le trouver, il veut être votre hôte,
Et recevoir aussi ceux qu’avec vous avez,
Ce font là ses souhaits, plaisir vous lui ferez ! »
Bérjn ne souffla mot. Il regarda les femmes,
Et les présents divers, leurs brillants amalgames,
Et tout d’abord il prit l’épée et s’enflamma
Admirant ce joyau soudain il s’en arma ;
Puis les femmes ayant lavé leurs mains s’assirent,
Et des mets succulents les gens leur en servirent ;
Lui, fut bien relever avec les honneurs dûs
Tous les cadeaux reçus, certes, non attendus !
Je ne saurais ici, ma parole, décrire
Tout ce que ce Bérjn éprouva, — c’est peu dire
Qu’il remercia Dieu du bonheur infini
Qu’il avait de trouver tout son tourment fini ;
Le repas fut charmant, il ne pouvait que l’être,

Car Bérυν maintenant avait tant de bien-être !
Geoffroi le conseillait, — il était près de lui,
Et Bérυν se trouvait très bien de cet appui.

Le repas achevé, — les femmes se levèrent,
Et pour prendre congé de Bérυν s'approchèrent,
Celui-ci, très courtois, sentant son grand Seigneur,
Vint vers elles soudain pour mieux leur faire honneur.
« Daignez offrir, » dit-il, « au noble Duc Ésope
Qui régit ce pays comme un Sage d'Europe,
L'hommage du respect : que je ressens pour lui,
Et le remercier des présents qu'aujourd'hui
Il m'a fait apporter par d'aussi gentils pages ;
Lui direz que demain j'irai de ces parages,
À ses ordres en tout car je veux obéir,
À son palais — pourvu que ce soit son plaisir
De m'envoyer avant, pour moi, pour ma mégnie
Un sauf conduit afin devers sa compagnie
De pouvoir arriver en toute sûreté,
Pensant qu'il ne croira que par discourtoisie
Je fais cette demande, — oh ! non, en vérité !
C'est la coutume à Rome, elle vient de l'Asie,
Que lorsque par hasard veut un Royal Seigneur
Par-devers lui mander un humble serviteur,
Il donne à celui-ci document d'importance
Qui soit un signe à tous qu'il a droit d'être admis
En son Royal Palais, et devant sa présence. »
Il cessa de parler en donnant cet avis.
Les femmes aussitôt saluant s'en allèrent,
Vers le palais d'Ésope, et là, lui rapportèrent
Ce qui s'était passé, sans en omettre rien.
Ésope, en ce moment, était assis à table
Avec tous ses barons ; — on trouva convenable
Les actes des Romains, piquant leur entretien,

Aussi l'on admira leur très haute prudence
Parmi tant de dangers faisant telle défense ;
Mais aussitôt qu'Ésope eut su comme Béryn
Avait saisi l'épée avant tout dans sa main,
Mieux qu'à tous les cadeaux lui donnant préférence,
Il pensa qu'il était d'une illustre naissance.

La nuit vint, — se passa. Le lendemain matin
Ésope n'avait pas certes oublié Béryn.
Il chargea de Barons au moins une douzaine
Adonc d'aller vers lui. Tout le reste s'enchaîne,
Béryn et sa mégnie en toute sûreté
Advinrent au palais, gais comme un jour d'été.
Et trois jours et trois nuits dura la longue fête,
Pendant lesquels Béryn d'assaut fit la conquête
D'Ésope ; — mais si bien, qu'Ésope ne pouvait
Se passer de Béryn ; et qu'il le visitait
À bord de tes vaisseaux ; et que dans ton absence,
Il ne songeait qu'à lui, qu'à sa douce présence.
Avant la fin de l'an par l'esprit de Geoffroi
Qui da lui serinait tous les jours sa science,
Béryn devint le chef du conseil — bel emploi
Qu'il sut très bien remplir, ayant soin par prudence,
Suivre de point en point de Geoffroi la disance.

Or cet Ésope avait, procréée et par lui
Et par Madame Ésope, une fille charmante,
Belle autant et bien plus qu'aucune autre vivante,
Sage et puis généreuse, et se faisant l'appui
De tous et d'un chacun. Elle était héritière
Alors que cet Ésope, âgé, serait sous terre,
De tous ses biens, de tous ses palais, ses châteaux,
De son argent comptant et de tous ses bijoux.
Donc, bref, pour en finir, Béryn avec la belle

Un jour se maria. Cette bonne nouvelle
Fit plaisir à beaucoup ; mais non pas aux Bourgeois,
Ils étaient rancuniers, rusés, faux, et sournois ;
Mais ils furent tenus sous pieds si bien, si ferme,
Que leurs vilains abus durent avoir un terme ;
Et que bien que Béryn fut très peu de leur choix,
Ils durent laisser là leurs déplorables lois,
Geoffroi les obligeant à mettre des sourdines
À leur appât du gain, à leur soif de rapines.

Ainsi grâce à Geoffroi Béryn sortit vainqueur
De tous ses ennemis, et fut à la Grandeur
En suivant le chemin qui mène à la sagesse.
Et maintenant que Dieu dont riche est la tendresse,
Nous fasse rencontrer, en un besoin pareil
Tel ami — s'il en est encor sous le Soleil !

Que vous dire de plus pour ne faire mécompte ?
Rien — si ce n'est adieu ! car j'ai fini mon conte !



Table des matières

Au Pape Pie IX.....	3
Introduction.....	5
Prologue du laboureur.....	13
Conte du laboureur.....	16
Première partie.....	16
Seconde partie.....	30
La troisième.....	38
Le prologue, ou la Joyeuse aventure du pardonneur, Ou vendeur d'indulgences, avec la cabaretiere à l'auberge de Cantorbery..	62
Le second conte du marchand, ou l'histoire de Beryn.....	89